This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet. Fr. II A. 572

30 R

c 153
181

T.1. R.4. N°11.

MEMOIRES
DE MONSIEUR
D'ABLANCOURT,

Envoyé de Sa Majesté Très-Chrétienne
Louis XIV. en Portugal;

CONTENANT

L'HISTOIRE DE PORTUGAL,
Depuis le Traité des Pyrénées de
1659. jusqu'à 1668.

Avec les Révolutions arrivées pendant ce tems-là
à la Cour de Lisbonne, & un détail des Batailles
données, & des Sieges formés sous les
ordres & le commandement du

DUC DE SCHOMBERG,

Avec le Traité de Paix, fait entre les Rois
D'ESPAGNE & de PORTUGAL,
Et celui de la Ligue offensive & défensive
conclu entre Sa Majesté
TRÉS-CHRETIENNE
Et cette Couronne.

A AMSTERDAM,
Chez J. LOUIS DE LORME.

M. DCCI.

TAYLOR
UNIV
31
OF
LIBRARY

MEMOIRES
DE MONSIEUR
D'ABLANCOURT,
Envoyé de Sa Majesté Très-Chrétienne
EN PORTUGAL.

APrès avoir lû ce qu'on a imprimé des dernieres guerres des Espagnols & des Portugais, je n'ai pû souffrir que l'Envie sous le prétexte d'une fausse politique attribuë la gloire des plus importans succez à des personnes qui n'y ont eu que peu ou point de part; je suis donc tenté pour rendre à chacun ce qui lui est dû, d'écrire ce qui s'est

passé entre ces deux Nations, depuis le Traité des Pyrenées de 1659. jusques en l'année 1668. que la paix fut concluë à Lisbonne entre le Portugal & la Castille. Je mêlerai dans ces huit ou neuf Campagnes des revolutions étonnantes, arrivées dans ces deux Cours, ce qui achevera de former l'idée qu'on doit avoir du genie de ces peuples. Comme je n'espere, & ne crains rien, je prétens de faire un recit sincere, car je n'ai pour but que de dire la verité, n'avançant rien que je n'aye vû & oüi de personnes dignes de foi; que si je ne fais pas voir les choses dans toute leur étenduë, c'est que dans les Histoires fort recentes, il y a des circonstances qu'il suffit d'effleurer sans les aprofondir, & qu'il suffit d'entr'ouvrir une fenêtre à de bons yeux, pour faire qu'ils découvrent de grands païs.

Quoi que la France n'eût pas tiré de grands secours de l'Alliance des Portugais, durant le cours de vingt années de Guerre, elle fit néanmoins tous ses efforts en 1659. pour engager Sa Majesté Catholique à reconnoître le Roi de Portugal, & à traiter avec lui de Couronne à Couronne. Ne pouvant obtenir

tenir cela du Roi d'Espagne, elle fit proposer divers moyens par differentes Ambassades à la Reine de Portugal, pour en venir à quelque temperament, qui pût la faire comprendre dans la paix des Pyrenées; mais toutes ses diligences furent inutiles, parce que les Espagnols s'étoient fixez à donner l'exclusion aux Portugais, se flatans que si ce Royaume ne se rendoit pas tributaire, ou du moins dépendant de l'Espagne, avec de grandes marques d'inferiorité, ils s'en rendroient aisément les maîtres, & que cette conquête les consoleroit de tout ce qu'ils étoient forcez d'abandonner à la France.

Les Portugais de leur côté quoi que foibles, prévenus de l'opinion qu'ils ne le devoient ceder en rien aux Castillans, sans reflechir autant qu'ils le devoient sur un aussi triste avenir que celui dont ils étoient menacez, persisterent à ne pas vouloir que leur Roi ni leur Royaume fût dans la moindre dépendance de celui de Castille, ainsi le Traité des Pyrenées fut conclu sans eux, & d'une maniere si cruelle, qu'il ne leur laissa pas même l'esperance qu'on ne peut ôter aux malheureux; aussi n'y avoit-il personne

qui connût l'état de leurs affaires, qui ne crût, les voyant sans Alliez, sans hommes & sans argent, que leur perte étoit inévitable.

Henri de la Tour d'Auvergne Vicomte de Turenne, plus que tout autre s'interessa dans leurs disgraces, il étoit sensiblement touché de ce qu'on faisoit la paix à la veille de triompher pleinement des Païs-Bas, & que pour les conserver presque entiers à l'Espagne, on faisoit perdre à un jeune Prince le fruit de tant de Sieges & de Batailles, qui avoient fait répandre tant de sang & épuisé des Tresors immenses. Craignant donc que ce Traité dans les suites, ne laissât reprendre assez de force à l'Espagne, pour épuiser une seconde fois la France d'hommes & d'argent, & que les François cessant de faire la guerre, ne vinssent à l'oublier, il forma le projet de secourir les Portugais; pour cela il cultiva avec plus de soin qu'il n'avoit fait auparavant, la connoissance de Dom Jean d'Açoste, Comte de Soure, Ambassadeur de Portugal en France: il entra donc en Commerce avec lui, & comme après la publication de la paix, ce Ministre ne pouvoit plus paroître en public,

le Vicomte de Turenne à l'insçû de tout le monde & même de la plûpart de ses Domestiques le retint caché chez lui ou dans son voisinage. Dans les longues & frequentes conferences qu'ils eurent ensemble, ils resolurent que sans plus attendre le Comte d'Harcourt Grand Ecuyer de France, qui vouloit avant que de partir obtenir la survivance de sa charge pour son fils, & sans écouter davantage les propositions des autres personnes de qualité & de merite qui s'offroient d'aller servir en Portugal, ils resolurent, dis-je, que le Comte de Soure, au nom de la Reine Regente sa Maîtresse, traiteroit avec le Comte de Schomberg, pour qui le Vicomte de Turenne avoit une estime très particuliere, & lui en avoit donné des preuves en beaucoup de rencontres.

Dès ce tems-là Frederic Comte de Schomberg étoit d'un grand poids & d'une réputation fort établie, il avoit appris son métier dans les Guerres de France & d'Allemagne, & acheva de se perfectionner en Hollande sous Frederic Henri Prince d'Orange, & sous Guillaume II. son fils. Après la mort de ce dernier, qui avoit eu en lui une con-

ſance entiere, il entra dans le ſervice de France, où il ſe fit diſtinguer d'abord par ſon aſſiduité ſans relâche, par ſon ſang froid dans l'occaſion, par ſa moderation dans les avantages qu'il remportoit, & par ſon extrême douceur & honnêteté pour tout le monde. Je laiſſe à ceux qui feront un jour ſon hiſtoire à dire ce qu'il fit au ſiege de Valenciennes, où il eut un de ſes fils tué à côté de lui, comme il ſe maintint tout un hiver à Bourbourg afin d'aſſurer la communication d'Ardres & de Calais aux Anglois qui étoient à Madrick, comme après la bataille des Dunes & la priſe de Dunkerque le Roi fit le ſiege de Berg, & lui en donna le gouvernement, & comme après la mort du Marquis d'Uxelles & du Maréchal de Caſtelnau, Sa Majeſté lui donna un corps à commander ſeparé des Armées du Vicomte de Turenne & du Maréchal de la Ferté, pour veiller ſur les Places de Graveline, de Bergue, de Furne, de Bourbourg, de Dixmude, & de quantité de Forts, mais ſur-tout pour avoir l'œil ſur les Anglois qui tenoient Dunkerque. Il ſuffit de dire, pour avoir de lui bonne opinion, que ne pouvant ſupporter le repos que la paix

paix donnoit à la France, il écouta favorablement les propositions que lui fit le Comte de Soure, qui étoit un homme d'honneur fort zelé pour sa patrie, & qui envisageoit parfaitement bien le peril où elle étoit exposée. Ils convinrent donc ensemble.

Que le Comte de Schomberg iroit servir en Portugal en qualité de Mestre de Camp Général de l'Armée de l'Alemteje, avec douze mille écus de pension, à condition que si le Gouverneur des Armes de cette Province venoit à mourir, ou à quitter, le Comte de Schomberg lui succederoit, (ce sont les deux premieres charges de ces païs-là.) Cette Province étoit alors le principal theatre de la Guerre entre la Castille & le Portugal, parce que c'est l'endroit le plus ouvert qui soit entre ces deux Royaumes, & par où les Castillans ont fait de tout tems leurs plus grandes tentatives.

Ce Traité quoi que secret fut aussitôt sçû du Cardinal Mazarin, qui representa en particulier au Comte de Schomberg les suites fâcheuses qu'il pourroit avoir; que l'Espagne ne manqueroit pas de s'en plaindre à la France, & que

pour prévenir tous ces embarras, il lui conseilloit de le rompre, à quoi le Comte de Schomberg se contenta de répondre, que la paix laissoit à chacun la liberté de prendre tel parti qu'on vouloit, & qu'au pis aller, étant Etranger, la France le pouvoit desavoüer; la Reine Mere Anne d'Autriche qui le sçût en même temps, dit en passant au Vicomte de Turenne, en lui touchant le bras, *sçavez-vous bien, Monsieur de Turenne, que je voi par dessus l'Espagne? mais je ne m'en mets pas fort en peine, car j'ai fait ce que je voulois*. Voulant dire la paix avec l'Espagne. Ce qui fit plus de peur à Monsieur de Turenne, que n'a jamais fait la vûë de l'ennemi.

Le Comte de Schomberg pour executer promptement ce qu'il venoit de prometre au Comte de Soure, donna tous les ordres necessaires pour avoir de vieux Cavaliers, & des Officiers bien entendus, afin d'en former un corps en Portugal, qui pût servir de modéle aux Troupes de ce païs-là; puis sans perdre tems il sortit de France au commencement de l'Automne, alla en Allemagne, où il regla ses affaires Domestiques, revint par la Hollande & passa en Angleterre,

terre, où il s'embarqua dans un Vaisseau qu'il avoit freté; il s'arrêta aux Dunes pour prendre quatre-vingts Officiers, & quatre cens Cavaliers qu'il avoit fait passer de France à Delle où ils l'attendoient, de là avec l'escorte d'une Fregate que le Roi d'Angleterre lui donna, il vint avec tout son monde se presenter le dernier jour d'Octobre devant le Havre de Grace, où le Comte de Soure s'étoit rendu avec quelques Cavaliers & Officiers reformez, pour passer en Portugal avec le Comte de Schomberg.

Le Comte de Fonsaldagne Ambassadeur de Sa Majesté Catholique en France qui sçavoit cette affaire en fit beaucoup de bruit & sur tout à la Cour, qui pour le satisfaire, ôta au Comte de Schomberg son Regiment de Dragons, que l'on incorpora depuis dans l'Ausun, on donna aussi ordre aux Gendarmes Ecossois de ne le plus reconnoître, l'Ambassadeur avoit même obtenu du Roi Très-Chrétien, une permission d'arrêter le Comte par tout où il le trouveroit, ce qui l'obligea de se tenir à la Rade dans la Frégate Angloise, sur l'avis qu'on lui donna du Havre de ce qui se passoit; Les Espa-

gnols fâchez d'avoir manqué ce coup, & ne pouvans d'ailleurs souffrir l'embarquement des Portugais, attaquerent les gens du Comte de Soure, mais quoi-que de part & d'autre il y eut des blessez, on ne laissa pas de s'embarquer, & le lendemain de mettre à la voile. On aborda quelques jours aprés à l'Isle d'Oüessant pour prendre Gomon de Monjorge, qui avoit eu ordre d'y assembler un Regiment, mais les Vaisseaux qu'il avoit fretez en Hollande n'étans pas encor venus, on partit sans lui, il ne s'embarqua que trois mois aprés, courut bien des avantures en mer, fut pris par les Espagnols, mené à Vigo, & de là dans une autre place de Galice, où il souffrit une dure prison de 3. ou 4. ans & n'en sortit qu'à condition qu'il ne serviroit point en Portugal. C'étoit un homme de tête & d'un grand cœur; deux de ses Capitaines avec quelques Cavaliers se sauverent en Portugal, où ils furent incorporez dans le Regiment François.

Pour revenir au Comte de Schomberg & au Comte de Soure qui étoient partis de la Rade du Havre, le premier de Novembre, ils arriverent le treiziéme du même mois devant Lisbonne.

Comme

D'abord que le Comte de Schomberg eut mis pied à terre, les Grands, qui au bruit de sa venuë étoient accourus sur le rivage, le menerent dans le Carrosse du Roi Dom Alfonse à la Quinte d'Avere, c'est le nom qu'on donne en Portugal aux maisons de plaisance qui sont autour des Villes, il y fut visité de toute la Cour, & regalé durant trois jours, après quoi il alla faire la reverence au Roi & à la Reine Regente sa Mere, à quelque tems de là il fit la revûë des gens de guerre qu'il avoit amenés, & à qui on avoit fourni des chevaux, mais avant que d'entrer dans la suite de cette affaire; il ne sera pas hors de propos de donner une idée du Portugal, & de l'état où il étoit avant l'arrivée du Comte de Schomberg.

Les Portugais après avoir soupiré soixante ans pour leur liberté, regretant les tems heureux où l'on voyoit entrer dans le Tage, & décharger à Lisbonne ce qu'il y a de plus precieux dans toutes les parties du monde, & cela à la vûë de leurs Rois, qui ne faisans pas moins consister leur gloire dans l'avancement de leurs Sujets, que dans l'agrandissement

sement de leurs Etats, repandoient sur eux ces Thresors & ces Richesses, ne furent pas plûtôt bien asseurez que les Catalans avoient secoüé le joug de la Castille, que témoignans un extrême regret d'avoir été prévenus, ils disoient en toute rencontre qu'il faloit réparer cette faute par leur diligence; toutesfois ils se contenterent d'en discourir près d'un an, sans rien resoudre, & ce ne fut qu'à la fin de Novembre de l'Année 1640. que trois Fidalgues ou Seigneurs Portugais se trouvans seuls & en liberté, après avoir parlé de cette affaire, qui étoit la matiere ordinaire de leur entretien, ils s'accuserent reciproquement de leur peu de resolution, & conclurent que sans differer davantage ils s'assembleroient le lendemain qui étoit un Jeudi pour y mettre la derniere main, & que chacun y ameneroit un ami fidéle, ce qui s'executa de point en point, & même il s'y recontra un septiéme qui fut aussi de l'entreprise. Après avoir bien formé leur projet, & s'être promis tout de nouveau de tenir la chose secrete, ils convinrent qu'ils se rendroient tous au Palais dans la Sale des Gardes,

le

le Samedi ſuivant premier jour de Decembre ſur les quatre heures du ſoir, avec chacun trois jeunes hommes capables d'executer ce qu'on leur ordonneroit, ces Gardes conſiſtent en quelques Allemans, dont le nombre eſt ordinairement fort médiocre, car n'étans obligez de marcher que lors que le Roi ſort, ils ne ſont occupez tout le jour qu'à faire des meſſages, & à porter des billets pour avoir quelque choſe.

Les ſept Conjurez s'étans trouvez le Samedi au rendez-vous à l'heure préciſe, avec vingt jeunes hommes, car il y en eut un qui manqua, après avoir écarté les Gardes par les moyens que je viens de dire, ils reſolurent d'envoyer poignarder Vaſconcelos Secretaire d'Etat d'une Doüairiere de Mantouë qui gouvernoit le Royaume ſous le nom & l'autorité de Philippe IV. Roi d'Eſpagne. Pour aller de cette Sale à l'eſcalier du gros Pavillon, où étoit l'apartement de ce premier Miniſtre, il falloit aller le long d'une Galerie aſſez obſcure, parce qu'elle n'eſt éclairée que d'un côté, & que toutes les croiſées étoient occupées par les divers bureaux de la Secretairerie, dont les Cloiſons ne laiſſoient derriere qu'un paſſa-

passage assez étroit & obscur. Comme ceux qui étoient commandez pour l'execution de cette entreprise, couroient avec bruit derriere ces Bureaux, un Commis sortit l'épée à la main, pour sçavoir à qui ils en vouloient, mais sans s'arrêter à lui répondre, les conjurez le tuënt, passent outre & montent brusquement à la Chambre de Vasconcelos, l'unique objet de la haine des Portugais. Ne le trouvant point, ils menacent l'Huissier de le tuer, s'il ne découvre où il est; celui-ci pour sauver sa vie fait signe de la tête, que ce qu'ils cherchent est dans une armoire, on y court & on trouve le Tiran couché tout de son long demandant la vie, mais sans le vouloir entendre on le perce de coups, & en le jettant des fenêtres dans la place, les Liberateurs crierent plusieurs fois, *Vive le Roi Dom Jean Quatriéme*. Ceux qui étoient restez dans la Sale en firent de même, & en un instant le Palais retentit de toutes parts du bruit de *Vive le Roi Dom Jean Quatriéme*: comme cela se passoit à l'entrée de la nuit, & que le peuple ignoroit encore ce que ce pouvoit être, on ferma aussitôt les boutiques, & les Portugais à qui les

les Castillans avoient deffendu de porter l'épée, coururent aux armes. Dans cette confusion, quoi-que la plûpart ne sçût pas qui étoit Dom Jean, on ne laissoit pas de crier, *Vive le Roi Dom Jean*, & ces acclamations passant avec une vîtesse incroyable de ruë en ruë & de quartier en quartier, en moins de rien toute la Ville fut remplie d'acclamations en faveur d'un Prince absent, & connu de peu de personnes.

Cependant les Grands s'assemblent, font une Lettre Circulaire, qu'ils envoyent à toutes les Villes du Royaume, & dépêchent avant toutes choses à Dom Jean huitiéme, Duc de Bragance, qui étoit à vingt six lieuës de là à Ville Vissiose sa demeure ordinaire, sur tout depuis un an, qu'il avoit refusé le commandement de l'Armée que l'Espagne destinoit pour faire rentrer les Catalans dans leur devoir. Ce Prince ne reçût pas cette nouvelle avec toute la joie que l'on s'étoit imaginé, car il ne pouvoit se resoudre à accepter une Couronne, qu'il croioit ne pouvoir deffendre; mais la Princesse sa femme dans cette irresolution lui representa, *qu'il n'y avoit point à déliberer, que puis qu'il étoit nommé Roi de Portugal*,

gal, il étoit coupable à l'égard de l'Espagne; que le refus qu'il avoit fait d'aller en Catalogne, avoit commencé de le rendre suspect à Madrid; que la Couronne de Portugal qu'on lui offroit achevoit de le rendre criminel à la Cour, & qu'ainsi il valoit mieux accepter le Sceptre que le refuser, & mourir Roi que simple particulier. Ce Prince se rendit à ces raisons, mais il ne se pressa gueres davantage, & vint chassant pour avoir encore un moyen de s'excuser, si le peuple venoit à se repentir de son choix.

Dès le soir du Samedi les Liberateurs de la Patrie environnez d'une foule de monde furent dans la Cathedrale chanter le *Te Deum*, où le Chapitre ne voulut pas se trouver, quelque instance qu'on pût lui faire, persuadé que ce n'étoit qu'une simple émotion, qui n'auroit aucune suite; mais le lendemain matin, qui étoit un Dimanche second jour de Decembre, ce même Clergé voyant que le peuple persistoit dans son choix, resolut de faire une Procession solemnelle. En descendant de la grande Eglise, on rencontre d'abord la maison où nâquit autrefois S. Antoine de Padouë. Au coin de cette maison est un Crucifix,

l'Evêque s'en approcha, & lors qu'il fut tout contre, mettant un genoüil sur une espece de borne qui étoit là, il dit assez haut pour être entendu d'une bonne partie de cette multitude qui étoit à sa suite : *Seigneur, si cette action qu'on nous force de faire aujourd'hui vous est agréable, témoignez-le nous par quelque signe.* A ces mots les plus proches qui étoient d'intelligence, s'écrierent que le Crucifix avoit fait un signe, les plus éloignez crierent miracle, & tous ensemble s'écrierent par plusieurs fois, *Vive le Roy Dom Jean Quatriéme.*

Les Fidalgues cependant étoient fort en peine de voir que le Dimanche achevoit de se passer sans avoir de nouvelles de leur Prince, de sorte qu'après divers Couriers, ils lui dépêcherent cette nuit-là un homme de tête, pour lui representer de quelle importance il étoit de s'avancer promptement, ce dernier Courier le trouva le Lundi à moitié chemin dans la plaine de Montémor, où en s'avançant il chassoit à l'oiseau. Aussi-tôt que ce Prince fut instruit de l'état des choses, sans plus déliberer ni perdre de tems, il piqua droit à Aldegalegue, dont il étoit éloigné de

dix

dix lieuës, & y ayant trouvé une petite barque avec deux matelots, il se jetta dedans, & se fit mener à Lisbonne, qui est vis-à-vis de l'autre côté du Tage, lequel a trois lieuës de large en cet endroit. Il aborda à la place du Palais qui est un quarré long fort spacieux fermé de trois côtez du Palais, de l'Alfardegue, & de quelques maisons particulieres, & de l'autre du Tage qui n'est separé que par un mur d'appuy fait en forme de terrasse. Toute cette vaste étenduë étoit remplie d'une infinité de personnes de toute condition, de tout sexe, & de tous âges, qui attendoient depuis deux jours leur Prince, les yeux toûjours tournez vers Aldegalegue, mais pas un ne conjecturoit en voyant venir cette petite barque, qu'elle portât le Roi, cela fut cause qu'en abordant il eut de la peine à fendre la presse, & à gagner le théatre qui lui étoit preparé, parce qu'il n'étoit pas connu. Mais quand il le fut, & qu'il parut sur ce théatre à la vûë de tout le monde, la joye de cette multitude fut si extrême, que jamais Roi ne fut proclamé avec plus d'aplaudissement. Dom

Jean

Jean fut donc reconnu pour Roi ce jour-là par la Ville de Lisbonne, & par le reste du Royaume dans la fin de la semaine. Pour les Places qui restoient sous la domination de l'Espagne, tant en Asie qu'en Afrique, & dans l'Amerique, déplorables restes des fameuses conquêtes & des découvertes du Roi Dom Jean I. & de son illustre posterité, elles suivirent toutes dans le cours de l'année suivante, l'exemple du Portugal, à la réserve de la seule Ville de Ceute, parce qu'on oublia de lui envoyer assez tost une Lettre Circulaire comme aux autres.

Ce grand changement ne coûta la vie qu'à trois hommes, car la Tour de * Belin qui est à une lieuë au dessous de Lisbonne, bâtie dans le Tage, dont elle est comme la clef; se rendit aussi-bien que le Château de S. George qui tient lieu de Citadelle à la Ville; ce ne fut pas toutefois sans avoir essuyé toutes deux quelques volées de canon, que les Commandans demanderent pour mettre leur honneur à couvert; les Garnisons de ces deux postes avec la Doüairiere de Man-

ioüe

* *C'est Bethlehem que les Portugais écrivent Bellem, & prononcent Blin.*

touë furent conduites avec sûre escorte sur les frontieres de Castille, où on les laissa.

Lors que cette nouvelle fut sçûë en France on s'en promit une puissante diversion, parce qu'on ne connoissoit pas encore l'esprit du Roi Dom Jean qui bornoit son ambition à se maintenir dans l'étenduë du Portugal, sans vouloir rien de la Castille, s'étant fait une loy inviolable de ne rien prétendre au delà, & fermant opiniâtrement l'oreille à cet égard à toutes les raisons d'Etat & de Politique, de ses Sujets & de ses Alliez, si bien que les seize années du Regne de ce Prince se sont écoulées sans avoir rien fait de considerable, si on ne conte pour beaucoup de s'être affermi & maintenu sur son Trône, & d'avoir fait tête à la puissance formidable de Cromvvel.

Après sa mort, la Reine Loüise-Françoise de Gusman sa veuve, de l'illustre Maison de Medina Sidonia, fut déclarée Regente du Roi son fils, & du Royaume. C'étoit une Princesse d'un grand esprit, & qui eût porté la gloire de sa Regence bien loin, si elle avoit eu des Conseillers qui eussent secondé son habileté, & sur tout un fils aîné qui fut digne

digne d'elle. Le Roi Dom Alfonse sixiéme entroit alors dans sa quatorziéme année ; ce Prince avoit eu une maladie si violente à l'âge de trois ou quatre ans, qu'il demeura perclus de la moitié du corps, & l'esprit tellement affoibli, ou pour mieux dire indocile, qu'il étoit impossible de lui donner aucune instruction, ce qui a fait dire qu'il étoit mal né, mal élevé, de mœurs fort dereglées avec un grand penchant à la cruauté. Il est certain que dès ce tems-là tous ces défauts se trouvoient en lui, & que depuis ils ont pris quelque accroissement avec l'âge, on n'osoit même cultiver en sa presence les talens de l'Infant Dom Pedre, son Cadet de quatre à cinq ans, & on souffroit pour adoucir la brutalité de l'aîné, que l'Infant se laissât aller quelquefois aux déréglemens de son Frere. Cet Infant depuis la mort du Prince Theodose l'aîné de tous, étoit l'affection de sa mere, elle avoit dans l'esprit de le mettre sur le Trône, & de renfermer Dom Alfonse dans un Convent, faisant concourir les mouvemens de sa tendresse avec le bien de l'Etat. L'Infante Catherine étoit l'aînée des trois ; cette Princesse dont on ne peut trop

loüer

loüer la vertu, se pourroit dire aujourd'hui tout-à-fait heureuse, si elle avoit donné à l'Angleterre un Prince de Galles digne d'elle; pour le Prince Theodose, il mourut quelques années avant son pere, c'étoit un heritier presomptif qui donnoit de grandes esperances, & qui a été regretté long-tems des Portugais.

Comme la Reine étoit naturellement portée aux grandes entreprises, elle eût fort souhaité, que l'on tentât quelque chose d'éclat, qui augmentât la splendeur de son regret; mais la lenteur des Conseils la desesperoit, & lui faisoit envier la condition de ces Souverains qui ne sont point obligez à prendre d'avis, que d'eux-mêmes. En effet ses Ministres & ses Conseillers accoûtumez à vivre dans l'indolence, s'apliquoient bien plus à découvrir les maux de l'Etat qu'à les prévoir, & à soûtenir chacun leur avis par un principe d'interêt ou de vaine gloire, qu'à se soumettre au meilleur: si bien que les meilleurs projets à force d'être agitez, dans ces suprêmes Conseils, se reduisoient ordinairement à rien.

Voilà quel étoit l'état de la Regence de

de Portugal, quand la Reine fut avertie que l'Espagne faisoit la paix avec la France, alors cette Princesse & ses Conseillers se croyans veritablement sur le bord des précipices, ils employerent toute leur addresse, pour détourner la France de ce Traité, ou pour y être compris, mais quoi que la Reine pût dire pour obliger les François à proteger la plus ancienne branche de la derniere race de ses Rois, toutes les raisons de cette Reine, ni les Manifestes de ses Ambassadeurs, ne furent point écoutez, & cette paix si necessaire à l'Espagne, & si glorieuse pour la France fut concluë, comme j'ai dit, sans y comprendre les Portugais, si bien qu'ils se virent réduits à de rudes extrémitez, par la scrupuleuse politique du Roi Dom Jean, à ne vouloir rien d'autrui & pour trop présumer d'eux-mêmes, mais bien resolus à soûtenir, quoi que seuls, le poids de la guerre contre toutes les forces de l'Espagne, secondées du secours de l'Allemagne, & des ressources du Perou, & cela dans un petit Etat environné de toutes parts de ses ennemis, sans aucune Alliance étrangere, sans protection d'aucun Prince, sans argent, sans Chefs, sans

TAYLOR INST. OXFORD

hommes, ſans chevaux, ſans munitions, rejettez de la France, deſavoüez du Pape, & ſans ceſſe inquietez des Hollandois.

Pour bien comprendre ce que je viens d'avancer, on doit ſçavoir, que le Royaume de Portugal compris celui d'Algarve n'a gueres que cent ou ſix vingt lieuës d'étenduë, ſur trente à quarante de largeur, la Riviere du Migne, l'Ocean & la Guadiane, le bornent au moins de trois côtez, l'autre qui regarde l'Orient conſiſte en trois Provinces, Traſos, Montes, la Beyre & l'Alentege qui ſont trois Provinces les plus expoſées. Les montagnes qui ſe trouvent entre le Migne & le Doüero rendent la premiere d'un accès aſſez difficile pour ne pas craindre de grandes irruptions, la Beyre qui s'étend du Doüero juſqu'au Tage, outre ſes montagnes, a devant ſoy les plaines vaſtes & ſteriles de la Caſtille & de Leon qui lui tiennent lieu de barriere & de défenſe; à l'égard de l'Alentege, cette Province eſt compriſe entre le Tage & la Guadiane, & bornée par une ligne tirée de l'un de ces deux fleuves à l'autre, une lieuë ou deux au-deſſous des Villes d'Alcantara & de Badajor. On comp-

compte encore pour être de cette Province quelques places qui ſont au delà de la Guadiane dans l'Andalouzie. Les Caſtillans ont fait ordinairement toutes leurs tentatives par l'Alentege à cauſe que le païs eſt plus ouvert que par tout ailleurs, ce qui a obligé les Portugais d'en fortifier les avenuës plus ou moins, ſuivant la neceſſité des affaires & l'habileté des Ingenieurs.

Tout ce Royaume n'eſt pas fort peuplé, & le Campo d'Ouric qui a couté tant de ſang aux premiers Rois de Portugal, n'eſt plus aujourd'hui qu'une Campagne deſerte; ce défaut d'hommes eſt cauſé par le voiſinage de la Mer, qui inſpire depuis la découverte des Indes, aux pauvres & aux malheureux de tenter plûtôt la fortune des voyages de de long-cours, que d'aller forcément à la Guerre. Pour moderer l'ardeur qu'on avoit pour ces voyages, & pour empêcher que les Terres ne demeuraſſent en friches; on s'aviſa dans toute l'Eſpagne & le Portugal, d'accorder la Nobleſſe avec le Titre d'Ecuyer, à tout homme qui ſeroit laboureur de bonne foi; & comme l'on s'aperçût que cela ne ſuffiſoit pas pour obliger les particu-

liers à cultiver la Terre on ajoûta à cette Noblesse une exemption d'aller à la Guerre, ce qui auroit produit l'effet qu'on desiroit, si les necessitez de l'Etat n'avoient restreint ce privilege à la personne de l'aîné, de-là vient que dans ces deux Royaumes on trouve encore aujourd'hui plus de Terres en friche que de laboureurs, on pourroit dire encore que la trop grande quantité de Moines qu'on souffre en ce païs-là, ne contribuë pas peu à faire qu'ils ne soient pas peuplez; la liberté & l'impunité dont ils joüissent est cause que quantité de jeunes hommes après s'être plongez dans des débauches ruineuses & criminelles, se jettent dans un Convent comme dans un Azile, & la plûpart sans se dépoüiller de leurs vices, ce qui detourne bien des gens du mariage.

Pour des Chevaux on n'en manqueroit pas si l'on y vouloit apporter quelque ordre, l'abus vient de la necessité qu'on s'est faite d'avoir beaucoup de mules & de mulets pour la commodité de tout le monde: mais comme ces animaux n'engendrent point, cela fait la disette des chevaux, & a donné lieu à de grands Reglemens pour la Cavalerie, dont je croi

croi que je ne ferai pas mal de dire quelque chose, aussi-bien que de l'Infanterie. Chaqûe Capitaine de Cavalerie est responsable des chevaux de sa Compagnie; s'ils meurent dans l'occasion le Roi les paye, à un prix assez modique, & si le Capitaine en met de nouveaux, du moment qu'ils sont marquez à l'oreille, numerotez au col, & designez sur le Registre des Commissaires; il aporte un écu par mois de profit à son Maître : il y a du bon & du mauvais dans ce reglement.

Toute la Cavalerie ne consiste en ce païs-là qu'en Compagnies de Cuirassiers, & de Chevaux Legers, qui ne different qu'en dignité & en païs, le Roi donne toute l'Année le pain aux Cavaliers, & l'orge & la paille aux chevaux, excepté au printems que l'on donne le fourrage en argent, afin de pouvoir mettre les chevaux au verd, ce qui les retablit parfaitement bien.

Ils ont peu de Regimens d'Infanterie entretenus toute l'année; On en levé d'auxiliaires dans le besoin, à qui on donne le pain tout le temps qu'on s'en sert, les uns & les autres sont fort sujets à se débander; le détail de cette Infan-

terie eſt beau, mais trop long, je me contenterai de dire que le pain qu'on leur donne eſt plus gros & meilleur qu'en d'autres païs, il y a des boutiques entretenuës pour chaque Regiment, qui portent l'eau qu'on diſtribuë aux Soldats dans la marche & dans le Camp; ſans cela ils ne pourroient reſiſter aux grandes chaleurs dans un païs où l'on marche tout un jour ſans trouver de l'eau. Quoique tous ces fantaſins n'aillent que par force en Campagne, ils ſe battent parfaitement bien; ſur les aîles de leurs Bataillons il y a ordinairement quatre ou cinq files de mouſquetaires, dont les mouſquets reſſemblent à de petites arquebuſes à croc, & ſe ſervent de bales de douze à la livre: on tire avec le temps de ces milices de bons Sergeants, des Alfers, des Majors, & Aides-Majors.

Les dignitez parmi les Portugais tiennent lieu de principale ſolde, un Capitaine d'Infanterie qu'on ne paye point, ſera fort content ſi on lui donne une Compagnie de Chevaux Legers, puis ſelon qu'il a de merite ou de credit, il paſſe plus ou moins vîte par les Charges de Capitaine de Cuiraſſes, de Commiſ-

ſaire

ſaire Général, de Meſtre de Camp d'Infanterie, de Lieutenant Général de Cavalerie, de Général de l'Artillerie d'une petite Province, & enſuite d'une plus conſidérable, & quand tous ces poſtes ſont remplis, on donne de ces charges *ad honores*.

La recompenſe qu'un Portugais peut obtenir, outre ces dignitez, ſont des Ajudes de Coſtes, ou recompenſes en argent que le Roi fait quand il lui plaît: il y a pour cela un tribunal ſous le nom de Mercez: l'occaſion ſe preſentera ailleurs d'en parler auſſi-bien que des Commanderies & autres graces du Prince.

Voyons preſentement en peu de mots quelle étoit la diſpoſition de la Cour & des Armes d'Eſpagne, ce qui embraſſera ce que j'ai promis de dire de la capacité des Generaux Caſtillans & Portugais.

Lorſque les Eſpagnols apprirent à la fin de l'année 1656. la mort du Roi Dom Jean Quatriéme, qu'ils qualifioient ſeulement Duc de Bragance, ils ne douterent point qu'il ne leur fût aiſé de réduire bien-tôt ſous leur puiſſance les Fidalgues Rebelles, qui ſe prévalans de la foibleſſe de leur Reine, & de l'imbe-

cillité de son fils, songeoient plus à s'enrichir qu'à défendre leur Royaume; le Roi Philippe IV. suivant sa pente naturelle se reposoit entierement du soin de toutes choses sur Dom Loüis d'Haro, digne Successeur de la faveur & du merite du Comte Duc d'Olivarez. Ce premier Ministre qui se flatoit toûjours de faire rentrer les Rebelles sous l'obéïssance du Roi son Maître, fit de grands préparatifs de Guerre, & mit en Campagne dès le printemps de l'année 1657. une Armée de vingt mille hommes dont il donna le commandement à Dom Francisco Tuttavilla Duc de Saint Germain. Ce General Napolitain dont le merite est connu, & dont les services seroient encore plus signalez, si ses Conseils avoient toûjours été suivis, assiegea la Ville d'Olivence & la prit en moins d'un mois, par le peu de resistance que fit Manuel de Saldagne qui capitula avant que les Castillans fussent Maîtres des déhors de sa place. La Regente fut si indignée contre ce Gouverneur, qu'elle le relegua à perpetuité dans l'Inde Orientale; du reste jamais l'incompatibilité de ces deux Nations ne parut mieux qu'à la réduction d'Olivence, car les Portu-

gais

gais n'y voulurent point demeurer quoiqu'il leur fut permis par la capitulation & ils aimerent mieux abandonner leurs maisons & perdre leur bien, que de reconnoître un autre Maître.

Pendant ce siege les Portugais formerent un corps d'Armée qu'on donna à commander à Martin Alfonse de Mello, Comte de Saint Laurent, un des *liberateurs* dont j'ai parlé. Ce pauvre General vint avec ses Troupes se presenter devant les lignes d'Olivence, mais au lieu de les attaquer en arrivant, il assembla le Conseil de Guerre qui resolut qu'on partiroit la nuit suivante pour aller escalader le lendemain la Ville de Badajos, la place d'Armes des Castillans où rien ne manquoit: on partit donc, & on arriva devant la Ville, on planta les échelles en plein midi; & on attaqua les murailles. Les Portugais ne s'aperçûrent de leur folle entreprise, qu'après avoir perdu bien du monde, ils se retirerent donc, & dans la suite de la Campagne, ils regagnerent Mouron que le Duc de Saint Germain avoit pris après la reddition d'Olivence.

Bien que les Portugais fussent assez rebutez de leur entreprise sur Badajos; ils

ils ne pûrent pourtant réfuser aux instantes prieres du Comte de Cominges, Ambassadeur de France à la Cour, d'entreprendre l'Année d'après un Siége d'importance. Ils marcherent donc à ce dessein au mois de Juin de l'Année 1658. avec seize mille hommes de pied & cinq mille chevaux sous la conduite de Jean Mendez de Vasconcelos, du Conseil de Guerre, qui avoit servi autrefois en Flandres dans les Troupes Espagnoles. Ce Général vint se poster devant Badajos, Ville qui peut avoir quatre mille habitans, située sur une petite éminence, au bord de la Guadiane, du côté de l'Andalouzie; ses fortifications sont antiques, & peu considerables, mais elle a deux Forts revêtus & fortifiés à la moderne, l'un se nomme Saint Michel, & l'autre Saint Christophe; celui-ci est sur une hauteur de l'autre côté de la Riviere, à peu près dans l'angle que fait la Chevora en se jettant dans la Guadiane. Ce fut à cette Forteresse que les Portugais s'attacherent d'abord: & comme elle étoit fort bonne, rafraîchie tres-souvent, il ne faut pas s'étonner si les assiégeans n'avançoient guéres, car ils n'entendoient point du

du tout les sieges, néanmoins à force de s'opiniâtrer ils prirent une partie du chemin couvert, que les Castillans reprirent aussi-tôt, mais avec perte de beaucoup de monde de leur part.

Durant ce Siege Badajos qui étoit dégarni de monde, quand les Portugais y arriverent, se trouva en peu de temps rempli de la fleur de toutes les Troupes Castillanes; mais cela n'empêcha pas Jean Mendez de quitter Saint Christofle pour assieger la Ville : il fit pour cela une circonvalation de trois lieuës de tour, & y employa tout son monde & son temps, sans considerer qu'il avoit attendu trop tard, que la place étoit munie de toutes choses, & en état de soûtenir un long Siege, & même de lui donner bataille : cependant le bruit de ce Siege se répandit en Espagne accompagné de toutes les fautes que faisoient les assiegeans. Ce qui fait naître l'envie à Dom Loüis d'Haro de venir s'exposer aux hazards de la Guerre, dans l'esperance de remporter la gloire d'avoir secouru la place la plus importante de toute la frontiere; mais en effet sur les avis qu'il avoit que les Portugais s'y prenoient mal, & qu'il lui seroit

aisé de les en chasser. Pendant qu'il faisoit ses préparatifs, les Portugais attaquerent le Fort Saint Michel, & après cinq heures de resistance, s'en rendirent maîtres, forçans le Duc d'Offonne qui le défendoit à se retirer sous le Canon de la Ville : un mois après les Portugais sans se rebuter dresserent une baterie sur la hauteur *del Viento*, à dessein de battre un grand retranchement où les Castillans avoient deux mille hommes de pied & mille chevaux, mais quelque effort que pût faire cette baterie secondée de deux autres pieces qui tiroient du Fort Saint Michel, Jean Mendez ne pût réussir, si bien qu'il fut resolu une seconde fois que les Portugais tourneroient toutes leurs pensées & leurs batteries contre le Fort Saint Christofle.

Dans ces divers manéges, les Portugais avoient déja bien passé quatre mois, lors qu'ils apprirent que Dom Loüis d'Haro marchoit, alors faisant reflexion plus que jamais, qu'ils avoient perdu à ce Siege plus de la moitié de leurs Troupes & que le reste étoit fort en desordre, tant à cause des chaleurs de l'Eté, que des fatigues & des maladies de l'Automne,

tomne, ils resolurent de se retirer doucement à Eluas, sans attendre davantage les ordres précis de la Cour; il y avoit long-temps qu'ils en demandoient un par écrit pour lever le Siege, mais personne à la Ville ni à la Campagne ne vouloit se charger d'être l'Auteur de cette proposition. La necessité surmonta enfin toutes ces difficultez, & ce General décampa sans autre ordre que les siens.

Dom Loüis d'Haro de son côté qui étoit sorti de Merida le 10. de Septembre marchoit avec douze mille hommes de pied, & quatre mille cinq cens chevaux, accompagné de quantité de volontaires & de personnes de marque, ce grand Ministre fut ravi de ne plus trouver les Portugais devant Badajos, & d'aprendre que leur Armée étoit réduite à la moitié & encore tous malades & en desordre, que dans cet état déplorable ils s'étoient jettez dans Eluas dont ils avoient consumé tous les vivres & les munitions devant Badajos, toutes ces circonstances favorables le firent resoudre à les aller assieger; Il forma donc le Siege d'Eluas le quinziéme de Septembre, croyant que ce fût un coup sûr

de

de prendre la place, au pis aller par famine, & à telle condition qu'il lui plairoit. En effet les vivres y étoient très-rares ; mais pour les ménager, les Commandans en avoient fait sortir beaucoup de malades, & de bouches inutiles. Cette Ville est sur une montagne qu'elle occupe toute entiere, du reste très-bien fortifiée & munie ordinairement de toutes choses, & en un mot la meilleure & la plus importante place du Portugal, distante de trois lieuës de Badajos : Dom Loüis se campa d'abord proche des aqueducs qu'il fit rompre, il traça ensuite sa circonvalation & continua le Siege jusqu'au quatorziéme de Janvier de l'Année 1659.

Pendant ces quatre mois de siége, les Portugais ramasserent un Corps d'armée de quatre mille hommes, à qui ils donnerent pour Chef D. Antoine de Menesés, Comte de Cantagnieres & Marquis de Marialve, l'un des Liberateurs de la Patrie : c'étoit un Seigneur bien fait & de bonne mine, mais plus soldat que Capitaine. Lors que ce General fut à une demi lieuë des Lignes des Castillans, il envoya dire à Dom Loüis que le lendemain il en vouloit venir aux mains

avec

avec lui, les Castillans sur cet avis passérent toute la nuit au Bivouac pour observer les Portugais; mais comme le jour étoit déja grand, & qu'ils n'avoient fait aucun mouvement, le Duc de St. Germain ramena dans le Camp ses gens assez fatigués, & si persuadés que les ennemis n'oseroient se montrer, qu'ils crioient que c'étoit une Olivançade: aussi-tôt qu'ils fureut rentrés dans les Lignes on en fit sortir D. Juan Pacheque avec quatre ou cinq cens Chevaux, qui depuis six heures du matin jusques à huit ne voyant aucune apparence de marche, s'en retourna dans son quartier; un peu aprés qu'il fut parti, les Portugais se mirent en chemin pour aller aux Lignes, un broüillard se leva dans ce tems-là, les Guides s'égarérent, mais si heureusement que lors-que le broüillard disparut, les Portugais se trouverent au pied de la circonvallation; comme on ne les attendoit plus, ils ne trouverent que les gardes ordinaires, si bien qu'ils entrerent de tous côtez sans resistance, & furent au milieu du Camp avant que de trouver qui leur fit tête; encore ceux qui se presenterent là étoient si en desordre, qu'ils furent aisément renversez &

rom-

rompus ; ainsi la Place fut secouruë sans grande resistance de la part des Castillans, le Duc de S. Germain rallia une grande partie de son Armée & se retira en bon ordre à Badajos, dont il n'étoit éloigné que de trois lieuës, il fut blessé dans cette retraite en ralliant les fuïards, & soutenant les ennemis : les Portugais ne poursuivirent point les Castillans au de-là des Oliviers qui s'étendent à trois quarts de lieuë d'Elüas, mais tous les Castillans qui ne purent se sauver à Badajos, furent tuez ou pris avec les bagages.

Il y avoit parmi les prisonniers des Officiers Generaux, & des hommes de qualité ; du côté des Portugais on ne perdit personne de marque, qu'André d'Albuquerque General de la Cavalerie ; dont le grand cœur & les belles actions faisoient esperer qu'il égaleroit bien-tôt la gloire de ses ancêtres.

Les Portugais ne se sentoient pas de joye d'avoir remporté une si grande victoire dans une conjoncture si importante ; car ils sçavoient que l'on prenoit des mesures pour traiter de la paix entre la France & l'Espagne : mais pour finir le portrait que j'ai promis de ces deux nations,

tions, je veux rapporter quelques circonſtances de cette action.

Les Caſtillans, pour excuſer leur défaite, publioient qu'ils n'avoient pas voulu prendre Eluas, pour ne pas donner la gloire au favori d'avoir pris la plus importante place du Portugal, & pour ne pas accroître auſſi l'autorité d'un particulier qui n'étoit déja que trop élevé & trop abſolu. Les créatures de Dom Loüis encore plus ridicules que ſes envieux publioient dans Madrid, que l'outrecuidance de ces Rebelles Portugais quoi qu'extrême, n'avoit jamais pû empêcher que Dom Loüis d'Hato ne ſe ſauvât à toute bride de leurs mains. Ce qui eſt de certain, c'eſt que le Marquis de Marialve, dans le raviſſement où il étoit, fit venir tous les priſonniers de guerre, Officiers Generaux, Volontaires & autres, à qui il dit, *Qu'ils devoient être perſuadez par leur défaite que le bon droit n'étoit pas de leur côté : mais*, ajoûta-t-il, *quoi que vous en puiſſiez croire, nous vous permettons à tous tant que vous êtes, de retourner chacun chez vous ; ſouvenez-vous ſeulement, que tout autant de fois que l'envie vous prendra de revenir en Portugal, nous ſçau-*

sçaurons fort bien vous battre & vous en chasser, Adieu.

Ce même General écrivant à sa femme par le courier qu'il dépêcha à la Cour lui exageroit en termes magnifiques ce secours d'Eluas, & l'assuroit que depuis la fondation de la Monarchie Portugaise, on n'avoit point remporté sur les Castillans de plus entiere ni de plus signalée victoire, ni qui coûtât moins de sang & de dépense à sa Patrie. Cette Dame qui a cela de commun avec celles de son païs d'être fort hautaine, & d'affecter en ces occasions beaucoup de fierté, se contenta de renvoyer à son mari, pour toute réponse, sa dépêche avec ces deux mots au bas : *Si vous en eussiez fait moins, je ne vous eusse jamais vû.*

Après toutes ces belles actions qui se passerent sur le champ de bataille, le Marquis de Marialve entra dans la ville, où il fut reçû avec tous les applaudissemens qu'il meritoit, ce qui ne lui fit point oublier de donner dès le soir même tous les ordres qu'il crut necessaires pour faire que le lendemain l'Armée fut prête à marcher à dessein de recueillir de nouveaux fruits de sa victoire. Excité, sollicité par les aiguillons de la Gloire,

re ; il s'éveilla de grand matin, mais il fut bien ſurpris d'aprendre en ſortant de la Ville que toutes ſes Troupes s'étoient débandées ; que chacun s'en étoit retourné chez ſoi, & que les Portugais avoient auſſi pris pour eux le congé qu'il avoit accordé aux Caſtillans. Cet exemple n'a pas corrigé les Portugais de ce défaut, car jamais homme n'a moins aimé qu'eux à profiter du gain d'une bataille.

Le reſte de l'année 1659. ſe paſſa & toute la ſuivante, ſans que pas un des des deux partis ſe mît en campagne ; les Portugais pour avoir perdu la plûpart de leur vieille Infanterie au ſiege de Badajos, & les Caſtillans pour s'être fatiguez devant Eluas & y avoir été fort humiliez ; ajoûtez à cela que ceux-ci attendoient Dom Juan d'Autriche qui amenoit de Flandres de vieilles Troupes & des Officiers experimentez, avec leſquels l'Eſpagne eſperoit bien avoir ſa revanche & donner une nouvelle face aux affaires. Telle étoit la diſpoſition des Caſtillans & des Portugais pour commencer la campagne de 1661. ſous les auſpices de Dom Juan d'Autriche, & de Frederic Comte de Schomberg.

Le Comte de Schomberg après s'être instruit pendant deux mois des affaires du Portugal, partit de Lisbonne à la fin de Janvier de l'année 1661. pour reconnoître l'état des Places & des Garnisons des frontieres de l'Alentege. Cette Province qui se nomme de la sorte parce qu'elle est au delà du Tage à l'égard du reste du Royaume, avoit alors pour Gouverneur des Armes Dom Hieronimo d'Ataide Comte d'Atouguie, je ne dirai point qu'il étoit plein d'honneur & d'esprit, & fort brave de sa personne, parce-que ce sont des qualitez inseparables des Portugais, & que je sous-entends toûjours. La vertu dominante de celui-ci étoit sa probité, aussi la portoit-il à un tel excès qu'étant Gouverneur du Bresil, qui fournit du sucre à une bonne partie de l'Europe, il faisoit venir de Lisbonne celui qui se consumoit dans son logis, de peur qu'on ne l'accusât d'en exiger de ceux qui étoient sous sa domination, c'est à cause de cela qu'il est representé dans la Sale de la Baye où sont les portraits des Gouverneurs, avec des ongles fort-longs, pour marquer qu'il ne se servoit point de ses mains.

Ce

Ce General qui avoit encore ceci de commun avec ceux de ſon païs, de ne ſçavoir point la guerre, & d'être bien plus Soldat que Capitaine, ſortit d'Eluas avec ſa Garniſon, & ſix pieces de Campagne pour aller au devant du Comte de Schomberg, qu'il rencontra à une lieuë ou deux de ſa place : Ce fut proprement dans cette entrevûë que le Comte entra dans l'exercice de la Charge de Meſtre de Camp General de l'Armée Portugaiſe. Comme il avoit le don d'apprendre aiſément les langues & de les parler, qu'il n'étoit point embaraſſé dans les plus grandes affaires, il ne parut point ſurpris de toutes les nouveautez qu'il voyoit, mais s'informant de tout avec douceur ſans truchement, il donnoit ſon avis, comme ſçavant dans les choſes dont il s'agiſſoit & paroiſſant bien inſtruit des intéreſts du Portugal.

Après que le Comte d'Atouguie eut fait voir au Comte de Schomberg les Villes d'Eluas de Campo-Mayor, de Portalege, de Caſtel de Vide, d'Eſtremos, d'Evora, de Serpe, & d'autres moins importantes, dont les Garniſons étoient en mauvais état, depuis le ſiege

de

de Badajos où toute la bonne Infanterie Portugaiſe étoit périe. Inſtruit de l'état des affaires, Schomberg fut rendre compte de tout à la Reine, & ſur ſon raport & par ſon avis, il fut réſolu qu'on fortifieroit inceſſamment Eſtremos, Serpe, Monſeras, & Evora. Il y eut de groſſes conteſtations au ſujet de cette derniere place. Le Comte de Schomberg, pour épargner le temps & la dépenſe, vouloit que l'on ſe contentât de fortifier le Convent de Saint Antoine qui eſt ſur une hauteur joignant les murailles de la Ville, prétendant que ſi on y faiſoit cinq baſtions, ce reduit ſuffiroit pour commander à la Ville, quoi-que tres-grande, & pour empêcher l'Ennemi de l'attaquer; mais ce deſſein ne fut pas ſuivi, & on traça les dehors de la place, dans le deſſein de la fortifier toute entiere.

Environ la mi-Mars le Comte de Schomberg retourna ſur les frontieres, pour obſerver plus particulierement qu'il n'avoit fait la Guadiane. Cette Riviere depuis Merida juſques à Allertola, eſt toute remplie d'une infinité de gros morceaux de roches qui empêchent qu'elle ne ſoit navigable & qui en

ren-

rendent même le passage difficile & dangereux, sur tout quand on est pressé; Comme l'eau qui reste en Eté dans cette Riviere ne semble pas tant courir que croupir sous ces roches, son lit ne peut être comparé qu'à ces ravines où les torrens laissent les pierres qu'ils ont entraînées des montagnes: De sorte qu'il n'y a pas lieu de s'étonner qu'elle se perde sous Terre au dessus de Merida, puis que bien loin au dessous où elle est plus grosse, on la perd de vûë dans les secheresses, & que les fourmis même qui vont de roche en roche la passent en Eté à pied sec.

Le Comte de Schomberg après avoir bien observé cette Riviere & les postes d'alentour, vint à Eluas pour voir quelle seroit la démarche des Castillans. Comme la saison s'avançoit & que les chaleurs étoient déja fort grandes, sans que l'on entendît parler d'eux, les Portugais se flattoient de l'esperance que leurs Ennemis ne se mettroient pas en Campagne, car ils se persuadent aisément ce qu'ils souhaitent, mais ils ne sçûrent que trop tôt que Dom Juan d'Autriche étoit arrivé à Safre le 24. de May, qu'il y avoit fait revûë de son

Infan-

Infanterie & de sa Cavallerie à Truxille, & qu'il avoit trouvé son Artillerie, ses munitions & ses vivres en très-bon ordre.

En effet la grande Armée de Castille destinée pour le Portugal fut commandée cette Année pour la premiere fois par Dom Juan d'Autriche fils naturel de Philippe IV. Ce Prince enflé de sa naissance, & de la gloire d'avoir fait autrefois rentrer Barcelone & Naples sous l'obéïssance de Sa Majesté Catholique ne se promettoit pas moins que la conqueste du Portugal, & de s'en voir bien-tôt Roi paisible dans la dépendance de la Couronne d'Espagne. Dans cette vûë tous ses aprêts & toutes ses démarches se faisoient avec beaucoup de faste & d'ostentation : Il est certain qu'il y alloit de son honneur d'entreprendre quelque chose de grand, car depuis la bataille de Dunkerque il avoit beaucoup perdu de sa réputation ; d'ailleurs il n'étoit pas fort aimé du Roi, du moins en aparence, soit que la Reine qui voyoit son mari mourant, & son fils fort jeune songeât dès lors à l'humilier. Dom Juan de son côté ne gardoit pas trop de mesures avec elle, ni avec les Ministres dont

il se plaignoit sans cesse, sous pretexte qu'ils n'executoient pas tout ce qui leur étoit ordonné pour faire rentrer incessamment les Portugais dans leur devoir. Quoi qu'il en soit il partit de Badajos le quinziéme de Juin, avec quinze bataillons qui faisoient environ dix mille hommes de pied, & un peu plus de cinq mille chevaux ; il fut le jour même reconnoître la Ville de Campo-Mayor : mais il ne l'attaqua pas, lors qu'il sceut que dans la crainte d'un Siége on l'avoit pourveuë de toutes les choses necessaires pour se bien deffendre. Il fit raser dans sa marche deux ou trois Atalayes qui sont des espéces de redoutes que les Portugais avoient basties sur des hauteurs, le long des Frontieres, pour découvrir les partis & pour faire retirer les troupeaux ; il prit en suite le Bourg & le Château d'Oguelle sur la Chevora à une lieuë de Campo-Mayor ; il envoya de-là investir Aronches, & le lendemain sur le soir il arriva devant la place.

Cette Ville qui peut avoir cinq cens habitans, est sur le ruisseau qui vient d'Alegrette, elle n'étoit fermée alors que d'une vieille muraille, qui renfermoit au dedans un méchant Château, le

17. Dom Juan fit battre la place avec quatre piéces de Canon ; mais les assiegez voyans que leurs murailles ne pouvoient resister aux premieres volées, ils composerent, à condition de pouvoir dans huit jours se retirer ou demeurer. Les Castillans prétendoient par cette prise, incommoder Portalegre, ôter la communication à Campo-Mayor, & se faciliter une grande entrée dans le Portugal : c'est ce qui fit resoudre Dom Juan à la fortifier & à en faire sa place d'Armes : pendant qu'il employoit à cela son Infanterie, sur l'avis qu'il eut que les Troupes Portugaises étoient dispersées dans leurs places, il resolut avec sa Cavalerie d'aller visiter Estremos, où il sçavoit que les Officiers Generaux étoient, il se presenta donc devant cette place à la tête de quatre mille chevaux, mais ne pouvant attirer les Portugais en Campagne, il retourna à Veyros, le fit sommer par un Trompette, & comme on ne lui voulut pas repondre, il fit mettre pied à Terre à un Escadron qui passa au fil de l'épée tous ceux du Bourg qui ne purent pas se sauver dans le Château. Comme il n'avoit ni Canon ni Infanterie, il passa outre sans l'attaquer, ainsi cette

cette course se borna à piller & à bruler Veiros & quantité de metairies & de granges à droit & à gauche, il est vrai qu'ayant affecté de passer sous Montfort il fut regalé d'une salve de mousqueterie à quoi il ne s'étoit pas attendu.

Quand les Generaux Porugais furent persuadez de la route que Dom Juan prenoit aprés avoir passé la Guadiane & la Caye, ils partirent d'Eluas & se rendirent à Estremos le jour même que Dom Juan arriva devant Aronches , & y ayant eu avis que la place étoit prise, que les Castillans la fortifioient & qu'ils avoient resolu d'y mettre quantité de munitions & de vivres , on assembla le Conseil de guerre , dans lequel le Comte de Schomberg opina qu'il falloit aller se poster sur la Caye entre Aronches & Campo-Mayor, il fit voir au Comte d'Atouguie que ce poste étant tres-avantageux, il seroit difficile, les Portugais y étans, que Dom Juan fit passer ses Convois, quand même ils seroient escortez d'une partie de son Armée , sans se trop commettre, & que d'y venir avec tout son monde, il se mettoit au hazard de perdre

Aronches, dont les fortifications ne seroient de long-temps en défense; qu'ainsi par le moyen de ce Camp, on rendroit les desseins de Dom Juan inutiles.

Quoi que cet avis ne reçût point de replique, que la plus part des Officiers Generaux en comprissent l'importance, & qu'il se pouvoit executer sans courre le moindre danger, le Conseil ne prit point d'autre resolution, que de dépêcher un courier à la Reine pour l'informer de tout. Les irresolutions & les lenteurs de cette Cour empêcherent de profiter de cet avis; mais quand dans la suite la chose fut divulguée, tout le monde loüant le Conseil de Schomberg chacun disoit qu'on avoit eu tort de le faire venir de si loin, si l'on ne vouloit pas suivre son Conseil, & l'on avoüa franchement que le Comte d'Atouquie avoit fait une faute irreparable. La chose alla si avant, que la Reine à la fin de la Campagne rapella le Comte d'Atouguie, qui sceut bien s'en venger dans la suite; mais voyons ce qui se passoit à Estremos.

Sans se rebuter de ce qu'on ne suivoit pas ses avis, le Comte de Schomberg fit con-

condeſcendre avec bien de la peine qu'on aſſembleroit inceſſamment toutes les Troupes à Eſtremos, & quoy qu'on ne pût ramaſſer plus de dix mille hommes, il fit ſi bien qu'avec ce petit corps, les Generaux ſe mirent en marche le 28. de Juillet pour aller à Aronches. Quand on en fut à une lieuë 40. Maîtres que l'on détacha pour aller à la découverte & pour prendre langue, raporterent que Dom Juan ſe retiroit. En effet aprés avoir marché quelques jours, il paſſa la Chevora, enſuite dequoy il diſperſa ſes Troupes & les mit en quartiers de rafraichiſſement. Les Portugais s'étans aprochez de la place, une partie de la Garniſon en ſortit pour eſcarmoucher, on fit grand feu de part & d'autre, & aprés qu'on l'ût repouſſée on ſe retira. La Ville étoit aſſez bien munie de toutes choſes, les fortifications en étoient régulieres; mais non pas revetuës, & on y avoit laiſſé des Troupes ſuffiſantes pour la défendre.

Aprés avoir été là deux jours, on vint ſe camper entre Elvas & Badajos, où pendant huit jours que l'on y ſéjourna, il ne ſe paſſa rien de conſidérable qu'un combat aux portes de Badajos: où le

Comte de Schomberg en personne poussa les Castillans jusqu'à leur pont. Dom Juan Pachec Lieutenant General fut tué en faisant la retraite, il étoit nouvellement marié à une des plus belles femmes d'Espagne, qui étoit arrivée la veille à Badajos pour le voir.

Quand la nouvelle fut bien confirmée que Dom Juan avoit mis son Armée en quartier, on dispersa les Troupes Portugaises particulierement dans les Villes que l'on vouloit fortifier, & elles s'y rendirent environ la-mi Août. Mais avant que cette petite Armée se separât, elle fit des rejoüissances pour l'heureuse nouvelle du mariage conclu, & signé le 23. Juin entre l'Infante de Portugal & le Roy d'Angleterre. Ce Traité portoit entre autres conditions, que Sa Majesté Britannique envoyeroit incessamment en Portugal trois mille hommes de pied & mille chevaux, & qu'il feroit pendant l'été croiser sur leurs côtes huit Frégates, qui auroient ordre de secourir les Portugais dans tous leurs besoins. Le Comte de Schomberg étoit en droit de se rejoüir de ce mariage plus que tout autre, c'étoit en quelque sorte son ouvrage, quand il fut passé de Hollande

en Angleterre à dessein de s'embarquer, pour le Portugal, il eut quelques entretiens avec le Chancelier de Heyde, & ensuite avec le Roy même, à qui il proposa d'épouser l'Infante de Portugal; en débarquant en suite à Lisbonne ce fut une des premieres choses qu'il dit à la Reine & qu'elle aprouva le plus. Je parlerai de cette negociation, quand j'aurai dit quelque chose de la maniere que les Portugais faisoient la guerre avant l'arrivée du Comte de Schomberg.

Comme les Campagnes suivantes la Guerre fut plus vive que celle-ci & que le changement que le Comte de Schomberg apporta à la discipline militaire n'y contribua pas peu, je crois être obligé d'en dire quelque chose. Il faut donc sçavoir qu'autrefois les Maréchaux des logis de chaque corps Portugais, sçachans où on devoit camper, choisissoient chacun suivant son ancienneté, des poste commodes pour camper leur monde, & prénoient ordinairement des lieux où il y avoit des maisons, ou des arbres, des fontaines ou un ruisseau sans se mettre en peine s'ils étoient proche les uns des autres, & en état de se secourir, le lendemain chaque Bataillon

où Escadron se mettoit en marche pour se trouver au rendez-vous voisin, qu'ils appelloient place d'Armes, là se trouvoit le Mestre de Camp General, qui donnoit ses ordres pour la marche du jour aux Ajudans de la Cavalerie & de l'Infanterie, & comme les Escadrons & les Bataillons rouloient, cela faisoit souvent naître des contestations pour l'avantgarde, desorte qu'avant que chacun eût allegué ses raisons, & que le Mestre de Camp Général eût pû regler les difficultez, il se perdoit plus de temps qu'il n'en faloit pour arriver au Camp, où pour bien faire il faut toujours arriver avant midi, à cause des grandes chaleurs.

Le Comte de Schomberg pour remedier à ces inconveniens, & pour se précautionner contre l'Ennemi tant dans les campemens que dans les marches, resolut de faire camper les troupes en bataille. La nouveauté donna d'abord bien du chagrin aux Portugais, & au Comte de Schomberg bien de la fatigue, car il étoit obligé de tracer le terrain des Bataillons, & jusqu'aux intervales des Compagnies. Ils ne furent pas moins surpris de voir qu'il les faisoit marcher de la même ma-

niére

niére qu'ils étoient campez, & qu'un jour les deux Lignes du Camp commençoient à marcher par la droite sur deux colomnes, & le lendemain par la gauche: en effet elles rouloient de la sorte alternativement, à moins d'une affaire extraordinaire: Quand les Portugais eurent compris cette marche, ils la trouverent fort seure, parce qu'on ne pouvoit pas être surpris quoi qu'on fût proche de l'Ennemi, car de quelque côté qu'il se presentât, en faisant à droite ou à gauche, on étoit toujours en bataille, sans faire aucun autre mouvement, qui est un grand avantage pour une Armée composée de nouvelles Troupes & de Milices, cet ordre étant bien établi, les Troupes marchoient sans que les Maréchaux de Bataille eussent la peine qu'ils se donnoient auparavant.

Les Portugais n'étoient pas alors plus habiles en fortifications qu'en marche d'Armée & en campemens, ils en donnerent des preuves, lors qu'ayant entrepris de fortifier Lisbonne, & de renfermer dans une même enceinte la Ville & les Fauxbourgs, l'Ingenieur fit un plan de vingt-sept ou vingt-huit grands bastions & sans se soucier s'ils se rencon-

troient dans des fonds ou sur des penchans, il les traça suivant son plan, sans avoir égard à l'inegalité du terrain, & ce qui est étonnant, c'est que cela fut d'abord admiré & aprouvé generalement de tout le monde, mais depuis que les Etrangers ont fait la guerre en Portugal, honteux d'un ouvrage si mal entendu ils l'ont abandonné. On peut dire même qu'ils sont redevables à ces mêmes Etrangers de leur avoir fait reconnoître & se defaire de plusieurs erreurs grossieres, comme entr'autres de croire que le Roy Dom Sebastien n'étoit pas mort & qu'il viendroit les secourir dans leurs pressans besoins. Il se trouvoit encore alors de bonnes gens qui donnoient des marchandises à credit, & pretoient de l'argent, pourveu qu'on s'obligeât de rendre le double à la venuë de Dom Sebastien qui fut tué à la bataille d'Alcaar en Afrique en 1578. étant âgé de vingt-cinq ans.

Les deux Armées ne furent pas plûtôt dispersées, que Lisbonne & Madrid en témoignerent de la joye. Les Portugais qui s'étoient imaginez, que les Castillans n'ayans plus les François sur les bras viendroient dés la premiere campagne, demem-

demembrer leur Royaume, étoient ravis de les voir contens de la prise d'une bicoque, car ils ne faisoient pas autrement de cas de toutes les Fortifications de terre, dont les Castillans avoient illustré leur conquête, d'autre côté la cabale de ce Prince qui cherchoit de se rendre la plus forte dans Madrid, publioit avec faste que Dom Juan aprés avoir conquis par la force de ses armes l'importante Ville d'Aronches, en avoit fait sa place d'armes pour achever la conquête du Portugal, que pour la rendre absolument imprenable, il ne s'étoit pas contenté d'en reparer les brêches, mais qu'il y avoit fait faire cinq bastions, & quatre demi Lunes, un fossé large de quarante pieds, profond de vingt, avec un chemin couvert sur la contrescarpe, que cette place donnoit tant de jalousie aux Portugais qu'ils consumoient tous leurs hommes & leur argent à fortifier tous les environs pour s'en défendre. Le peuple ignorant se repaissoit avec joye de ces vanitez, mais les gens éclairez & sans passion deploroient les maux que ces fanfaronnades presageoient, la mort de Dom Loüis de Haro & la nouvelle faveur du Duc de Medina de las Torrées,

donnoient tant d'occupation à la Cour, que les affaires du dehors en étoient fort négligées. La mauvaise santé du Roy Philippe, son âge, son extréme foiblesse, donnoient lieu à de grands mouvemens; mais toutes ces diverses cabales n'empêchoient pas que celle du Duc de Medina, qui étoit alors la dominante, ne s'aperçeût par les divers avis qu'elle receut d'Angleterre, de Hollande & de France, que tout se remuoit pour le secours du Portugal, & pour sa défense.

Persuadé de la verité de ces nouvelles, le Roi Philippe & son Conseil résolurent de faire la campagne suivante un tres-grand effort qui pût faire rentrer tout le Portugal ou la meilleure partie dans l'obéïssance, avant que toutes ces forces se fussent réünies pour sa défense; on manda donc pour opposer à ces puissances des Troupes de Flandres, de Milan & de Naples, & on distribua des commissions & de l'argent pour en lever de nouvelles en Allemagne; mais tous ces grands projets furent d'abord traversez par la conspiration du Marquis de Liche.

Dom Loüis de Haro, son pere étant mort quelques mois aprés le Cardinal Maza-

Mazarin, on pretend que le Marquis de Liche, indigné de voir qu'on ne le traitoit pas comme il croyoit le mériter, & de ce qu'on lui avoit ôté un Gouvernement, résolut de faire sauter le Roy & toute la cabale qui étoit en faveur, lors qu'il seroit à la Comedie, mais le valet de chambre de ce Marquis ayant révélé le tout au Duc de Medina de las Torrés, qui étoit déja premier Ministre & Favori du Roy son Maître; il fit aussitôt arrêter le Marquis de Liche, & se saisit de ses papiers & de son argent, qu'on faisoit monter à de grosses sommes; parce qu'étant le fils aîné d'un homme qui avoit été long-tems en faveur, il avoit hérité de tous les biens du Comte Duc d'Olivarez qui l'avoit précédé. Et comme le peuple est extréme dans ses sentimens, il publioit dans ce tems-là que la mere du Marquis de Liche avoit prêté cinq millions de livres au Portugal. Toutes ces brouilleries servirent d'excuse aux Ministres auprés de Dom Juan, qui se plaignoit qu'on ne faisoit pas tout ce qu'on eut pû faire, ni même ce qu'on lui avoit promis pour la campagne prochaine.

Mais si la Cour de Madrid étoit menaçée

nacée de grands maux par la caducité de ſon Prince, on peut dire que celle de Portugal en reſſentoit d'irreparables par l'humeur farouche de Dom Alfonſe, pour qui ſa mere eut trop ou trop peu d'indulgence, comme il ſera aiſé d'en juger par l'abregé de la vie de ce Prince, que je ſuis obligé de donner, puiſque toute cette hiſtoire roule ſur lui.

Dom Alfonce ſixiéme nâquit à Ville-Vitioſe le 28. d'Août de l'année 1643. A l'âge de trois ou quatre ans il fut attaqué d'une fiévre ſi maligne que les Medecins crurent ne pouvoir le ſauver qu'en l'expoſant à être paralitique, & peut-être privé d'une partie de ſon eſprit. La Reine qui n'avoit alors de fils que le Prince Theodoſe & celui-ci, ſouhaitoit ardemment qu'on ſauvât Dom Alfonſe à quelque prix que ce fût, on y réüſſit à la verité par le moyen des ſaignées frequentes qu'on lui fit; mais il demeura perclus du côté droit, avec un eſprit plus capable d'emportement que de raiſon. Comme en ce païs-là, l'air, l'eau & les alimens reparent bientôt les forces, cet enfant ne fut pas long-tems ſans être en état de recevoir quelques inſtructions. On lui donna donc pour Precep-

teur

teur Nicolas Monteiro homme trés digne de cet employ, mais les inclinations farouches de Dom Alfonse étant incompatibles avec les moindres leçons, il falloit tout souffrir de lui à cause de ses infirmitez, & cette indulgence qui le fortifioit dans cette humeur indocile le rendit comme indomptable aprés la mort du Prince Theodose son aîné qui mourut en 1653. Cela fut cause qu'une partie des trois Etats assemblez pour le reconnoître heritier presomptif de la Couronne, comme c'est la coûtume, vouloit absolument qu'on lui preferât l'Infant Dom Pedre né le 26. d'Avril 1648. & par consequent son cadet, de quatre ou cinq ans, mais cet avis ne fut pas suivi, & Dom Alfonse fut declaré Prince, car c'est le nom qu'on donne en ce païs-là à l'heritier presomptif de la Couronne. Depuis ce tems-là, ce Prince n'écouta plus ni ses Maîtres ni les justes leçons du Roy & de la Reine, qui par une bonté & une facilité paternelle s'imaginoient qu'il ne falloit pas ajouter une éducation sévére à une enfance infirme; & que le tems en fortifiant son corps adouciroit son esprit; mais ils se méprirent fort. Cette licence s'accrut par la

mort

mort du Roy son pere, & quoy que la Reine sa mere fût Régente, & qu'il dût avoir du respect pour Elle & la craindre, il ne laissoit pas de vivre à sa fantaisie. Cette Princesse occupée de son administration, n'ignoroit rien de tout cela; mais elle croyoit faire assez, de se reposer de l'éducation de son fils sur Dom Francisco de Faro Comte d'Odemire, qui par trop d'application & de severité fut la cause innocente de tous les maux qui arriverent depuis. Ce Seigneur ne perdoit point le Roy de vûë, qu'aux heures de la siesta, c'est-à-dire, depuis le dîner jusques sur les quatre ou cinq heures du soir; mais Alfonse au lieu d'employer ces heures à dormir, comme font presque tous les autres, les passoit dans les galeries qui régnent autour de la cour de la Chapelle. Cette cour qui sert de principale entrée au Palais, est un quarré composé & fermé de grands portiques qui ont tous des boutiques dans leur enfoncement, ce lieu est fort frequenté, si ce n'est aux heures que je viens de dire, que l'ardeur du Soleil retient le monde dans la maison. Les enfans qui ne sentent ni le froid ni le chaud, quand ils sont ensemble, prenoient pour

se

ſe divertir ce tems-là, où parens ni leurs maîtres n'exigeoient rien d'eux, Dom Alfonſe faute de meilleur divertiſſement s'occupoit donc à les voir de ſes fenêtres, fronder les uns contre les autres, & comme il arrive dans tous les ſpectacles que l'on prend parti, Antoine de Conti fils d'un Marchand de cette cour de la Chapelle ſe trouvoit toujours par hazard du côté que le Roy favoriſoit, Dom Alfonſe preſſé par l'inclination qu'il prit pour lui, deſcendit ſeul en bas, à l'inſçeu de ſes gens & l'entretint; Conti pour reconnoître cette faveur que le Roy réïteroit ſouvent, lui donnoit des frondes de ſoye, de petits couteaux dorez ou d'autres bagatelles, qui ſemblent precieuſes aux enfans, & on peut dire que Dom Alfonſe l'étoit beaucoup, quoi qu'il fût dans ſa quatorziéme année, cette familiarité s'accrût bien-tôt, & la Reine qui le ſceut fit defendre l'entrée du Palais à Conti. Le Roy indigné rechercha Conti avec plus d'empreſſement, ſi bien qu'ils ne s'en virent pas moins, mais ſeulement avec plus de precaution. Comme on eut reconnu que les défences étoient inutiles, on permit à Conti de revenir, croyant que ce ſeroit

roit un moyen de faire cesser cette habitude, mais cela produisit un effet contraire.

On resolut dans ce temps là de faire aprendre au Roy à monter à cheval, & Dom Francisco de Souse, Comte de Prade, son grand Ecuyer en eut la commission; mais au lieu de se plaire à ces exercices, Dom Alfonse faisoit entrer dans le manége avec son favori, Jean de Conti son frére, & une quantité de Negres, & de mulâtres, parmi lesquels il se mêloit sans songer que ce n'étoit que de la Canaille dont le plus grand plaisir est de se battre à coups de poings, & de se dire des Saletez., ce qui fit que le Comte d'Odemire touché de ces facheux déportemens, chassa un jour du Palais tous ces miserables, & défendit absolument à Conti d'y jamais remettre le pied.

On ne s'aperçût pas plûtôt à la Cour que le Roy haïssoit son Gouverneur autant qu'il aimoit Conti, qu'on se hazarda de lui dire, qu'il étoit indigne d'un Prince, de se soûmettre aux sentimens d'autrui, & que c'étoit asservir la souveraineté des Rois de leur prescrite des choses contre leur gré. Dom Alfonse

goûta si fort ce raisonnement qu'il ne voulut plus rien faire, non pas même boire ni manger, qu'on ne lui eût rendu Conti. Pour éviter un plus grand mal, on lui permit de le revoir & de vivre avec lui comme il voudroit. Aussitôt les divertissemens du manége recommencerent, on y fit des combats de dogues, & la licence venant à s'acroitre, on lâcha ces animaux dans la grande place du Palais, où ils firent bien du desordre. Les frondeurs se multiplierent, on en vid dans tous les quartiers; si bien que cela avoit assez l'image d'une guerre, d'autant plus que les spectacles les plus sanglans étoient ceux qui plaisoient davantage au Roy.

Pour faire un bon usage de cette fureur que Dom Alfonse avoit de se battre, on lui donna un maître d'Armes, mais comme il affectoit plus de faire voir de la force que de l'adresse, il ne put profiter de l'habileté de Diego Gomez de Figueredo: outre les assauts que les jeunes gens faisoient devant lui, il prenoit plaisir à leur voir darder des poignards, & comme on blessoit souvent quelqu'un, il s'en rioit & n'en faisoit point de justice. L'Infant étoit cependant élevé

dans

dans l'apartement de la Reine, où il eut pû profiter des leçons qu'on lui donnoit, si son aîné ne fût jamais venu l'interrompre ; mais comme ce Prince prenoit à tâche de ne parler à son cadet que de ses divertissemens, ou de le quereller sur des bagatelles, cela étoit cause qu'il perdoit son tems aussi-bien que lui.

Quand le Roy fut parvenu à l'âge de seize ans, la faveur d'Antoine de Conti parut tout à fait établie ; il se vantoit d'être de l'illustre maison des Vintimiglies de Sicile, cependant cela n'étoit fondé que sur ce qu'il étoit originaire d'une Ville de la République de Gennes de ce nom-là.

La Reine voyant que le Gouverneur de son fils étoit sans credit, résolut de le faire passer dans un apartement, où il fût moins à portée qu'il n'étoit de la canaille qui pervertissoit ses mœurs, & lui donna pour l'observer Dom Jean de Sylve, Marquis de Govée, Grand Maître de la Maison du Roy, Garcia de Mello son Grand Chambellan, le Comte de Prade Grand Ecuyer, & en l'absence de celui-ci qui alloit commander l'Armée, Dom Diego de Lima Vicomte de Ville-neuve d'Acerveira, Dom Jean d'Al-

d'Almeïde, Maître de Garderobe, Loüis de Mello Capitaine des Gardes, Loüis de Vasconcelos, & Sousa Comte de Castelmehor premier Gentilhomme de la Chambre, ces Fidalgues faisoient leur semaine tour à tour, celui qui étoit de semaine couchoit dans l'Antichambre du Roy la tête contre la porte, ils étoient relevez de jour par Dom Vasco Mascaregnas Comte d'Obidos, par Nuno de Mendoce Comte de Valdereys, par Loüis de Silve Tello Comte d'Aveiras, & par Francisc Souse Coutigne Conseiller d'Etat qui avoit été en Ambassade à Rome, en France, en Hollande & en Suéde, sa place fut remplie par D. Pedre de Castelbranco Comte de Pombeyre Capitaine de la Garde, tous ces Seigneurs avoient des Clefs pour entrer par tout, mais ils étoient sous les ordres du Comte d'Odemire.

Ce projet s'executa le septiéme d'Avril de l'Année mil six cens soixante, mais dés le premier jour le Roy ne voulut point passer par son Antichambre, où toute la haute Noblesse du Royaume l'anttendoit, & préfera de passer par la Sale des Gardes pleine de menu peuple, il fut néanmoins privé quelques

jours

jours de l'entretien de Conti, mais il ne les passa pas sans lui faire des signes de ses fenêtres & à ceux de sa cabale. Le Roy cependant qui se plaisoit à monter les chevaux les plus furieux, les poussoit avec plus de bonheur que d'adresse, car il n'usoit d'aucune précaution, ni de retenuë, & il sembloit qu'il eut plûtôt dessein de se tuer que de se divertir. Un jour aprés avoir passé le Tage dans un bateau vis-à-vis d'Alcantara, à l'insçû de tout son monde, il irrita un taureau qui blessa son cheval, lequel se sentant blessé l'emporta & le jetta par Terre, si moulu que sans le secours de quatre ou cinq Saignées on n'auroit pû le sauver. Retournant un soir à Lisbonne, ayant aperçû deux Bourgeois à Cheval, il poussa le sien à toute bride pour leur passer sur le ventre, mais ayant manqué son coup, il mit l'épée à la main & les eut maltraitez sans le grand Veneur qui survint. Une autrefois à l'entrée de la nuit, en attendant des flambeaux pour voir des Dogues qui étoient au Novicial des Jesuites, il mit pied à Terre & quoi que botté il ne laissa pas de s'écarter dans les ruës, & ayant rencontré trois hommes il mit l'épée à la main & les attaqua, les

autres

autres se deffendirent, & l'un d'eux sans le connoître lui porta un coup dans l'aîne qui le jetta par terre. Tous ces emportemens si indignes d'un Roy, forcérent la Reine & le Conseil d'Etat à lui faire representer qu'il eût à se mieux conserver à l'avenir, & à avoir plus de soin de lui & de son Royaume, qu'il n'en avoit. On se servoit pour lui faire ces remontrances de Dom Nuno Alvarez Pereira Duc de Cadaval, Marquis de Fercire, Comte de Tentugal, aujourd'hui Major-Dome de la Reine.

Mais tout ce qu'on pût dire à Dom Alfonse ne pût arrêter le Cours impetueux de sa jeunesse, comme le Fidalgue qui étoit de semaine n'alloit point souper qu'il ne fût couché, Dom Alfonse prenoit ce temps-là pour s'armer de pied en cap, & sortoit par le jardin accompagné des deux Conti, & de quelques autres braves & courans toute la nuit comme les plus dissolus de la ville, ils entroient dans les maisons des femmes les plus abandonnées, ils en ramenoient dans le Palais; Dom Alfonse se vantoit d'exceller en ces sortes de divertissemens, mais ce fut ce qui commença à faire douter qu'il en fût capable; toutes

tes ses courses étoient accompagnées de fâcheuses rencontres, dont toute la Ville s'entretenoit le lendemain; & ce fut en ces sortes d'occasions que son pistolet manqua sur Martin Corrée de Sa, Vicomte d'Asseca.

La Reine croyant bien faire obligea le Roy de se trouver aux audiances publiques & d'assister dans les Conseils, mais ses favoris le dégoûtérent de ces occupations, lui firent quiter son apartement, & le portérent à en donner un à Conti, dans le Palais qui communiquoit au sien, ensuite il le fit Chevalier de Christ & Gentilhomme de sa Maison, lui donna une quinte & une Commanderie avec d'autres charges & faveurs, & pourvût son frére d'un benefice. Depuis ce temps-là tout le monde fit sa Cour à Conti, la Reine même y eut recours. Etant allé à Obidos pour y prendre les bains, au lieu de s'en servir, ils s'abandonna à tant de dissolutions, d'insolences & de cruautez, que tout le monde fut contraint de s'enfuir de devant lui & de s'enfermer. Enfin le seul lien qui le retenoit encore un peu étant venu à se rompre, je veux dire que le Comte de d'Odemire étant mort la

mi-

milieu du mois de Mars de cette Année, il ne garda plus aucune mesure dans ses déréglemens.

Pour adoucir en quelque sorte les cruels déplaisirs que Dom Alfonse caussoit par ses depravations à la Reine sa Mere, cette Princesse rouloit dans son esprit trois grands desseins. Le premier le mariage de l'Infante sa fille, le second de faire declarer Prince l'Infant Dom Pedre, si la conjoncture se trouvoit favorable, de le mettre à la place de son frere, & le dernier étoit de se retirer de la Cour & d'achever le reste de ses jours dans la retraite. Le projet qu'elle en avoit fait fut donné à examiner au Conseil d'Etat; mais comme de ces trois desseins celui du mariage de sa fille étoit le plus pressant, puis qu'il renfermoit en quelque sorte le salut de tout le Royaume, je croi qu'il est à propos de dire comme cette affaire se negocia.

Lors que les Portugais sceurent que les Anglois avoient rappellé leur Roi, ils chargerent Francisco de Mello de Torrez Comte de Ponte, & depuis Marquis de Sandes d'aller en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire le feliciter sur

son heureux retour; & la Reine lui recommanda d'entrer en conference avec le Chancelier Hyde, & le porter à déterminer le Roy son Maître à épouser l'Infante de Portugal.

Les Portugais étoient alors comme abandonnez de la France, le Comte de Soure leur Ambassadeur avoit receu un grand affront en partant du Havre de Grace, si bien qu'ils ne voyoient rien de salutaire pour eux que de s'attacher uniquement à l'Angleterre. Ils consideroient qu'un Roy dépoüillé en remontant sur le Thrône avoit besoin de bien pour soutenir sa Grandeur, & pour reconnoître les services qu'on lui avoit rendus: qu'en lui en donnant, il lui seroit aisé de les secourir d'hommes & de Vaisseaux. Le Marquis de Sandes proposa donc au Roy le mariage de l'Infante de Portugal, lui fit esperer qu'elle apporteroit avec elle des millions, & fit si bien qu'il persuada Sa Majesté Britannique par l'entremise de son Chancelier, malgré toute la resistance, & les oppositions des Castillans. Charles declara donc à son Parlement qu'aprés avoir pris l'avis de son Conseil privé, il avoit arrété avec son grand Chancelier & le Mar-

Marquis de Sandes d'épouser l'Infante de Portugal. Le Chancelier représenta en suite fort au long, que les portugais à l'avenement du Roy demandoient à renouveller alliance, mais que Sa Majesté Britannique n'avoit point voulu la continuer, quelque bien qui en pût revenir à l'Angleterre, qu'il n'eût sçû de son Parlement ce qu'il feroit à l'égard des dix mille hommes que l'Usurpateur leur avoit promis ; qu'accorder ce secours c'étoit rompre avec l'Espagne ; & le refuser, rompre tout commerce avec le Portugal, & laisser, par une fausse politique ruïner un grand Etat. Au bruit de cette harangue l'Ambassadeur de Portugal qui en craignoit les suites, vint à la charge avec de nouvelles offres. L'Espagne de son côté offroit de donner autant que le Portugal promettoit, si Charles vouloit épouser une Princesse Protestante, que si les filles de Saxe & de Dannemarc ne lui plaisoient pas, on lui offroit la Princesse d'Orange aux mêmes conditions qu'il avoit souhaité autrefois, que le Roy d'Espagne lui dotât la Princesse de Parme, que si au lieu d'argent Sa Majesté Britannique souhaitoit quelque chose qui fût à sa bienseance, elle

n'avoit qu'à parler & qu'on la contentoit mieux que ne feroient les Portugais. La chose fut agitée dans le Conseil du Roy où on conclut que les Espagnols manqueroient à leur promesse sur tout en fait de mariage, & qu'ainsi il ne falloit point se mettre dans leur dependance, mais s'en tenir à l'Infante de Portugal à qui on donnoit la Ville de Tanger en Afrique, & celle de Bombaye dans les Indes Orientales, avec trois millions de livres contant, & une grande quantité de pierreries.

Les Castillans ne pouvoient comprendre pourquoi le Roy d'Angleterre traitoit mieux les Alliez de Cromwel, que ceux qui l'avoient reçû & protegé contre sa Tirannie, & attribuoient le succés de cette negotiation, à l'adresse des François qui se servoient de ces moyens indirects pour secourir le Portugal. Il est certain que le Surintendant Fouquet qui tenoit lieu de premier Ministre, sous pretexte de negotier une grande partie de plomb, fit conseiller à Sa Majesté Britannique ce mariage de Portugal. Ceux qui voyoient toutes ces intrigues sans prevention, admiroient comment un Chancelier Protestant pouvoit persua-

der

der au Roi son Maître d'épouser une Princesse Catholique & comment un Roi Catholique pouvoit proposer au même Prince une femme Protestante.

Le Roi d'Angleterre aprés avoir signé son mariage le 23. de Juin, & être convenu qu'il épouseroit le Printemps prochain l'Infante Catherine, pour témoigner combien il étoit déja dans les interêts de la Reine future, se rendit Médiateur des differens que les Portugais avoient avec la Hollande au sujet du Bresil. Le fait est que les Hollandois aprés avoir conquis sur les Portugais la côte du Bresil en avoient été dépoüillez par les mêmes Portugais ; mais comme les Hollandois y avoient fait beaucoup de depense, ils pretendoient y rentrer ou être dédommagez. Les Portugais soutenoient que la proposition étoit injuste, mais qu'ils vouloient bien acheter la paix de quelque chose, & c'est ce que fit Sa Majesté Britannique secondée des Ministres de France, qui conclurent la paix le 6. d'Août de cette Année, qui consistoit en 26. Articles.

Pendant que cela se passoit en Angleterre, que les Ministres de Portugal examinoient le projet de retraite de la

Reine, le Comte de Schomberg aprés avoir sejourné deux mois à Lisbonne retourna sur la frontiere à la fin du mois de Novembre. Durant ce séjour il rendit compte de sa Campagne, & sçût si bien representer l'avantage qui reviendroit au Royaume, s'il commandoit les Armées en Chef, que la Reine lui fit esperer qu'elle en useroit de la sorte la Campagne prochaine; mais les broüilleries de la Cour, vinrent à un tel excés qu'il lui fut impossible de tenir parole. Le Comte de Schomberg cependant s'exerçoit à presser les fortifications, & sur tout celles d'Evora, de Gerumegne & d'Estremos, à visiter les Garnisons & à empêcher la desertion des Etrangers qui étoit grande; il en fit quelques exemples, & même il fit passer un Officier Réformé par les Armes pour avoir eu intelligence avec Dom Juan d'Autriche.

La Guadiane étant fort grossie des pluyes de l'automne, cela fit naître l'envie aux Espagnols d'assieger le Château d'Alconchel qui étoit tenu par les Portugais, quoi qu'il fût des Terres d'Espagne, mais comme il y avoit peu de monde dedans, il fut pris sans eucune resistance.

Du

Du côté de la Beyre, le Duc d'Osſonne qui commendoit les Troupes de Caſtille autour de Ciutad-Rodrigues, prit un petit Fort où il n'y avoit que douze hommes & une piéce de canon pour avertir les troupeaux, lors qu'il y avoit des partis en Campagne. Si les uns & les autres avoient fait de plus grands exploits, je ne dirois qu'un mot au plus de ces petits évenemens, mais quand on conſidérera que la priſe de ce fortin eſt le fruit de toute une Campagne, je ne puis me diſpenſer d'en parler.

Le Marquis de Marialve vint à Eſtremos au commencement de cette année ſucceder au Comte d'Atouguie; il s'apliqua d'abord à preſſer les fortifications de cette place, & le Comte de Schomberg ne ſe contentant pas d'aller comme lui au travail pluſieurs fois le jour, engageoit encor ce Général à envoyer frequemment des partis en Campagne. Sur l'avis qu'ils eurent un jour que la Garniſon d'Aronches ſortoit quelques fois, on l'attira hors de la place, & on la chargea le 23. de Janvier, on fit beaucoup de priſonniers en cette occaſion, & on n'y perdit qu'un Capitaine Refor-

 mé,

mé. Douze ou quinze jours aprés, on donna encore sur la queuë d'un Convoi qui alloit à Aronches, mais on ne le défit pas entierement, parce qu'on ne le pût joindre que sous le Canon de la Ville.

Un des premiers jours d'Avril le Comte de Schomberg resolut d'aller attaquer un grand Convoi qui marchoit, couvert de la Guadiane, de Merida à Badajos; il partit pour cela un soir avec quinze cens chevaux, passa la Chevora entre Orguelle & Badajos & rencontra ce Convoi auprés de Talavera; Il étoit composé de cent cinquante charrettes chargées d'armes, de munitions & d'étoffes, escorté de dix Escadrons & de quelque Infanterie qui disputa le passage de la Guadiane lequel étoit difficile à guayer. Cette Infanterie ne pût cependant empêcher les Portugais de passer la Riviere, & de rompre les Escadrons Castillans; les charettes furent pillées & on mit le feu aux poudres. Au bruit de cette rencontre Dom Loüis Podrigue Mestre de Camp Général, sortit de Badajos avec la Garnison qui étoit trés-forte, mais il ne put arriver à temps, car lors qu'il parut, les Portugais avoient déja passé la Chevora.

A quelques jours de là les Portugais eurent avis que Dom Juan assembloit son armée, ce qui redoubla l'envie que le Marquis de Marialve avoit de se mettre le premier en campagne. On avoit déja tenu divers conseils de guerre sur ce sujet, sans rien résoudre ; mais il fut arrêté ce jour-là qu'on ramasseroit les Troupes des environs avec lesquelles on iroit joindre celles qui étoient à Elvas, le tout ensemble ne devoit faire au plus que deux mille cinq cens chevaux, & cinq mille cinq cens hommes de pied ; le Marquis de Marialve se mit donc en marche avec son monde, le vingt-neuf d'Avril, pour aller au-devant de Dom Juan d'Autriche sans que le Comte de Schomberg l'en eut pû empêcher.

Deux ou trois jours aprés les Troupes de Castille qui étoient dans Talavera, Montige & Lobin marcherent à Badajos, avec tous les vivres, les munitions & les équipages necessaires ; & passant le lendemain sur le pont de Badajos, s'étendirent depuis le Fort de S. Christoffle jusqu'au coude de la Caye, qui est une petite riviere qui vient d'Alegrette passe Aronches & à Campo-Mayor, puis se vient jetter dans la Guadiane

ne entre Elvas & Badajos, la Chevora est une autre riviere bien plus considerable qui vient de Portalegre & de Moruan, dont le cours est paralelle à celui de la Caye, elle passe à Oguelle & se rend dans la Guadiane un peu au dessus de Badajos. La Caye & la plupart des ruisseaux & rivieres de l'Alentege tarissent en Eté, & ne laissent de l'eau que dans des fosses,

L'Armée de Castille sortit de Badajos où elle étoit campée, laissant Elvas à gauche jusqu'à la Caye, marcha le long de cette Riviere, jusqu'à demi lieuë d'Elvas, où elle s'arrêta pour donner le tems aux traîneurs de rejoindre le corps. Sur les huit heures du soir, Dom Juan sortit de Badajos, & se rendit dans son camp, où l'Armée le receut sous les armes rangée en bataille, & au bruit de toute l'artillerie. Le lendemain au point du jour Dom Juan fit defiler devant lui à la Françoise toute sa cavalerie & son Infanterie, il trouva que cela n'alloit qu'à cinq mille chevaux, & neuf mille homme de pied : il est vrai qu'il ne contoit pas les Officiers Generaux & les particuliers, non plus que quantité de volontaires. Tout cela passa ce matin-

la

là sur un pont que les Castillans avoient fait faire sur la Caye.

Les Portugais voyant paroître le lendemain de leur arrivée à Elvas, Dom Juan avec une Armée qu'ils croyoient être de quatorze mille hommes de pied & de six mille chevaux, assemblerent le Conseil de guerre qui étoit composé du Comte de la Torré General de la Cavalerie, de Denis de Mello, de Dom Juan de Silvez Lieutenans Generaux de Cavalerie, de Dom Loüis de Menezez General de l'Artillerie, & de quantité de Colonels. Ce Conseil dura si longtems qu'on fut contraint de se separer sans rien resoudre, parce que les Castillans qui avoient continué leur marche étoient à une lieuë de l'Armée Portugaise; On peut dire pourtant que la plûpart opinoient à se jetter dans Ville Viciose, sous pretexte de défendre le berceau de leur Roy, c'est ainsi qu'ils parlent du lieu où il étoit né. On reconnut-là le danger où l'on s'expose quand on a à faire à un General fort irresolu, & peu capable; la necessité donc forçant le Marquis de Marialve il se retira en diligence avec sa partie Armée, qui s'embarrassa de sorte avec les bagages dans un

defilé, qu'il sembloit que les Portugais fussent en déroute ; il est certain que si Dom Juan l'eût sçû, il en eut eu bon marché.

Le Comte de Schomberg rebuté de ce qu'on n'avoit voulu prendre aucun des partis qu'il avoit proposés, s'étoit retiré dans Elvas, bien résolu de ne plus se mêler de rien, mais comme le General lui eut envoyé dire l'embarras où il étoit, il y courut, & remit les Troupes dans un ordre de marche, & en état de faire retraite si Dom Juan vouloit les presser : mais la vanité & la présomption de ce Prince l'empêchoient de rien sçavoir, il s'occupoit pendant ce tems-là à se faire recevoir avec faste dans son camp, & à marcher le lendemain avec un si grand mépris pour les Portugais, & avec une telle prévention de ne rien trouver en son chemin qui osât lui résister, qu'il ne cherchoit point à s'instruire de l'état des ennemis ; Aprés donc qu'il eût long-temps côtoyé Elvas, razé quelques Atalayes qui sont entre cette Ville & Campo-Mayor, il vint camper à Las Torrez de Seguera, le lendemain s'étant avancé avec Dom Diego Cavallero pour designer un chemin à

l'attirail & au bagage, ils prirent celui qui mêne à Estremos, aussi-tôt la vanité de la Nation Castillane persuada aux Soldats qu'ils alloient droit à Lisbonne, puis qu'ils en tenoient le chemin, cependant Dom Juan donna ordre de bruler & d'abatre toutes les maisons de la Campagne, & comme en chemin faisant il trouva l'Atalaye de Sapatero qui ne voulut point se rendre, il fit prendre le Commandant aprés l'avoir pris, de là il fut à Villaboin, mais les habitans qui virent quatre pieces de Canon & deux Régimens d'Infanterie prêts à les attaquer se rendirent à composition.

Le jour suivant Dom Juan marcha en bon ordre le long du grand chemin d'Estremos, & laissant à gauce Ville-Viciose & Borbe, & Veiros à la droite, il continua à mettre le feu par tout, s'imaginant que cela le rendoit plus redoutable; ses gens prirent ce jour-là un courier Portugais que le Marquis de Marialve envoyoit au Gouverneur d'Elvas pour l'exhorter à se bien défendre, il lui mandoit aussi qu'il avoit déja huit mille hommes de pied, & quatre mille chevaux; qu'il attendoit encore quelques autres Troupes qui ne l'auroient

pas

pas plûtôt joint qu'il iroit presenter bataille aux Castillans, Dom Juan renvoya le courier avec ordre de dire à son General, que le lendemain à midi il lui donneroit le moyen de le voir; il y eut ce jour-là quelques escarmouches entre les coureurs Castillans & la Cavalerie Portugaise.

Encore que le Marquis de Marialve & quelques autres persistassent toujours à vouloir que l'on allât à Ville Viciose, le Comte de Schomberg qui voyoit que cela ne se pouvoit faire sans mettre Estremos en grand danger, la Ville haute étant mal fortifiée & sans eau, & la Ville basse toute ouverte, & d'ailleurs toutes les munitions de l'Armée étant dedans, il fit de sa propre authorité marcher l'Armée de ce côté-là, même avant qu'il sçût que c'étoit le dessein de Dom Juan d'y aller, mais lors qu'il en fut asseuré, il fit doubler le pas, faisant filer les bagages sur sa gauche, & tenant sa Cavalerie sur les hauteurs à sa droite, puis s'avançant il alla designer un camp aux Troupes Portugaises; car c'étoit son dessein de les faire retrancher proche la Ville basse d'Estremos. Pour executer ce projet il couvrit sa gauche de quel-

ques

ques maiſons de la Ville baſſe, & mit à ſa droite la chapelle de Sainte Barbe dont le terrain étoit bien plus élevé, car de la gauche à la droite on alloit toujours en montant; au devant de cette ligne il y avoit un terrain aſſez ſemblable à celui qu'on occupoit, il y avoit auſſi-là quantité d'Oliviers, dont on abbatit ceux qui étoient devant la ligne, & des branches on forma un parapet pour la couvrir, auquel on fit des redens où on mit du canon, de ſorte que cela paroiſſoit de loin un camp bien gazonné, les deux aîles étoient fortifiées de quelques Bataillons, & le reſte de l'Infanterie fût poſté aux endroits que les Caſtillans pouvoient attaquer avec le plus de facilite.

Le Comte de Schomberg qui n'avoit eu que ce jour-là pour diſpoſer les choſes de la ſorte vit arriver le ſoir même Dom Juan qui vint ſe camper à la portée du canon des Portugais, & le lendemain à la portée du mouſquet étendant ſon camp du côté de Borbe, il fit dreſſer d'abord une baterie de dix piéces dans l'endroit le plus élevé de ſon camp, vis-à-vis Sainte Barbe, mais comme le terrain qui étoit derriere le

re-

retranchement Portugais, alloit en baissant, la plûpart des volées de Canon de cette baterie passoit au dessus des Soldats & portoient dans la Ville basse.

Comme chacun convient que cette action du Comte de Schomberg est une des plus importantes de sa vie & qui a le plus contribué au salut du Portugal, je croi en devoir rapporter les principales circonstances. Pendant les seize heures que le Comte de Schomberg employa à se retrancher, les autres Officiers Generaux tenoient des Conseils de Guerre qui alloient tous à se retirer à Evora, & comme il s'y opposoit fortement, ils lui depêcherent Dom Jean de Silves & Dom Loüis de Menesez comme ses amis, afin de lui persuader cette retraite, mais bien loin de se rendre à leurs raisons, il leur repondit qu'il faloit absolument défendre ce poste, que si on l'abandonnoit il ne restoit plus que celui de Lisbonne qui ne seroit pas même fort seur aprés la perte de l'Alentege. Cette fermeté qui paroissoit une temerité à la plûpart des Hauts Officiers fut cause qu'une partie d'entre eux sauva sa vaisselle d'argent dans les Convents d'Estremos, & d'autres à Evora, ce

qui étant raporté au Comte de Schomberg il en fit piller une partie, pour raffermir le courage du Soldat par cet exemple.

Les Portugais passerent toute cette nuit sous les Armes travaillans aux retranchemens, & à se mettre de plus en plus en état de se bien défendre, le lendemain se passa en de grandes escarmouches, ce qui donna envie au Comte de Schomberg d'aller pousser la Garde des Castillans avec trois cens chevaux de son Regiment & deux Escadrons Portugais, ce qui lui réüssit si bien qu'il entra avec les fuyards dans leur camp, où il remarqua qu'on faisoit un grand amas de fascines, & que l'on se préparoit à une attaque. Pour se précautionner contre cela, il fit couper sur le soir quantité d'Oliviers qui restoient sur pied avec ordre si l'ennemi approchoit d'y mettre le feu afin de pouvoir tirer surement sur les ennemis à la clarté qu'eut rendu ce bois qui brûle fort bien quoi que verd.

Cependant les Generaux Castillans étoient de differens avis, Dom Juan d'Autriche & Dom Diego & Cavallero General de la Cavalerie vouloient qu'on atta-

attaquât les lignes ; le Duc de Saint Germain & Dom Loüis Podrigue, l'un Gouverneur des Armes, & l'autre Mestre de Camp General, soutenoient qu'on ne pouvoit forcer les retranchemens Portugais qu'on ne perdît la plûpart de l'Infanterie Castillane, & que comme aprés cela on ne seroit plus en état de faire de siége il valoit mieux aller attaquer Jerumegne, cet avis l'emporta sur l'autre, & le lendemain Dom Juan marcha & arriva sur les dix heures du matin à Borbe qui est à une lieuë d'Estremos ; cette Ville, comme presque toutes les autres de Portugal, est ceinte d'une vieille muraille qui renferme au dadans un gros Donjon quarré, flanqué de tours en de certains lieux. Cette fortification étoit assez bonne du temps du Roy Denis qui les fit faire, le canon n'étant pas encore en usage.

Dom Juan fit entrer trois regimens d'Infanterie dans la Ville qui se saisirent d'abord du dehors du Donjon ou Château, où il y avoit quatre compagnies & beaucoup de Paїsans fort braves, mais comme on le batit avec quatre pieces de canon il fut contraint de se rendre. L'armée Castillane sejourna là le lendemain,

main, pillant & saccageant la Ville & la campagne des environs, sur les trois heures du soir du même jour, il fit pendre Manuel d'Acogne, le Commandant, & deux Capitaines sous pretexte que des lieux de la sorte ne devoient pas tenir devant une armée royale comme la sienne, d'ailleurs il n'y avoit point encore de Cartel entre les deux Nations, & chacun faisoit ce qu'il vouloit de ses prisonniers.

Au sortir de Borbe Dom Juan alla du côté de Ville Viciose, & se divertit à chasser dans le Parc, où son armée fit un grand massacre de Daims, de chevreuils & d'autre gibier; avant que d'arriver devant Jerumegne on lui amena un soldat de la garnison qui l'asseura qu'il y avoit dans la place quatre Regimens, ce qui ne fit qu'augmenter l'envie qu'il avoit de l'assieger.

Jerumegne est sur une hauteur au bord de la Guadiane, les Portugais commencerent à la fortifier aprés la prise d'Olivence, autant que le pouvoit permettre l'irregularité de son terrain, il y avoit dedans deux mille hommes de pied choisis, cent chevaux & tout ce qu'il falloit pour soutenir un long siege.

ge, car on ne se defioit pas alors de Manuel Loubate qui en étoit Gouverneur.

Pendant les vingt jours que D. Juan employa à prendre cette place, les Portugais rassemblerent leurs troupes, qui jointes aux secours de la Beyre & de Tra os Montes faisoient dix mille hommes de pied, & cinq mille chevaux; avec cette armée, le Comte de Schomberg proposa le siege d'Albuquerque dont la prise répareroit avec avantage la perte de Jerumegne, mais la bravoure Portugaise qui ne songe pas tant à conquerir qu'à ne point perdre, & qui se flatoit qu'il n'y avoit qu'à se presenter devant les lignes pour faire que D. Juan levât le siege & repassât la Guadiane, fut cause que l'on n'écouta point l'avis de faire diversion, on pressa donc le Comte de Schomberg, de mener promptement l'armée à Jerumegne, mais de se precautionner pourtant de sorte dans sa marche, que D. Juan ne le pût pas forcer à en venir à une bataille. Pour les satisfaire on marcha droit à Elvas d'où on cotoya, la Guadiane que l'on avoit à la gauche, & on couvroit la droite de hayes ou de charettes, on marcha de

la sorte sur trois colomnes, jusqu'à la demi portée du canon des Castillans, qui étoient retranchés à mi-coste, & continuoient le siege de Jerumegne. Les Portugais aprés avoir été là deux jours sans vouloir rien tenter, les Castillans leur croioient que c'étoit une Olivençade comme en cinquante sept.

Aprés que les Portugais eurent passé là quatre jours, le premier & le second ils furent campés entre Elvas & Jerumegne, & les deux autres à la veüe des lignes entre Ville Viciose, aprés dis-je, que les Portugais eurent passé là quatre jours assez ennuyés du canon qui donnoit dans leur camp, ils resolurent de se retirer à Ville Viciose, qui est à trois lieües de là, les Castillans qui les virent partir chargerent l'arriere garde, où étoit Denis de Mello Lieutenant General de la Cavalerie, ils renverserent d'abord quatre escadrons, mais le Comte de Schomberg à la tête de six autres vint à son secours & repoussa les Castillans jusques dans leurs lignes.

Quoi qu'il y eut sujet de croire que Jerumegne tiendroit encore long-tems, neantmoins Manuel Loubate ne sçeut pas plûtôt qu'il y avoit un mineur atta-

ché au bastion qu'il demanda à capituler, sans faire reflexion que ce bastion étoit sur le roc, & separé du corps de la Ville par une forte muraille, il se rendit donc le 9. de Juin, les courtisans de D. Juan disoient que ce Gouverneur pour s'être livré à la merci du Roy leur maître, meritoit bien qu'on lui fit une composition honorable, & concluoient que cette conquête étoit tres-glorieuse puis qu'elle s'étoit faite à la veuë d'une armée aussi forte que la leur, qui n'avoit osé attaquer ses lignes, ni tenter le secours de la place craignant l'habileté & l'experience d'un aussi grand Capitaine que D. Juan : cependant Manuel Loubate eut mal passé son temps à la Cour de Portugal si le Marquis de Marialve ne l'eut protegé, & si les brouilleries des puissances leur eussent donné le temps de châtier sa lacheté.

Pendant que les Portugais travailloient à quelques forts autour de Ville Viciose, D. Juan aprés avoir reparé Jerumegne prit sa marche par Veyros & Montfort dont il fit sauter les Châteaux, en suite il pilla le Crate, & reprit encore Oguelle qui sont tous lieux sans defense, ainsi finit la campagne de

d'Alen-

l'Alentege ; du côté de la Galice, les Castillans prirent Portelle qui est un Château sur une montagne, ils enleverent aussi en cette Province là, quantité de bestail. On s'étoit flaté à Madrid que cette année seroit trés funeste aux Portugais, parce qu'on les croyoit bien plus foibles, & plus mal gouvernés qu'ils n'étoient, mais quoi que cette Cour vît bien qu'elle s'étoit trompée, & que les choses n'alloient pas si vîte, toutesfois voyant que l'Angleterre n'avoit point encore envoyé de secours en Portugal, que les brouilleries de Lisbonne aloient dégénérer en une guerre civile, elle persista à croire que tous ces rebelles ne pourroient plus lui resister qu'une campagne, c'est pourquoi on disposa toutes choses pour être superieur en tout aux Portugais.

Les Castillans s'étans retirés, les secours de la Beyre renvoyés, & les troupes de l'Alentege rentrés dans leurs garnisons, le Comte de Schomberg degouté du service de Portugal prit la resolution de retourner en France, & demanda son congé, mais comme ses solicitations étoient traversées par les grandes intrigues de la Cour, voici ce

qui

qui se passoit, car cela est necessaire à sçavoir.

Anthoine de Conti dont la faveur augmentoit tous les jours, entroit alors dans la connoissance des affaires & même des plus importantes, si bien que ce fut par ses soins que se firent les preparatifs de l'embarquement de la nouvelle Reine d'Angleterre. Edouard de Montaigu Ambassadeur de sa Majesté Britannique qui trouva Conti dans ce poste, le traita comme premier Ministre du Roi de Portugal, & le regala dans son bord, la Reine & ses creatures ne s'opposoient point à cela dans la veuë qu'ils avoient de détroner ce favori, c'est pourquoi aprés qu'on eut embarqué l'Infante avec beaucoup d'éclat, & de magnificence, & que l'on eut confié sa conduite au Marquis de Sandes qui avoit negocié ce mariage, la Reine regente temoigna que toutes ses pensées n'alloient plus qu'à faire reconnoître l'Infant D. Pedro pour Prince, & à remettre le commandement entre les mains du Roi; mais ceux qui voyoyent les choses de plus pres, ne doutoient point que la Reine ne persistât dans le dessein de renfermer le Roi dans un monaste-

nastere, de mettre son frere en sa place, le bruit couroit même que les femmes de la Reine traitoient quelquesfois l'Infant de Majesté.

La Regente voyant que D. Alfonse se rendoit de plus en plus incapable de gouverner l'Etat, résolut de séparer l'Infant de son frere, & pour cela elle lui fit une maison digne de son rang & de ses esperances ; on lui prepara par son ordre le Palais de Christoflle de Moura Marquis de Castel Rodrigue : il est sur le bord du Tage un peu au dessous de celui du Roi. On lui donna pour être à lui Martin Alfonse de Mello, Comte de S. Laurent qui avoit été gouverneur des armes de l'Alentege & de l'Algarve, le Comte de Soure qui avoit été Ambassadeur en France, & qui avoit avant cela commandé dans l'Alentege, Ruy de Moura Tellez, D. Rodrigue de Menesez, George de Mello & Jean Nugne d'Acogne, depuis Comte de S. Vincent & Vice Roi de Goa ; on choisit pour son Aumônier Rodrigue d'Acogne de Saldagne Chantre de la Cathedrale & pour Secretaire de ses commandemens Antoine de Tavarez. Après que la Reine eut nommé tous

ces Officiers, & qu'elle leur eût prescrit leurs fonctions, le bruit se répandit qu'elle cherchoit encore à lui donner un Gouverneur. Ceux qui n'aprouvoient pas ces nouveautés, & ces grands établissemens, se servirent de ces prétextes pour persuader au Roi, qu'on vouloit mettre son frere en sa place; que c'étoit à lui & non pas à la Reine à faire la maison de D. Pedre, à qui il n'apartenoit pas d'avoir tant d'Officiers, ni si considerables. Ces défiances ne commencerent pas plûtôt à paroître du côté du Roi, que la Cour de l'Infant diminua, & que son Palais devint desert, mais moins on faisoit la Cour à D. Pedre, & plus ce Prince la faisoit à son frere.

Les mauvais déportemens de D. Alfonse augmentans de jour en jour, la Reine desesperant de pouvoir executer ce qu'elle avoit projetté pour son cadet, resolut de remettre le gouvernement entre les mains du Roi, & ensuite de se retirer. Son Conseil s'opposa à ce dessein, & lui representa que si en qualité de Regente & de Mere, elle n'avoit pû rien obtenir par les voyes de l'autorité & de la tendresse, sur les dé-

déréglemens de D. Alfonse, à plus forte raison ses sujets ne pourroient lui resister, puis-qu'ils seroient forcez de lui obéïr; que du moins avant que la Reine se retirât elle eut la bonté d'écarter tous les mauvais conseils dont le Roy étoit environné, afin que le possedant seul, ils pussent mieux le porter au bien des affaires & du Royaume. La Reine se rendit à cet avis, & il fut resolu que l'on convoqueroit les Etats: mais venant à faire réflexion que cela ne se pourroit faire de long-temps, & que le mal pressoit, on se contenta d'assembler le Conseil d'Etat, la Noblesse & le Conseil de Ville de Lisbonne, & que dans le temps que ces Corps seroient prêts, & que le Roi assisteroit aux Dépêches avec la Reine, on arrêteroit ceux que l'on jugeroit à propos. On communiqua ce dessein au Marquis de Gouée & de Marialve, à D. Francisco de Soto-Mayor Evêque de Targue, aux Comtes de St. Laurent & de Saure, à D. Rodrigue de Menesez, à George de Mello, au Docteur Nicolas de Monteyro, au Secretaire d'Etat Pedro Vieyra de la Sylve, au Pere Antoine Vieira Jesuite & à beaucoup d'autres creatures de la Reine & de l'Infant.

Conti cependant soit qu'il eut eû quelque avis, ou qu'il soupçonnât quelque chose, ne sortoit plus du Palais qu'avec le Roi, ou tres-bien accompagné, de sorte qu'on fut forcé, malgré toute consideration, de resoudre qu'on l'arrêteroit dans le Palais. Pour faciliter l'execution de ce projet, un Samedi matin seiziéme de Juin, pendant que le Roi étoit aux depêches avec la Reine, le Duc de Cadaval, Loüis de Mello Capitaine de la Porte, Manuel de Mello son fils accompagnés de Manuel Vaz d'Orta Osorio Juge criminel de la Cour se rendirent tous au bas de l'apartement du Roi. Pendant que le Duc donna ordre à quelques Archers, de ne laisser entrer ni sortir personne, Loüis de Mello & son fils qui étoient montés en haut, voyant Conti dans la premiere des deux antichambres du Roi, s'écrierent, *Où est le Duc de Cadaval?* à ces mots, Conti passa du soupçon à la défiance, & s'enferma dans la seconde antichambre. Dans ce moment le Duc arriva & pensant avec sa clef ouvrir la porte, il trouva que la serrure étoit occupée par la clef de Conti qui l'avoit mise de son côté dans la

même serrure ; ainsi le Duc après avoir frapé & prié inutilement qu'on lui ouvrît, craignant que Conti ne se sauvât par la porte qui a communication avec l'apartement de la Reine, Manuel Mello courut pour s'en saisir ; le Duc cependant passa sur la terrasse, trouva Conti qui avoit la tête hors la grille d'une fenêtre s'efforçant de passer le reste du corps, & le prit par les cheveux. Conti demanda le sujet de cette violence, & si on le vouloit tuer ? Le Duc repondit que non, que c'étoit par ordre du Roi qu'il l'arrêtoit, mais qu'on n'en vouloit point à sa vie. Le Duc lâcha prise sur ce que Conti lui promit de lui ouvrir la porte, mais comme il n'en voulut rien faire étant libre, on envoya chercher des haches.

Le Comte de Castel Melior qui eut avis de ce qui se passoit alla à la chambre des depêches pour avertir le Roi : mais trouvant la porte fermée, il prit le tour pour y entrer d'un autre côté, & trouvant le Duc aux prises avec Conti, le Comte querella le Duc, lui dit des paroles offensantes, sur ce qu'il violoit l'azile du Palais qui doit être un lieu sacré, cependant cette avenuë lui étant

interdite aussi bien que celle de la Reine, il lui fut impossible, quoi-qu'il pût faire, d'avertir le Roi.

Les haches étant venuës, on dit à Conti que s'il attendoit à se rendre que l'on eût rompu les portes, il n'y avoit plus de salut pour lui, ce qui l'obligea de se rendre. En sortant le Prevôt l'arrêta : puis on prit Balthazar Rodrigues de Matos, valet de Garderobbe, & on les mena tous deux par la terrasse à l'atalier des vaisseaux, où on les mit dans une barque qui les porta dans un navire prêt à faire voile pour le Bresil.

On arrêta aussi Jean de Matos, & Francisco Bernardo Taueira, l'un fameux dans la course des Taureaux, & l'autre confident des secrettes debauches du Roi, tous deux cheris de D. Alfonse ; on prit aussi Jean Conti frere du favori. De ces cinq prisonniers qui devoient être conduits au Bresil, Baltazar fut ramené à terre, & Taueira se precipita de sa prison sur des roches & se mit en pieces.

Lors que la Reine eut avis que ces cinq personnes étoient arrêtées, elle fit dire aux Grands, à la Noblesse, au Corps de Ville, & au Corps des vingt-qua-

quatre qui étoient dans des apartemens voisins, qu'ils eussent à se rendre dans sa chambre où elle les attendoit avec le Roi. Quand chacun eut pris sa place, le Secretaire d'Etat lût un écrit qui s'adressoit à l'assemblée, lequel contenoit en substance. Que la Reine ne s'étoit chargée de la Regence que pour obéïr aux ordres du feu Roi; pour satisfaire à l'amitié qu'elle avoit pour le Roi son fils, & par le desir de soulager ses sujets, en reconnoissance des bons services qu'elle en avoit reçûs; que touchée des troubles du Royaume & des plaintes des peuples, elle avoit, au defaut des trois Etats, assemblé tous les tribunaux qui les representent, pour dire au Roi en leur presence le remede qu'elle croyoit y devoir aporter, & que si cela ne suffisoit pas, elle suivroit les bons conseils qu'ils lui donneroient.

Que la justice n'étant pas bien administrée, elle avoit resolu de réformer tous les abus qui s'étoient glissés dans les divers tribunaux, fondée sur ce qu'elle entendoit avec un extréme déplaisir que tout le monde se plaignoit que le Roi ne s'apliquoit point au gouvernement de son Royaume, & qu'il ne prenoit plai-

ſir qu'à des exercices violens, qui les mettoient en danger de ſe voir tout à coup privés de leur Prince; que la Reine demandoit que tous ceux qui étoient preſens ſupliaſſent le Roi de ſonger à ſa conſervation; qu'il ne pouvoit refuſer cette grace à la plus conſiderable partie de ſes ſujets; ſur tout *s'il* conſideroit que la plûpart d'entr'eux avoient perdu leurs enfans & leurs biens pour lui être fideles.

Le Secretaire d'Eſtat s'addreſſant enſuite à D. Alfonſe, le conjura de la part de toute l'aſſemblée, de changer de vie, & l'aſſura de ſes reſpects & de ſa fidelité: puis parlant à l'aſſemblée il lui fit un long narré de toute la procédure que la Reine avoit tenuë pour remédier à tous ces maux, & finit par une proteſtation qu'il fit au Roi que tous ſes bons ſujets n'avoient pû ſe diſpenſer de lui faire ces très-humbles remontrances, & de le ſuplier, par l'entremiſe de la Reine, d'y avoir égard.

Après la lecture de cet écrit chacun à l'ordinaire baiſa la main du Roi, & celle de la Reine, & on ſe retira; mais ſur ce qu'on dit en ſortant à la Regente ce qui s'étoit paſſé entre le Duc de

Cada-

Cadaval, & le Comte de Castel Melior, elle les accommoda.

Dans le temps que cette assemblée se rompit, le Roi demanda au grand Veneur qui ouvrit la porte, si cette assemblée étoit les trois Etats, & comme il lui eut répondu que non, il ajoûta se voyant seul avec le Roi, que pour satisfaire aux plaintes qu'on faisoit contre Antoine de Conti, la Reine l'avoit fait arrêter, & que l'écrit qu'on venoit de lire n'étoit fait qu'à ce dessein. A peine le Roi eut oüi cela, qu'il se leva, & furieux courut à la chambre de Conti, où ne le trouvant point, il se prit à jurer, & à s'emporter d'une maniere extravagante. Le Grand Veneur lui representa que l'emportement étoit inutile, parce-que le vaisseau sur lequel on l'avoit mis étoit parti pour le Bresil. Le Roi consterné envoya chercher Manuel Antunez, intime ami de Conti, & comme il entroit par une porte, le Comte de Castel Melior qui étoit en semaine entra par l'autre: mais par hazard, à ce qu'on dit, le Grand Veneur les laissa seuls, & ils furent eux trois en conversation sans être interrompus jusqu'à dîner. Le Roi dîna moins que de coûtume, & quoi qu'il

fit ce qu'il pût pour cacher son déplaisir, il ne laissoit pourtant pas d'en laisser paroître encore beaucoup. Sur le soir il descendit au manége, & il eut cette nuit-là une conference avec une Dame du Palais, dont le resultat fut qu'il ne devoit pas laisser un attentat de cette nature impuni, & qu'il devoit s'en venger. La conduite que le Roi tint depuis, étoit l'effet des conseils qu'on lui donnoit, sur tout depuis que le Comte de Castel Melior eut avec sa permission fait entrer dans la chambre de Sa Majesté Henri Anrique de Mirande, avec lequel ce Comte s'entretint toute la nuit. Le Dimanche le Roi allant à la Messe, la Reine dit au Comte de Castel Melior qui suivoit D. Alfonse, *Comme je sçai que le Roi vous aime & qu'il a creance en vous, c'est ce qui me porte à vous avertir, que s'il fait quelque chose contre ma volonté, je ne m'en prendrai qu'à vous, & que vous m'en répondrés sur vôtre tête.* Ce discours surprit le Comte de Castel Melior, qui crut d'abord que tout étoit découvert, mais se rassurant un peu sur ce que la Reine se tût, il fit la reverence & continua son chemin. Les Courtisans qui voyoient

la

la famille Royale fort tranquille, aplaudissoient à tout ce que la Reine avoit fait la veille.

Comme la semaine du Comte de Castel Melior finissoit ce jour-là, D. Alfonse lui commanda d'en faire une seconde; le Lundi le Roi à son ordinaire alla à Alcantara, maison de plaisance à une lieuë au dessous de Lisbonne, mais avec plus d'éclat que de coûtume; car il se fit accompagner de l'Infant, & de la plûpart de sa Noblesse. Tout le monde étoit dans l'attente de quelque évenement, fondé sur ce que le Comte de Castel Melior servoit une seconde semaine, & qu'il avoit écrit au Secretaire d'Etat en termes fort imperieux, que le Roi vouloit sçavoir si l'on avoit commandé de faire mourir Conti au sortir de la barre, & s'il y avoit un ordre d'arrêter Manuel Antunez? Le soir le Roi alla voir la Reine dans une tranquillité apparente; le Mardi il n'arriva rien, mais le Mercredi incontinent après disner, le Roi travesti s'en alla seul à Alcantara avec le Comte de Castel Melior, n'en ayant averti que le Comte d'Atouguie, qui s'y rendit aussi-tôt. La premiere chose qu'ils resolurent là tous trois, fut d'envoyer

chercher Sebastien Cesar de Menesez Conseiller d'Etat, & de mander la garde Allemande ? Le Roi fit écrire en même tems à ceux à qui il se confioit le plus, convoqua ensuite toute la Noblesse de la Cour & donna avis aux Gouverneurs des places & des Provinces qu'il avoit pris possession du gouvernement de l'Etat.

Instruite de tout ce qui se passoit à Alcantara, la Reine Mere assembla ses Ministres, & par leur avis elle manda au Roi son fils qu'il eût à revenir dans la Ville, & qu'elle lui remettroit en main le gouvernement, mais avant que l'Evêque de Targue parût avec cette lettre, on avoit envoyé Manuel Pacheco de Mello à la Croix de l'Esperance, pour dire à tous ceux qui alloient à Alcantara de venir auparavant parler à la Reine: quelques-uns obeïrent, Alvaro Pirez de Castro Marquis de Cascaye, repondit à Manuel Pacheco qu'il n'alloit à Alcantara que pour voir ce qui s'y passoit, & en aller rendre compte à la Reine, ce qu'il executa, mais Alexandre Sourze de Macede n'en fit pas de même.

Comme la nuit approchoit & que le Roi n'avoit pas encore une Cour fort grosse,

grosse, craignant pour sa personne, on proposa de se retirer au fort S. Julien, qui est à trois lieuës au dessous sur le Tage, mais comme il survint beaucoup de Noblesse, & qu'on en attendoit encore davantage, cette proposition n'eut pas de suite.

Le Jeudi le Roi répondit à la lettre de la Reine par Thomas de Norogne Comte d'Arcos, il écrivit aussi à l'Infant par Antoine de Mirans Anriqués, Dom Pedre fit porter sa réponse par Rodrigue de Menesez, & sollicita fort son frere de revenir auprès de la Reine, & pour le mieux persuader il lui demanda la permission de l'aller trouver pour l'accompagner à son retour.

La Reine écrivit une seconde lettre à son fils Dom Alfonse, dont elle chargea le Comte d'Arcos, à laquelle le Roi ne répondit pas: mais il manda au Secretaire d'Estat de le venir trouver. Il y alla donc le Vendredi, & l'Infant pareillement, l'un & l'autre avec la participation de la Reine. Dom Pedre fut bien reçû, dîna avec le Roi qui le fit entrer dans le conseil. Dom Alfonse envoyant le Secretaire d'Etat, lui commanda d'expedier des lettres pour six

Con-

Conſeillers d'Etat qu'il avoit nommez. Le Secretaire s'en défendit par une remontrance qui fut écoutée & ſuivie, & on ſe contenta de le renvoyer à la Reine pour lui demander les ſeaux du Royaume : mais il s'excuſa, diſant au Roi que cela étoit inutile, parce qu'il étoit perſuadé que la Reine lui remettroit en main les ſeaux avec le commandement, pourvû qu'il retournât au Palais, à quoi Dom Alfonſe dit qu'il donneroit les mains, ſi la Reine lui en vouloit encore écrire une fois poſitivement. L'Infant & le Secretaire d'Etat retournerent donc pour cela à Lisbonne, & après avoir rendu conte à la Reine de ce qu'ils avoient fait à Alcantara, il fut reſolu entr'eux qu'on accorderoit au Roi tout ce qu'il demandoit ; mais comme le Secretaire ne revint que ſur le ſoir au Palais, pour faire cette dépêche, le Roi impatient envoya le Comte de Pombeyro pour ſçavoir les derniers ſentimens de la Reine de ſa propre bouche, lequel porta à Dom Alfonſe ce billet de la Reine, *demain les tribunaux ſeront aſſemblés ſur les dix heures, & je vous remettrai en leur preſence les ſeaux & l'adminiſtration de vos Etats, je vous prie inſtamment de vous y trouver.* Cet-

Cette lettre calma les esprits d'Alcantara, & le Samedi 23. de Juin, Dom Alfonse âgé de près de dix-neuf ans, vint d'Alcantara à Lisbonne environné de Noblesse & d'un grand concours de peuple. L'Infant dont le carrosse n'étoit pas prêt, en envoya faire des excuses au Roi, qui à cause de cela passa devant son logis. Dom Pedro qui le vit venir descendit à la porte & entra dans son carosse, de-là ils furent descendre au Palais, & étans entrés où étoit la Reine, l'un se mit à sa droite & l'autre à sa gauche, tous les Titulaires, les Tribunaux, les Chefs d'Ordres, & autres s'étans tous placés selon leurs rangs, le Grand Maître de la Garderobbe, mit une chaise de velours devant le Roi où le Secretaire d'Etat posa les seaux du Royaume renfermés dans une bourse; un moment après le même Secretaire prit la bourse, la donna à la Reine qui dit au Roi en la lui presentant.

Voila les seaux qui m'ont été confiés avec la Regence de vos Etats, en vertu du Testament du feu Roi mon Seigneur, je les remets entre les mains de Vôtre Majesté avec l'authorité qui les accompagnoit: Dieu veuille que tout reussisse

sous

sous vôtre conduite, comme je le desire. Le Roi les prit & les donna au Secretaire d'Estat, après quoi l'assemblée se rompit. La Reine déchargée de la Regence, dit qu'elle se retireroit dans six mois, ne pouvant se preparer plûtôt une retraite. A peine ce changement fut-il divulgué que tout le monde changea de langage; on ne parla plus que de la capacité du Roi, en qui, par une espece de miracle, on trouvoit tous les jours de nouveaux talens. La verité est que lors qu'il avoit à parler en public, on lui donnoit quelque legere teinture de ce qu'il avoit à dire: mais dans le fonds il étoit entierement gouverné par les Comtes d'Atouguie, & de Castel Melior, & par Sebastien Cezar qui engageoient ce Prince à se trouver aux Conseils, aux dépêches, & par tout.

Comme le Comte de Castel Melior prévalût bien-tôt sur les deux autres, & que c'est un des premiers Acteurs de la suite de cette histoire, je croi être obligé d'en dire quelque chose. Loüis de Souse de Vasconcelos, Comte de Castel Melior est bien fait de sa personne, d'un abord agreable, d'un esprit aisé, assez appliqué, & laborieux, aimant la gloi-

gloire, se confiant trop sur ses forces dans la prosperité, & ne se soûtenant pas assez dans les disgraces : du reste d'une naissance illustre. Son pere étoit si fort aimé du Roi Dom Jean, que ce Prince ne sçût pas plûtôt que le Marquis de Castel Melior étoit prisonnier à Carthagene en Amerique, qu'il descendit au port, fit freter le premier vaisseau qu'il trouva, & l'envoya pour enlever ce prisonnier : ce qui réussit après avoir surmonté de grandes difficultés, & couru d'extrêmes hazards, dont il se sauva par des especes de miracles, & rendit depuis de grands services à son Roi : vers la fin du regne de Dom Jean, le Comte de Castel Melior & six autres Fidalgues de son âge, eurent querelle contre d'autres jeunes Seigneurs dans un jeu de paume, où on tua un Comte de Vimiose, qui tiroit sa naissance d'un fils naturel d'un Roi de Portugal. Le Roi Dom Jean fut si indigné de ce meurtre, que tous les complices furent contraints de sortir du Royaume, & voyagerent en Italie, en France & ailleurs, avec la devise d'une hydre. Après la mort de Dom Jean on fit leur paix, & ils furent rétablis dans leurs emplois.

Com-

Comme les biens non-plus que les maux ne vont gueres ſeuls, dans le temps que la Reine ſe démettoit de la Regence, le vent s'étant trouvé bon, le Vaiſſeau où étoit Conti mit à la voile, & commença ſa route pour le Breſil, ſi bien que les nouveaux favoris n'eurent point à diſputer de la faveur avec lui, mais ils ſongerent à éloigner les Creatures de la Reine, & commencerent par releguer le Duc de Cadaval, & le Comte de Soure. Cela ne s'executa pas ſi-tôt, quoi que le Comte d'Atouguie fût aſſez porté à ſe venger de ce qu'on lui avoit ôté le Gouvernement des Armes de l'Alentege; c'eſt un homme d'un grand ſens, & plus propre pour le cabinet que pour la Campagne; car ſi ce n'étoit pas lui qui avoit été l'Auteur de l'entrepriſe de faire déclarer le Roi Majeur, au moins étoit-il comme le premier mobile qui, ſans paroiſtre, fait mouvoir tous les aſtres du firmament. Pendant que ces trois Miniſtres diſpoſoient à leur gré des affaires du Royaume, Henric Anricque de Mirande homme de mine aſſez baſſe, d'un eſprit couvert, vif & entreprenant, de mœurs corrompuës, & peu ou point eſti-

estimé des personnes d'honneur, commença à faire éclater sa faveur. Le Comte de Castel Melior l'aimoit, parce qu'il le trouvoit de bon Conseil & fort réjoüissant ; ce fut lui qui le donna au Roi, auquel il plut si fort que l'on disoit, que si le Comte avoit plus de part aux affaires de l'Etat, Enrique entroit plus avant que lui dans les divertissemens du Prince.

En peu de temps la faveur du Comte de Castel Melior, fit de grands progrez; il occupa dans le Palais l'apartement du Prince Theodose, se fit Secretaire d'Apuridate, puis Conseiller d'Etat. Ce Secretariat d'Apuridate est une des premieres charges de la Cour ; car en ce païs-là tout se fait par Petitions, Requêtes, ou Placets que l'on addresse au Roi, & que l'on donne au Secretaire, qui les examine & ne raporte à son maître que celles qui lui plaît S'il s'agit d'un fait qui regarde la guerre, la Petition est renvoyée au Conseil de Guerre, qui écrit son sentiment au bas de l'ordre du Roi sur le même papier : si le Roi en voyant cet avis juge que la demande soit juste, & qu'il s'agisse d'argent, il fait écrire au bas de l'avis du Conseil de Guer-

Guerre une ordonnance à prendre ſur l'Alfardegue, ou un autre fonds, ſi la Doüane n'a point de fonds, elle l'écrit au bas de l'ordonnance. La Petition reportée devant le Roi, Sa Majeſté donne une autre aſſignation, & lors que le Poſtulant a trouvé du fonds, on le paye, & il met ſa quittance au bas de cette feüille courante. Tout ce manége ſe peut faire quelquesfois en un jour; mais auſſi on la ſollicite quelquesfois des mois entiers inutilement. Tous les tribunaux qui ſont au Palais, ſont toûjours remplis de ceux qui les doivent compoſer, ou d'une bonne partie; mais ce qui eſt à conſiderer en cet endroit, c'eſt qu'il faut que les affaires paſſent toutes de la ſorte pluſieurs fois par les mains du Secretaire d'Apuridade, tant pour ce qui concerne la guerre & les benefices que pour les charges de Judicature & autres dignitez; car rien ne ſe vend en Portugal, mais tout ſe demande & s'obtient par la voye des Petitions, auſſi-bien que les graces & les récompenſes; ſi-bien que le Roi de Portugal eſt un des Princes du monde qui a le plus de choſes à donner.

On fit auſſi Henric Anrique de Mi-

rande

rande Lieutenant general de l'Artillerie, & Intendant de tous les Magazins du Royaume. Quand ces favoris se virent bien établis, ils éloignerent le Pere Antoine Vieira, pour avoir écrit la remontrance qui avoit tant aigri le Roi; & comme ce fameux Prédicateur avoit beaucoup d'envieux, & que l'on est ravi d'insulter à ceux que la faveur opprime, l'Inquisition l'arrêta sous pretexte d'hérésie, pour avoir appuyé sur l'opinion des millenaires. On exila aussi le Secretaire d'Estat pour avoir lû ce papier, & on relegua dans ce temps-là le Duc de Cadaval, le Grand Veneur, le Comte de Soure, le Comte de Pombeiro; en même temps on fit dire au Capitaine de la Porte, de ne plus aller au Palais, au Marquis de Govée de se retirer à sa terre, & au Precepteur Monteiro d'aller à son benefice.

Le Comte de Castel Melior donna au Roi pour Confesseur Dom Pedre de Souse Benedictin son Oncle, & Antoine Souse de Macede fut fait Secretaire d'Estat. Ce dernier incontinent après l'acclamation du Roi Dom Jean avoit été Envoyé Secretaire de l'Ambassade en Angleterre, & depuis il passa

par

par divers emplois. C'est un homme laborieux ; mais plus pedant que Docteur, & plus zelé pour sa Patrie, que fertile en expediens pour la sauver.

Les favoris tous ensemble s'efforcerent de ramener l'Infant dans le Palais pour y demeurer ; Henric Anrique le cajola tant qu"il le fit coucher à Alcantara, & comme la plûpart des Officiers que la Reine lui avoit donnez, n'étoient plus auprès de lui, le Comte de Saint-Laurent exerçant la charge d'Intendant des Finances, le Comte de Soure étant en Algarve, Ruy de Moura Tellez retiré, Jean Nugne d'Acogne dans l'Armée du Migne, on mit en leur place Dom Fernando de Menesez Comte de Heiricere, Pedre Cesar de Menesez, Ruy Fernander d'Almade, Ruy Figueredo d'Alarcan, Antoine de Mirande Anriques, & Dom Diego de Menesez, tous amis & parens du favori.

Dans le temps de ces revolutions & de leurs suites, il se machina une autre intrigue dans cette Cour, qui ne fut ni si propre ni si éclatante ; mais qui mit l'Etat encore plus en péril que ce que je viens de dire. Le Comte de Schomberg in-

indigné de tous les fâcheux contretemps qu'il avoit été forcé d'essuyer pendant les deux dernieres Campagnes, considerant que ses avis, quoi que bons, n'étoient point suivis, qu'il falloit qu'il réparât sans cesse les fautes d'autrui, & qu'il vît à tous momens son honneur & sa réputation exposez par l'ignorance des Officiers Generaux, qui suivoient plus leur caprice que les solides maximes de la guerre : qu'il étoit dangereux de dépendre d'un General & d'un Conseil, qui fondoient leurs maximes sur des faits singuliers, dont on ne pouvoit non plus tirer de consequence que des miracles ; voyant d'ailleurs le païs dépourvû de tout : que les suites de cette guerre ne pouvoient être que très-honteuses pour lui, il prit la resolution de demander son congé absolu pour retourner en France, confirmé dans cette pensée par tout ce qu'il avoit amené d'Officiers, qui n'étans pas bien payez & qui ne prévoyant rien de meilleur pour eux à l'avenir, secondoient & même redoubloient l'envie que le Comte de Schomberg avoit de quitter.

Parmi ces Officiers étoit Chauvet fils d'un

TAYLOR INST. OXFORD

d'un Artisan de Phalsbourg, assez bien-fait & d'une taille avantageuse ; il fut presenté autrefois au Vicomte de Turenne comme un grand Partisan, il le fit Cornette dans son Regiment, où il parvint à être Capitaine. Le Comte de Schomberg qui avoit vû de près ce que Chauvet avoit fait en France, lui dônna en Portugal la Lieutenance Colonelle de son Regiment, & le traita dans toutes les rencontres avec une grande distinction. Ce qui enfloit à vûë d'œil le cœur & l'esprit de Chauvet d'ambition & de bonne opinion de lui-même, qu'il couvroit encore alors d'une honnêteté apparente & de beaucoup de modestie. Chauvet voyant toute la jeunesse du parti du Comte de Castel Melior victorieuse de la cabale de la Reine, qui trouvoit étrange les plaintes frequentes du Comte de Schomberg, lequel blâmoit leur peu de capacité, & qui les menaçoit de les quitter, entra dans leurs sentimens, & ensuite il leur persuada que le Comte de Schomberg avoit tort ; qu'il en parloit comme sçavant & leur donna à entendre qu'il n'étoit pas moins habile que lui à la guerre. Cela fut raporté au Comte de Castel Melior qui dans le commen-

ce-

cement de sa faveur cherchant à s'appuyer de tous côtez, fit un traité secret avec Chauvet, par lequel il lui accorda entre autres choses, qu'on lui donneroit la qualité de General des Etrangers aprés le départ du Comte de Schomberg. Depuis cela Chauvet feignit plus que tout autre, du dégoût pour le service de Portugal, dit quand il s'en devroit retourner seul qu'il partiroit. Le Comte de Schomberg qui le croyoit de bonne foi, se fortifia par là dans son dessein, persista à demander son congé, & fit tant qu'il l'obtint, il vendit son équipage, rompit son train, & embarqua les chevaux qu'il vouloit emmener, resolu de se mettre à la voile le lendemain neuviéme d'Octobre si le vent le permettoit: mais deux évenemens inopinez changerent la face des choses.

Il y avoit alors dans Lisbonne outre les gens qui composoient les cabales de la Reine & des favoris, de bons Portugais qui n'envisageoient que le bien du Royaume: ils voyoient parfaitement bien qu'aprés Dieu le salut de l'Etat ne dépendoit que du Comte de Schomberg; un des mieux intentionnez fut trouver le Juge du peuple, lui persua-

da d'aller parler au Roi, & d'interposer son authorité pour sauver l'Etat.

Les Rois de Portugal pour arrêter la dépravation des mœurs parmi le peuple ont établi dans Lisbonne un Conseil de vingt quatre Artisans où on ne peut entrer ni jouïr des privileges de cette Compagnie, qui annoblit, qu'on ne donne des preuves qu'on est fils & petit fils de personnes sans reproche, d'une vertu exemplaire, en un mot de bonne vie & de bonnes mœurs. Celui qui preside à cette assemblée a une authorité qui a quelque raport à celle des Tribuns de la Republique Romaine. Ce juge donc, accompagné de son seul Greffier selon la coutume, fut trouver le Roi, la veille du départ du Comte de Schomberg, dit à Sa Majesté *qu'il lui venoit déclarer de la part de tous ses bons sujets, qu'il n'eut point à laisser partir le Comte de Schomberg, que ce ne pouvoit être que des ennemis de l'Etat qui eussent conseillé à Sa Majesté de lui accorder son congé, puisque la perte de Portugal suivroit de prés son départ. Ce juge en achevant son discours se tourna vers son Greffier & lui dit, donnez-moy acte de ce que je viens de dire au Roy;*

Sa

Sa Majesté quoi qu'un peu surprise répondit, *qu'on auroit égard à sa remontrance.*

Sur le soir Colbert du Terron Intendant à la Rochelle, vint moüiller devant Lisbonne, d'où il vint descendre chez le Comte de Schomberg, lui dit qu'on avoit fait reflexion en France sur tout ce qu'il avoit écrit de Portugal, que l'on avoit trés-bien compris le besoin que ce païs avoit de lui, qu'il venoit donc exprés pour le persuader d'y demeurer, qu'il ne considerât point les injustices, qu'on lui faisoit, ni le peu d'égard qu'on avoit à ses Conseils, puis qu'on lui tiendroit compte ailleurs des services, qu'il rendoit-là, qu'on sçavoit bien qu'il manquoit de beaucoup de choses en Portugal; mais qu'avec de l'argent on remedioit à tout : il ajouta à cela bien des choses, & en laissa entrevoir d'autres qui jointes à une lettre que le Roy écrivoit au Comte de Schomberg, acheverent de le faire changer d'avis ; mais voici ce qui le confirma dans ces sentimens.

Le Roy d'Angleterre qui s'étoit obligé d'envoyer du secours en Portugal y avoit fait debarquer en Juillet un

corps d'Infanterie & de Cavalerie commandé par le Comte d'Inchequin. Ce General ne pouvant s'accommoder avec les Portugais, avoit demandé au Roy son Maître, la permission de se retirer; cette permission arriva dans ce temps là & portoit entre autres choses d'aller avec d'autres troupes qu'il envoyoit, prendre possession de la Ville de Tanger & d'y commander, de laisser le commandement des Anglois qui étoient en Portugal, au Comte d'Obrien son frére avec ordre d'obeïr au Comte de Schomberg, qu'il declaroit General des Troupes qu'il y avoit, & cela en consideration des agréables services qu'il lui avoit rendus dans les guerres civiles d'Angleterre. Le Comte se voyant en même temps General des Troupes de trois Rois, ne songea plus qu'à faire un bon usage de ces graces.

Aprés qu'il eut bien instruit Colbert du Terron du peu de capacité des Portugais pour la guerre, de leur presomption, du peu de ressource de leur païs, qu'ils songeoient bien plus à se détruire les uns les autres à la Cour, qu'à se précautionner & à se fortifier contre un ennemi vigilant & redoutable, & dont les ressour-

ressources étoient grandes & asseurées: Colbert du Terron mit à la voile & fut bien-tôt en France. Schomberg fit cependant une connoissance trés-particuliere avec le Comte de Castel-Melior qui étoit déja comme premier Ministre, & avec Anthoine Souze de Macede Secretaire devoüé au favori. Le peu d'experience de ces Ministres étoit cause qu'ils se flatoient que les choses succederoient selon leurs desirs; car l'exemple d'un heureux succés passe parmi les Portugais pour une certitude d'un pareil bonheur avenir: ce qui tient bien plus du caprice que de la raison. Le Comte de Schomberg tâchoit tous les jours en public & en particulier de rectifier leurs sentimens touchant la guerre, il relevoit l'esperance des Officiers & des Cavaliers François, leur faisoit comprendre qu'ils seroient payez à l'avenir sans peine, qu'ils n'auroient plus à solliciter ces Alvaras ou ordonnances, & qu'ils ne perdroient plus une infinité de temps à les faire passer par les divers tribunaux, qu'ils ne dependroient plus de Veadors & Intendans, que pour les chevaux & les fourrages. Au reste quoi qu'il se doutât bien du tour que

Chauvet lui avoit joüé, comme il n'en avoit pas de preuves & que c'étoit un homme de cœur & de tête, il detacha deux Compagnies de ſon Regiment, celle de Chauvet & celle de Brantes, à quoi on joignit celle de la boutonniere de Monjeorge, & depuis on y en ajouta deux Catalanes qui étoient en Portugal, & de ces cinq Compagnies on en forma un Regiment qu'on lui donna, & qui porta ſon nom. Ce fut à de telles occupations que le Comte de Schomberg paſſa l'hiver à Liſbonne dans l'attente des promeſſes que la France venoit de lui faire.

Quoi que Colbert du Terron fût parti de Liſbonne bien inſtruit des preſſans beſoins du Portugal, il ſe contenta à ſon retour en France pour des raiſons qui ſeroient longues à dire, d'aſſeurer qu'avec cinquante mille écus par an il ne doutoit pas que les Portugais ne fuſſent en état de ſe bien défendre contre l'Eſpagne. Mais ce diſcours ne perſuada pas le Vicomte de Turenne qui avoit ſuivi cette affaire & en avoit une parfaite connoiſſance, par la correſpondance qu'il tenoit avec le Comte Schomberg. Sans s'arreter donc à cet

avis, il fit comprendre au Roy en particulier, que l'état des affaires du Portugal étoit bien plus deplorable qu'on ne disoit : que Colbert du Terron n'avoit pû en bien juger dans le peu de séjour qu'il y avoit fait : qu'il faloit y envoier quelqu'un de confiance, qui demeurât sur les lieux, & qui agissant de concert avec le Comte de Schomberg, demandât ce qu'il croiroit absolument necessaire, afin de le leur envoyer. Le Roy qui trouvoit cette proposition assez juste, ayant démandé qui on pourroit envoyer, le Vicomte de Turenne lui proposa Fremont d'Ablancourt qu'il lui avoit nommé six mois auparavant pour le même emploi ; mais que diverts contre temps avoient empêché de partir. Sa Majesté y consentit, & sans l'avoir vû donna ordre au Vicomte de Turenne, de l'instruire & de le faire partir en diligence, & avec toutes les precautions requises.

Fremont d'Ablancourt néveu & élevé du fameux Traducteur Perrot d'Ablancourt, étoit assez rompu dans ces sortes d'emplois depuis sept ans qu'il avoit eu à faire aux Gouverneurs, amis & ennemis, des frontieres d'Ardennes,

d'ailleurs il passoit pour être laborieux, peu interressé, & si rempli de ses devoirs qu'il en étoit incommode à ceux qui y avoient relation. Ayant donc reçû ses instructions du Vicomte de Turenne, il partit de Charleville, le vingtiéme de Janvier, & arriva en trois jours à Londres. On lui avoit prescrit cette route pour couvrir & pour hâter sa marche, mais comme la Tamise étoit gelée, il ne trouva point de Vaisseaux pour le Portugal, cependant on le pressoit par les ordinaires qui venoient de France de partir incessamment sans vouloir qu'il fît la d'épense de fréter un Vaisseau, mais avec tout cela il ne put partir de Gravesinde que le vingtiéme de Février, qu'il s'embarqua dans un grand navire de Hambourg qui alloit de conserve avec trois autres chargez des Sels à Setteval. Sur le soir qûoi que ces Vaisseaux eussent pris chacun un Pilote Anglois pour sortir de la Tamise, ils donnerent tous sur des bancs, l'un fut perdu, deux maltraitez & comme le plus grand n'avoit que son leste & qu'il étoit neuf, il en fut quitte pour toucher trois fois sans se faire mal. Ce malheur qui arrêta ces trois Vaisseaux

de-

devant Delle le lendemain jusques à midi, fut cause de la rencontre de Mimbielle Domestique du Vicomte de Turenne, qui aprés avoir cherché Fremont à Londres inutilement apprit ce naufrage en s'en retournant le long du bord de la Tamise, & rencontra par ce moyen ce qu'il cherchoit. Le sujet de cette course étoit pour donner avis en Portugal d'une grande conjuration contre le Roy Dom Alfonse & ceux de son parti. On marquoit le nom du Chef & les particularitez de la conspiration avec ordre à Fremont de Fréter incessamment un Vaisseau, à quoi on ajoutoit que dans la crainte qu'avec cette précaution même, il n'arrivât pas assez-tôt, on avoit depêché un courier à Colbert du Terron à la Rochelle avec une même instruction, afin de prevenir un si grand mal; qu'au reste Colbert du Terron ne demeureroit pas-là, mais que Fremont se gouverneroit avec lui de sorte qu'ils n'eussent rien à demêler l'un avec l'autre. Cela étoit fondé sur ce qu'il y avoit plus d'un an qu'on envioit au Vicomte de Turenne la gloire de cette negotiation, & que l'on tâchoit de la ruiner ou de la faire

passer en d'autres mains que les siennes.

Pendant que cet envoyé essuye diverses fortunes en mer, reprénons le fil de l'histoire de Portugal. Les favoris de Dom Alfonse ennuyez de ce que la Reine ne se retiroit point se hazarderent de parller mal d'Elle en presence du Roi, & de lui imputer tous les mauvais succes de la Regence. Ce Prince non content qu'on manquât de respect pour sa mere devant lui, passa lui même un jour en public devant elle sans la saluër, dont elle fut si touchée qu'elle voulut à l'heure même sortir du Palais. Mais bien-tôt aprés elle eut un bien plus grand sujet de mortification, lors que l'Infant au retour de Salvaterre parut presque revolté contre elle. Tout cela n'empêchoit pourtant pas que le Roi ne la vît à l'ordinaire, & qu'il ne la traittât bien ou mal selon son caprice, ou pour mieux dire suivant l'inspiration de ses Confidens; car sous pretexte qu'il eut une fois pour elle un peu plus d'honnêteté qu'à l'ordinaire, ils lui firent dire de la part du Roi qu'elle eût à sortir du Palais. Cette Princesse sans perdre de temps fit sçavoir au Comte de

Castel Melior qu'elle se retireroit le lendemain qui étoit sa veille de Pâques fleuries. En effet le Samedi aprés midi la Reine étant dans un Carosse, & le Roi & l'Infant dans une autre, ils partirent du Palais pour se rendre dans le Couvent que la Reine avoit choisi. Cette cérémonie n'eut rien d'extraordinaire qu'un grand concours de peuple; les deux fréres laisserent leur Mere à l'entrée d'une Antichambre pleine de toute la Noblesse de la Cour. La Reine ne dit rien au Roi qui lui demanda sa benediction, mais elle répondit à l'Infant qui lui fit la même priere, *ja lé tardé, il est bien tard de s'en aviser.* Depuis ce jour-là on ne parla plus à la Reine qu'avec la permission du Roi.

Dom Alfonse n'étant plus retenu par la presence de sa Mere, commença à vivre encore plus licentieusement qu'il n'avoit fait; il attaquoit de nuit avec ses braves, tout ce qu'il rencontroit dans les ruës, & le guet même. Il fit tirer un jour dans le carosse du Comte de Fontes, & attaquer une autre fois celui du Comte d'Hericeire, où il étoit avec sa famille, je ne parle point du desordre

qu'il apporta à une celebre procession qui se faisoit de nuit, où il y eut bien des gens blessés, ni comme les Mulatres qui menoient sa litiere en une autre occasion tuerent par son ordre Pedre Severin Secretaire de Merçez, qui fut porté au Palais par les soins du Comte de Castel Melior, où il mourut, je laisse pour la fin de la campagne la suite de tous ces dereglemens.

Cependant Fremont arriva à Lisbonne le seiziéme de Mars; il alla chercher le Comte de Schomberg au Palais & l'y ayant trouvé, ils monterent tous deux en litiere, & quand ils furent arrivés à son logis, il lui donna une lettre de creance, & lui decouvrit la conjuration. Le Comte de Schomberg aprés s'être bien instruit, retourna seul au Palais pour faire comprendre l'importance de la chose au Comte de Castel Melior; mais soit que ce premier Ministre fût embarrassé de ce que la Reine devoit se retirer le lendemain dans un Convent, ou qu'il ne crût pas le danger fort pressant, il remit au retour de cette ceremonie à traiter de cette affaire. Le lendemain s'étant trouvé dans son cabinet à l'heure qu'il avoit donnée, il dit au Comte de Schom-

Schomberg & à Fremont, qu'il avoit communiqué l'affaire à quatre Conseillers d'Etat, afin que le Roi d'Angleterre ne pût pas lui reprocher d'avoir agi trop légerement en une affaire qui le regardoit, car les Chefs de la conjuration étoient nés ses sujets, aprés s'être étendus sur la conspiration & avoir dit tous trois leurs avis, ils conclurent que le Comte d'Obrien seroit arrêté renvoyé en son païs, sans lui en dire la raison, & que le Comte de Schomberg retiendroit le corps Anglois dans l'obeïssance, & pour lui en faciliter les moyens, on leur paya une bonne partie de ce qui leur étoit deu.

Dans ce même temps le Comte de Schomberg qui trainoit depuis quelques jours, tomba malade tout à fait; & quoi qu'il fût sans fievre il ne laissa pas d'être saigné douze fois en six jours, sans que cela diminuât une douleur qu'il sentoit dans l'estomach, ce qui faisoit craindre qu'il ne fût empoisonné. Enfin on lui persuada de prendre de l'Emetique, ce qui le tira d'affaires, mais les grandes evacuations le rendirent si foible qu'il falut tout le mois d'Avril & le commencement de Mai, pour le mettre en état

de

de monter à cheval. Pendant cette convalescence il fit comprendre à Fremont, de quelle importance il seroit d'avoir un corps François en Portugal, qui joint aux troupes Angloises, vaudroit bien mieux que les milices du Païs, qui s'assemblent avec peine & se debandent aisément, qu'il faloit faire venir sur tout un bon regiment d'Infanterie Françoise & deux de Cavalerie, & au lieu de cent mille écus, en demander deux cens, avec pouvoir d'en entretenir ces corps, & les Regimens de Schomberg & de Chauvet ; que par ce moyen ne dependant plus des Portugais, que pour le pain & le fourage, on pourroit s'asseurer que le service s'en feroit mieux. Le Comte de Schomberg contoit là dessus, car on lui avoit mandé qu'on lui envoyeroit tout ce que Fremont demanderoit pour la defense du Païs.

Sur ces entrefaites Colbert du Terron qui pour ne point perdre de temps & faire plus de diligence s'étoit embarqué dans un petit bâtiment arriva. Le mauvais temps le fit relacher sur la côte d'Espagne, où le Gouverneur de Ponte Veche le voulut retenir prisonnier, parce que les Vaisseaux François qui étoient

trou-

trouvés allans ou venans de Portugal en France étoient de bonne prise, mais comme Colbert du Terron a beaucoup d'esprit, il s'étoit pourveu d'une commission du Duc de Vendôme, si bien qu'il s'en sauva. Au sortir de la Galice il donna sur les côtes de Portugal & se rendit par terre à Lisbonne, trois semaines aprés l'arrivée de Fremont, bien fâché de ne l'avoir pas prevenu

L'entretien ordinaire du Comte de Schomberg, de Colbert du Terron & de Fremont, étoit du mauvais état des affaires de Portugal; des grands aprêts de l'Espagne, du peu d'experience du Comte de Castel Melior, de la dureté du Secretaire d'Etat, du peu de ressource du Païs, & sur tout de la lenteur qu'on aportoit à faire les choses necessaires, ce qui fit resoudre le Comte d'en parler à cœur ouvert au Favori.

Le Comte de Castel Melior dés le commencement de sa faveur avoit paru assés degouté du ministere, trouvant que le travail excedoit ses forces, & eut bien voulu se delivrer de la fatigue d'un emploi qui lui donnoit bien plus de peine que de plaisir, le Comte de Schomberg qui sçavoit combien ces changemens

mens ſont prejudiciables au bien des affaires, encouragea de ſorte le Comte de Caſtel Melior qu'il le fit reſoudre dans ces commencemens à garder ſon poſte, mais le voyant retomber une ſeconde fois dans ſes irreſolutions, il lui repreſenta que le gouvernement d'un Etat ne conſiſte qu'au dehors & au dedans, que pour le dehors qui regardent la guerre il s'en chargeoit, & pour le dedans, qu'il lui conſeilloit de ſe ſervir de Fremont qui étoit de bonne volonté, qu'il jouïroit de toute la gloire de ſon travail, ſans être expoſé aux demandes importunes que font les Portugais, lors qu'ils ſe croyent neceſſaires ou qu'ils ſe flatent d'avoir rendu quelque ſervice.

Le Comte de Caſtel Melior, goûta ces propoſitions, & accepta le parti, le Comte de Schomberg s'embarqua pour l'Alentegé, & Colbert du Terron reſolut d'attendre à Liſbonne l'événement de la campagne pour avoir quelque choſe à dire à ſon retour. Il alloit rarement à la Cour, quand même il n'avoit pas les gouttes, & tenoit toûjours ſon petit bâtiment en état de ſervir au beſoin; pour Fremont il alloit reglément

deux

deux fois le jour au Palais, ou le favori qui étoit fort assidu ne lui cachoit rien, & lui demandoit son avis sur tout ce qu'il avoit à faire; mais pour faire connoitre combien ce Ministre redoutoit alors le travail, la nouvelle étant venuë vers la fin d'Avril qu'Orante capitale de Galice s'étoit revoltée contre la garnison, comme chacun disoit que si on y envoyoit promptement, on pourroit ranger cette place dans le parti de Portugal, Fremont offrit au favori d'y aller, fondé sur ce qu'en son absence, Colbert du Terron pourroit donner ordre aux affaires courantes; mais le favori lui répondit, *si le Portugal en l'état qu'il est m'occupe nuit & jour, pourquoi voulés vous l'augmenter d'une Province, afin de m'accabler?*

Pendant que les Portugais travailloient à remonter leur Cavalerie, à former leur Infanterie, & à fortifier leurs places, autant que leur peu de fonds le pouvoit permettre, le Comte de Villaflor, que l'on avoit fait Gouverneur des armes de l'Alentege, en alloit prendre possession à Estremos. Ce changement de General ne plaisoit point au Comte de Schomberg; il s'étoit flatté, ou qu'on ne mettroit plus per-

tugal, on manda à tous les amis & alliés l'infaillible succés de leurs desseins, l'on fit aussi de grandes rejouïssances pour le mariage de l'Infante avec l'Empereur Leopold qui regne aujourd'hui.

L'ouverture de la Campagne se fit par le degât que les Castillans firent autour de Campo Mayor, ou ils avoient une intelligence, mais qui fut decouverte, ce qui fit arréter quelques prisonniers dans la place, que l'on envoya à Lisbonne. Le sept & le huitiéme de Mai, ils assemblerent leur armée sur la Caye qui consistoit en six ou sept mille chevaux, & plus de douze mille hommes de pied avec des vivres pour quarante jours, & quantité de munitions & d'equipages. En cet état il prirent la route d'Estremos, où il ne restoit aux Portugais, leurs places garnies, qu'environ quinze cens chevaux, & quatre mille hommes de pied.

Dom Juan ne trouva d'abord personne en son chemin, mais en aprochant d'Estremos il y eut deux jours de suite de rudes escarmouches, ce qui l'obligea à marcher plus serré & en état de combattre. Le douziéme, au sortir de Sourcelle, s'étant campé sur la riviere

riere de Tera, les Portugais ne doutoient plus qu'il n'allât assieger Evora, & dans cette pensée ils n'oublierent rien pour le bien pourvoir. Le treiziéme Dom Juan passant au bas d'Evora-Monte, qui est une petite place à deux lieuës d'Estremos & à quatre d'Evora, sur une haute montangne, fermée d'un simple mur qui renferme un Donjon, il l'envoya sommer, mais la Côte vieil Officier François, qui y commandoit, lui repondit si fierement, que Dom Juan passa outre sans l'attaquer, & le lendemain étant arrivé devant Evora, il en forma le Siege.

Evora est une grande Ville dans une espece de plaine, fermée d'une assez bonne muraille, sans autre defense, qu'une fausse braye revetuë, qui regne autour de la place sans aucuns flancs ni fossé; on avoit commencé des bastions detachés çà & là, même une espece de Citadelle du côté du Convent de Saint Anthoine, mais rien n'étoit achevé; il pouvoit y avoir dans la Ville trois ou quatre mille Bourgeois capables de se defendre & autant de gens de guerre que l'on y jetta. Anthoine Henric de Mirande, qui en étoit Gouverneur promet-

mettoit de se signaler par sa resistance, aussi bien qu'un François que le Roy d'Angleterre avoit donné à Dom Alfonse pour un Ingenieur trés habile ; mais dés les premiers jours du Siege, sous pretexte d'une legere blessure à la tête, le Gouverneur ne parut plus en public. Les Portugais qui croyoient avec raison que cette place tiendroit plus d'un mois, ne se pressoient pas de la secourir ni de faire diversion. Mais tous en général tant à Lisbonne comme aux Frontieres, vouloient absolument qu'on en vînt à une bataille. On ordonna pour cela au Marquis de Marialve de former incessamment à Aldegaligue, un corps d'armée de toutes les milices qui ont ordre de marcher dans les pressans besoins, & de tout ce qu'on pourroit ramasser d'ailleurs, de sorte qu'en peu de jours il eut prés de quatre mille hommes : mais sous pretexte qu'il n'étoit pas assés fort, il se passa bien du temps avant qu'il se mît en marche.

La consternation cependant étoit extrême dans Lisbonne, & le favori & les Grands ne vouloient entendre à rien qu'à une bataille ; ils depêchoient pour cela plusieurs fois le jour à leurs Offi-

ciers Généraux, pour la donner. Ceux-ci de leur côté témoignoient aussi en avoir grande envie, si bien que ce sentiment sembloit une fureur qui agitât tout le monde; rien ne s'opposoit à ce torrent sur les Frontieres, que le Comte de Schomberg, & dans Lisbonne, que Colbert du Terron & Fremont. Comme cette passion de donner bataille, n'écoutoit plus la raison, Fremont aprés y voir bien rêvé vint trouver un matin Colbert du Terron, lui dit qu'il étoit d'avis de se ranger du côté de ceux qui vouloient qu'on se battît, parce que si les Portugais la donnoient contre l'avis des étrangers, & qu'ils la gagnassent ils les mépriseroient, & que s'ils la perdoient ils en rejetteroient la faute sur ceux qui ne l'auroient pas voulu, en les accusant de n'avoir pas fait leur devoir; qu'ainsi il valloit mieux étre de leur sentiment; que c'étoit le moyen de s'accrediter parmi eux, afin de les pouvoir mieux conseiller & conduite en d'autres rencontres.

Colbert du Terron ne goûta point cet avis, persista à dire que donner bataille, c'étoit jouer le Royaume, à Croix-pile; que pour lui il n'en redou-

toit

toit point les suites, puis qu'il avoit toûjours son bâtiment prêt à faire voile. Il n'en fut pas de même du Comte de Castel Melior, il fut si ravi de voir Fremont dans ses sentimens, qu'il le conjura avec de grandes instances d'aller aux Frontieres persuader cet avis au Comte de Schomberg. La chose n'étoit pas sans une grande difficulté, car il falloit passer assez proche d'Evora que les Castillans assiegeoient. Lors que Fremont fut à Aldegalegue, où il s'étoit imaginé qu'on lui donneroit de lescorte, le Marquis de Marialve ne voulut pas même lui donner un guide : mais Fremont ne voulant pas retourner, quoi qu'il ne sçeût, ni la langue, ni le païs, ne laissa pas de passer outre avec sa carte, & un homme de cœur qui étoit à lui, il gagna Montemor sans rencontrer personne, de là avec quelque Cavalerie qui alloit à Estremos il s'y rendit. En arrivant il allegua ses raisons au Comte de Schomberg & le persuada. Ils allerent incontinent chez le Comte de Villaflor qui assembla sur le champ le Conseil de guerre, ou Fremont exposa les ordres de la Cour, pour donner bataille, ce qui fut suivi tout d'une voix.

On

On attendoit depuis long-temps quatre ou cinq mille hommes de la Beire : mais comme on n'avoit point de nouvelles certaines quand ce secours pourroit arriver, on fit dés le soir même sortir toutes l'Infanterie d'Estremos ; le lendemain l'Armée Portugaise se mit en marche, attendant avec impatience des nouvelles de Chauvet, qu'on avoit détaché quelques jours auparavant, avec deux cens chevaux, pour se jetter dans Evora. Ce que les portugais sçavoient donc de leur ennemis, c'est que depuis douze ou quinze heures on n'entendoit plus le canon des Castillans, d'où ils concluoient que Dom Juan n'avoit pas plûtôt sçeu le dessein qu'ils avoient fait de sortir d'Estremos, pour aller à lui, qu'il avoit levé le siege & ne songeoit qu'à se sauver en Castille. Dans cette imagination ils se felicitoient de leur bonheur, & ils ne se rencontroient point dans la marche sans s'embrasser & sans se conjouir de leur prochaine victoire. On ne fit ce jour là qu'une lieuë, & on campa sur les bords de la Terra; le lendemain le Comte de Schomberg étant à l'avantgarde, rencontra Dom pedro Pissingue, Sicilien fameux, qui avoit eu

part à la révolte de Naples, & qui étoit alors Mestre de Camp d'un régiment d'Infanterie au service des Portugais, qui faisoit partie de la garnison d'Evora. Le Comte de Schomberg surpris de le voir, lui demanda des nouvelles du siege, qui lui dit que la Ville étoit renduë, & sans entrer dans des circonstances qui eussent été honteuses pour lui il passa outre.

Le Comte de Schomberg s'arrêta pour attendre le Comte de Villaflor, qui parut un peu aprés à cheval en bas de soye, vêtu comme pour une entrée de Ville, d'un habit de moire verte couvert de dentelles or & argent, avec l'écharpe verte & les cheveux noüez devant & derriere à la mode du païs à cause des chaleurs, *sçavez-vous*, lui dit le Comte de Schomberg *qu'Evora est pris? He bien*, répondit ce General, *que nous reste-t-il à faire que de nous caßer la teste avec eux*? & poussant son cheval, il sembloit qu'il fût fort pressé d'en venir aux mains, cependant à quatre pas de-là, il se coucha sous un Olivier; mais comme le lieu étoit trop ardent pour tenir conseil, on se mit à l'ombre d'une Chapelle qui est sur le penchant d'Evoramont.

Ce qu'il y eut de ſurprenant dans ce conſeil, c'eſt que de dixhuit perſonnes qui le compoſoient, pas un ſeul n'opina à la bataille, mais à ſe couvrir des montagnes, & à obſerver l'ennemi; ce fut l'opinion que le Comte de Schomberg ouvrit, & à laquelle tout le monde ſe rangea; mais comme tous ces ſentimens étoient opposés à ceux de la Cour, il fut reſolu que chacun écriroit & ſigneroit ſon avis au bas de la depéche du Général. Cela cauſa de grandes brouilleries, & conſuma le reſte du jour, & une partie de la nuit; car les Grands de Portugal & entre autres le Comte de Sabugal, quoi qu'il ne fût là que ſimple volontaire, pretendoit ſigner avant le Comte de Schomberg.

Comme on pourroit trouver étrange qu'un même conſeil, eût voulu donner bataille, & que deux jours aprés il ne l'ait plus voulu; il faut ſçavoir qu'en Portugal où toutes les charges, les emplois, & les benefices ſe donnent aux ſervices, chacun eſt fort curieux de ſe precautionner de tout ce qui peut être à ſon avantage; or ils content pour beaucoup l'avis qu'ils donnent dans un conſeil, & en demandent acte, ſoit que

leur opinion ait été suivie ou non, & ces actes qu'ils gardent, & qu ils nomment *Cartidons*, se produisent, quand ils demandent une grace.

Comme sur les dix heures du soir au sortir de ce conseil, le Comte de Schomberg commençoit à souper, Simon de Souse Mestre de camp de l'Armade qui est comme le regiment des Gardes, lui vint dire à l'oreille qu'il y avoit une grande sedition à Lisbonne, où une cabale Castillane pretendoit supplanter son frere le Comte de Castel Melior, & se rendre Maîtresse de la Ville : le Comte de Schomberg sortit de table, & étans passés ensemble dans une autre tente ils apellerent Fremont, & conclûrent tous trois que Fremont partiroit à l'heure même accompagné d'Anrique Henric de Mirande, pour fortifier de leurs conseils le Comte de Castel Melior. Ils arriverent le lendemain à Lisbonne, & aborderent aux magazins. De là Fremont fut seul au Palais à travers toute la Ville, sans trouver qui que ce soit que des gens qui portoient quelques Bourgeois tués, par les seditieux; Il est vrai qu'on lui cria de divers endroits par les fenêtres qu'il se sauvât; mais lui sans se

presser davantage entra dans le Palais où tous les Grands étoient fort allarmés. Voici la cause & la suite de cette sedition.

Le peuple qui se plaît fort en ce païs là, à raisonner sur les affaires d'Etat, indigné de voir la seconde Ville du Royaume, assiegée & prise, & que le Marquis de Marialve demeuroit à Aldegalegue avec ses troupes, sans aller joindre l'armée, le peuple, disje, commença à murmurer, puis à declamer contre le gouvernement ; qu'il falloit imiter le feu Roi Dom Jean qui sur la premiere nouvelle qu'il eut de la bataille de Montige, & que les Castillans vouloient entrer dans l'Alentege, descendit aussi-tôt dans le port, passa seul le Tage & dit tout haut que ceux qui l'aimoient ne manqueroient pas de le suivre ; qu'il s'étoit formé en moins de rien un corps si considerable autour de la personne du Roi que les ennemis s'étoient retirés ; qu'il falloit suivre un si glorieux exemple ; & en même temps un de ces harangueurs traçant avec son épée une raye sur la poussiere de la grande place du Palais où ils étoient, dit, *qui aime sa Patrie & qui la veut defendre, passe cet-*

te ligne comme moy ; aussi-tôt les spectateurs la passerent, & prenans une nouvelle audace, se firent distinguer du geste & de la voix. La nouveauté du fait causa dans l'instant un grand concours de peuple, & comme le nombre augmentoit de moment en moment, & que tout cela se passoit sous les fenêtres du Roy, ces seditieux commencerent à jetter des cris, appellerent leur Prince, le conjurérent de faire mourir les Traitres, qui étoient avec lui, & de mener incessamment ses fidéles sujets contre ses ennemis. Le Roy se montra en un balcon environné de Grands & entr'autres du Marquis de Marialve qui étoit à son côté, ce Fidalgue pensant appaiser le peuple, leur dit, comment se peut-il faire, Messieurs, que vous me traitiés de Traitre, moy qui suis un des Liberateurs de la Patrie, & qui me suis dévoüé pour vous affranchir du joug de Castille ? quoy je suis un traitre, là-dessus la multitude toute d'une voix, s'écria, *Trahidor, no. ladron, si.* voulant marquer qu'il s'étoit aproprié une partie d'une grande levée d'argent que l'on avoit faite quelques années auparavant pour fortifier Lisbonne.

Les

Les suites de cette sedition étoient d'autant plus à craindre, que cela n'étoit jamais arrivé dans cette Capitale, & que d'ailleurs dans ce trouble tout sembloit se faire de concert. Les seditieux donc fortifiez de ceux qui tenoient le parti de Castille, s'employerent le reste du jour à piller la maison du Marquis de Marialve qui étoit Gouverneur de la Ville, & quelques autres, le lendemain ils continuérent de même allans tous en corps, & quoi qu'en cet état ils n'occupassent qu'un quartier de la Ville, tous les autres ne laissoient pas d'être deserts, & fort consternez. On ne voyoit, comme j'ai dit, que des gens qui emportoient des blessez ou des morts; on s'avisa donc de faire une procession avant que tout fût bien appaisé, ce qui acheva de remettre le calme, aprés deux jours & une nuit de trouble. Il faut dire à la gloire des Portugais, que de tout l'argent qui fut pris chez le Marquis de Marialve, où on trouva le mariage de ses deux filles dans des sacs, que tout se retrouva par la voye des Confesseurs, à deux mille livres prés, aussi-bien que la vaisselle d'argent.

Dom Juan ne ſe vit pas plûtôt Maître d'Evora, que ne mettant plus de bornes à ſon ambition, il ſouffroit que ſes Courtiſans le traitaſſent de Roi de Portugal; il negligea d'arrêter les Officiers Portugais de la Garniſon, leur laiſſant la liberté de faire ce qu'il leur plairoit; il envoya ſa Cavalerie du côté d'Alcacer, qui aprés s'en être emparée y mit le feu, & ſe retira. Elle pouvoit garder cette place & delà aller à Setteval où il reſtoit deux baſtions à faire. Pendant les dix ſept jours que Dom Juan fut dans Evora, il alloit tous les matins voir le travail des fortifications, & y demeuroit juſques à onze heures; mais cela n'arrêtoit point le cours des flateries de ſes Courtiſans, ni de ſes plaiſirs, juſques-là qu'il fit ſortir pour ſon divertiſſement des filles de l'Inquiſition.

Les Portugais qui l'obſervoient fort, ne ſçeurent pas plûtôt qu'il avoit envoyé ſa Cavalerie du côté d'Alcacer, que le Comte de Schomberg propoſa au Comte de Villaflor, de marcher promptement pour ſe poſter entre Dom Juan & ſa Cavalerie; mais la lenteur des Conſeils que ce General Por-

tu-

tugais fit assembler pour cela, joint à l'aprêt du pain qu'il vouloit mener dans des chariots tirez par des bœufs, fut cause que l'on arrivât trois heures trop tard, car lors qu'on fut à demi lieuë prés d'Evora, on vit au delà de la Ville une grande poussiere, que la Cavalerie Castillane élevoit, en rentrant dans son camp. Ces doutes & les irresolutions du Comte de Villaflor ne convenoient point à cette sorte de guerre qui demandoit plus de vivacité.

Les Portugais ayant manqué leur coup, le Comte de Schomberg fut reconnoître le camp de Dom Juan; & comme il s'aperçût que les Castillans se mettoient en bataille, il fut repasser à une lieuë d'Evora la Riviere d'Eugebe. Ce ruisseau aussi-bien que la plûpart des Rivieres de l'Alentege tarissent de bonne heure & ne laissent de l'eau que dans quelques fosses. A peine les Portugais étoient campez au delà de cette Riviere, qu'on vit venir Dom Juan d'Autriche qui s'étoit imaginé que cette prompte contremarche des Portugais étoit une preuve certaine, qu'ils redoutoient d'avoir à faire au gros de son Armée. Dans cette pensée il se

vint poster sur la même Riviere, mit son canon en batterie, commença à tirer dés le soir, & continua toute la nuit. Les Portugais qui n'étoient pas accoûtumez à cela, s'en plaignoient fort, & le Comte de Villaflor non content de dire, que le Comte de Schomberg avoit mal à propos exposé l'Armée, quitta un chemin creux, où il assembla le conseil de Guerre. Cette action du General fit un si mauvais effet que plus de quinze cens hommes des auxiliaires, se débanderent la même nuit. Pendant que le Comte de Villaflor tenoit donc des conseils, & dépêchoit des couriers à la cour, le Comte de Schomberg fit faire la nuit même un mouvement à l'Armée, quoy que l'obscurité fut très-grande, & la rangea par ce moyen dans des fonds plus proches de la Riviere, où elle étoit moins exposée au conon des ennemis, & où elle étoit même plus à portée pour charger les Castillans, en cas qu'ils entreprissent de passer la Riviere, qui étoit gayable par tout; excepté proche de deux moulins. Par ce mouvement le Comte Schomberg raprocha sa droite, qui étoit trop éloignée.

Dom Juan aprés avoir fait joüer son canon toute la nuit fit marcher son Armée à la pointe du jour, par son aîle droite ; détacha trois Bataillons soutenus par autant d'Escadrons qui passerent la Riviere en un endroit où l'Infanterie n'avoit de l'eau que jusques aux genoux. Le combat fut fort opiniâtré à ce passage, car le Comte de Schomberg y mena deux Regimens d'Infanterie Angloise, qu'il avoit postés assez proche pour soutenir la cavalerie de la gauche qui s'étendoit jusques-là. Cette Infanterie Angloise arrêta les Castillans, mais comme toute leur Armée marchoit en bataille pour passer la Riviere, cela obligea le Comte de Schomberg de faire sortir ses Troupes des vallons où il les avoit mises à couvert, pour côtoyer les Castillans, faisant paroître en même temps douze piéces de campagne qui tiroient en marchant favorisé de son terrain qui étoit plus élevé de beaucoup que celui de Dom Juan. Ce canon fit un si bon effet qu'aprés un grand feu de part & d'autre pendant une demi heure ; Dom Juan qui vid que l'on avoit repoussé une partie de ses gens qui avoient passé la Riviere, commença à

faire marcher son Armée par la gauche côtoyant toûjours l'Eugebe. Le terrain étoit assez uni de ce côté là allant tant soit peu en montant du côté d'Evora, jusqu'à l'endroit où il commence à y avoir des vignes & des arbres.

Le Comte de Schomberg en fit de même, marcha par sa droite sur deux lignes, remontant le ruisseau ou plûtôt son lit, le Canon Portugais ne cessant point de tirer dans cette marche & de faire de grands effets quoi que le terrain fût fort inégal, & cela par l'habileté de Desfontaines, Officier François qui commandoit l'Artillerie. Le Canon tua beaucoup de monde aux Castillans, & même quelques Officiers de marque. Aprés qu'on eut marché un quart de lieuë le terrain n'étant plus avantageux à l'Armée de Portugal, elle s'arrêta; mais Dom Juan continua sa marche; & traversa le lit du ruisseau à l'endroit du grand chemin qui méne d'Evora à Estremos, prit la route des Pinieres, & campa dans la plaine ce jour-là cinquiéme de Juin, où il demeura le sixiéme jusques au soir qu'il eut avis que les vivres & les munitions qu'il attendoit étoient arrivées à Aronches avec quatre

mille

mille hommes de renfort. Il fit donc Marcher ſur le ſoir du ſixiéme droit aux *Ventas del Duqué*, & continua ſa marche toute la nuit pour joindre promptement ce ſecours.

Cependant le Comte de Schomberg s'occupa le ſoir du cinquiéme à ſe retrancher dans ſon poſte pour mieux ſoutenir l'effort qu'eût pu faire le grand corps de la Cavalerie Caſtillane, ſi elle fût venuë fondre ſur lui, le ſixiéme on demeura toute la journée à la portée du Canon l'un de l'autre, le ſeptiéme dés la pointe du jour, les Portugais apprirent que leurs ennemis étoient decampez la nuit, & qu'ils marchoient en grand diligence. Ils les ſuivirent avec tant de vîteſſe qu'ils arrivérent auſſi-tôt que Dom Juan ſur la Terra & ſe camperent à demilieuë de lui. Le lendemain huitiéme, Dom Juan prit le chemin de Souſſel, & quoi qu'il témoignât être perſuadé qu'on n'oſeroit l'attaquer, comme il étoit obligé de traverſer une chaine de montagnes qui lui cachoit cette petite Ville, il fit ſi bien qu'il s'empara de ces hauteurs avant que les Portugais y puſſent être, où s'étant poſté, il faiſoit filer ſans riſque ſes bagages derriere lui.

La

La montage que l'Infanterie de Dom Juan rangée sur deux lignes occupoit étoit en forme de croissant, & faisoit comme un des chainons de cette chaine de montagnes, quoy qu'elle fût presque inaccessible à la gauche de sa cavalerie & rangea l'autre à sa droite, entre la montagne & une ravine dans un terrain uni. Ce côté de la montagne n'étoit pas d'un accés si difficile que le gauche, & le terrain renfermé entre ces deux pointes de croissant étoit d'une pente assez douce. Vis-à-vis de cette espece de croissant, il y en avoit une autre dont le terrain étoit à peu prés égal, les Portugais l'occuperent si bien que les deux Armées n'avoient qu'un vallon entr'elles.

Environ les dix heures du matin les Portugais vinrent occuper les hauteurs opposées à celles des Castillans. On tira le canon & on en alloit venir aux mains, quand le Comte de Villaflor envoya dire au Comte de Schomberg de faire alte, ce qui fit croire dans toute l'Armée qu'on avoit échapé l'occasion de donner bataille, & ce qui les confirmoit dans ce sentiment, c'est que ce General fit retirer des Portugais comman-

mandez par le Comte de Schomberg pour charger quatre Escadrons de l'Arriere-garde des Castillans.

Dom Juan n'étoit pas de même avis, car il étoit si persuadé qu'on alloit donner bataille, qu'il fit publier à la tête de son Armée, que personne n'eût à quitter son rang, quelque avantage qu'on pût avoir d'abord sur l'ennemi, que l'on fît main basse tant que les Rebelles auroient du monde en pied, & qu'on prît en vie Villaflor, qu'il fit designer afin qu'il fût reconnu de tout le monde, mais tout cela n'empêcha pas qu'on ne demeurât en presence, jusqu'à quatre heures du soir, sans faire autre chose que tirer du canon.

Pendant que le Comte de Villaflor employoit son temps à tenir des conseils, & à dépêcher des couriers à la cour, le Comte de Schomberg mit l'Armée en bataille à peu prés comme les Castillans, rangeant son Infanterie sur deux lignes, & sa cavalerie aux deux aîles, puis s'appliquant à observer les ennemis, il s'aperçût que leur bagage, dont ils avoient formé un gros, sembloit diminuer, ce qui l'obligea d'envoyer un parti de trente maîtres des

mieux

mieux montez pour en sçavoir la verité, & pour observer si les Castillans ne faisoient point quelque mouvement derriere la montagne. Ce parti raporta que le bagage des ennemis marchoit avec les prisonniers d'Evora, deux Escadrons à leur tête, & qu'ils tenoient la route d'Aronches dont on n'étoit éloigné que de quatre lieües: sur cela il prit la resolution de dire aux Officiers Generaux qui étoient avec lui, comme il vouloit disposer les chosses pour le combat, leur representa que c'étoit perdre l'occasion, d'attendre plus long-temps la rosolution du Comte de Villaflor. Comme ils aplaudissoient à son sentiment, il ordonna à Denis Mello General de la Cavalerie de tirer toute la Cavalerie de sa droite, & de la mener à sa gauche, parce qu'il avoit à sa droite un penchant de vignes fort roide, la plûpart fermées de murailles de pierres seches. L'ordre portoit de faire ce mouvement de la droite à la gauche par derriere les collines, sans que l'ennemi s'en aperçût; mais Denis de Mello fut si lent dans sa marche, que les Castillans qui s'en douterent firent aussi passer leur Cavalerie de leur gauche à leur droite

avec

avec beaucoup plus de viteſſe par derriere leurs lignes, & arrivérent dans le temps que nôtre premiere ligne de Cavalerie alloit à la charge.

Les Portugais avoient cinq mille chevaux & dix à onze mille hommes de pied, les Caſtillans en avoient douze mille, & ſix mille chevaux; ils avoient laiſſé à Evora ſix cens chevaux & quatre mille hommes de pied; La Cavalerie Caſtillane étoit ſur trois lignes; pour la Portugaiſe ſa premiere ligne étoit fortifiée de trois cens fantaſſins ſeparez par pelotons de cinquante hommes chacun. Je dirai ce qui ſe paſſa dans la Cavalerie quand j'aurai parlé de l'Infanterie.

Le Comte de Schomberg en allant à la charge à la tête de la premiere ligne de l'Infanterie fit étendre ſa droite pour enveloper la hauteur qu'occupoit le premier bataillon de la gauche ennemie, & il faut remarquer qu'étant à mi côté, la pente étoit ſi roide qu'on ne voyoit plus que la pointe des piques des Caſtillans. Les Portugais ne laiſſerent pas de monter avec bien de la vigueur quoi qu'avec bruit, quelques-uns même tirerent de trop loin & ſans ordre; mais tous

tous ensemble essuyerent, sans branler, le feu de leurs ennemis ; Mais quand ils furent en presence, les Castillans lâcherent le pied, abandonnérent quatre piéces de Canon, le reste de la ligne suivit leur exemple.

Les quatre bataillons Anglois qui formoient la gauche & qui avoient en tête les vieux Regiments de Castille, trouverent bien plus de résistance ; car six Escadrons Castillans vinrent au secours de leur Infanterie, renverserent un de ces Bataillons Anglois, & la manche droite des Mousquetaires d'un autre, mais le reste des Anglois demeura ferme. Dans ce temps-là l'Infanterie Castillane de la gauche qui avoit plié, étant arrivée entraina ces vieux Regimens, & les força à se retirer avec eux à leur seconde ligne, qui ne fit pas tant de résistance que la premiere ; car la seconde ligne des Portugais ne leur donna pas le temps de se reconnoître. Cependant quand le Comte de Schomberg vit le desordre des Castillans, il prit trois Bataillons de sa seconde ligne qu'il fit approcher de sa Cavalerie pour la rasseurer, parce qu'elle étoit fort ébranlée.

Dom

Dom Juan cependant faisoit tous les efforts pour rallier son Infanterie, & pour la faire retourner à la charge, il mit pied à terre, prit une pique, & tacha de les ranimer par son discours, mais ce fut inutilement, le Comte de Villaflor de son côté qui étoit à une portée de canon plus loin que l'endroit d'où l'Armée étoit partie pour combattre, avoit avec lui un Bataillon, & l'Escadron de ses Gardes, prenant à témoin le ciel & la terre & les Officiers qui étoient autour de lui, que ce n'étoit point de son consentement qu'on donnoit la bataille, & que son intention étoit qu'on differât à la donner jusques au lendemain.

Le combat de la cavalerie fut beaucoup plus opiniâtré, car la premiere ligne Portugaise s'étant avancée trop vîte, elle ne chargea pas toute à même temps, de sorte que cinq ou six Escadrons ayant plié, les trois cens mousquetaires qu'on avoit mis par Pelotons furent tous taillez en piéces, outre que la seconde ligne se tenoit d'abord si éloignée, que les Escadrons n'eurent pas moyen de se ralier. Les choses étoient en cet état quand le Comte de

Schom-

Schomberg qui s'en apperçût prit trois ou quatre Bataillons de sa seconde ligne lesquels ils fit aprocher de sa Cavalerie pour la rassurer.

Pendant que cela se faisoit le Regiment de Schomberg qui étoit le premier de l'aîle gauche, par un mouvement heureux qu'avoit fait de Saussay qui le commandoit, chargea par trois fois les deux Compagnies des Gardes de Dom Juan, qui étoient composées d'hommes choisis, & d'Officiers Reformez; mais qui furent à la fin rompus entiérement; cependant on ne pût qu'à la troisiéme-fois remporter le grand étendart Royal. Du Saussay qui commandoit ce Regiment conserva en cette occasion une grande presence d'esprit.

Dans ce temps-là le Comte de Schomberg vint par la montagne qu'avoit occupé la droite de l'Infanterie Castillane, & voyant la Cavalerie Portugaise fort pressée, fit marcher en diligence ce qui restoit des quatre bataillons Anglois. Cela l'obligea aussi d'envoyer coup sur coup au Comte de Villaflor, pour avoir le Regiment d'Infanterie & ses Gardes, qui n'avoient point encore combatu, & sur ce que ce General les refusa,

fusa le Comte de Schomberg envoya dire au Mestre de Camp d'obéir sur peine de la vie, ce qu'il fit l'aissant le Général avec ses Gardes. Aussi-tôt cette Infanterie s'étant avancée jusques à la tête de la Cavalerie fit des décharges si à propos, que depuis cela les Cavaliers ennemis ne gardans plus de rang, se mirent tous en un gros ; & comme il étoit déja nuit aprés avoir demeuré quelque temps en cet état, on s'aperçût que ceux qui étoient derriere se debandoient & fuyoient par le tour de la montagne droit à Aronches, & en effet le gros les suivit aussi-tôt.

La Cavalerie Portugaise étoit si harassée, qu'on ne trouva que quatre cens chevaux en état de les poursuivre jusqu'à Fronterre qui est à deux lieuës de là, les Castillans dans leur fuite entrainérent avec eux quelques Portugais, qui remarquérent qu'un Soldat Castillan tenant un bâton en forme de Guitarre chantoit tout haut, *Quien todo lo quier, todo lo perdé*.

Ils dirent depuis qu'ils n'avoient perdu que ce qui n'avoit pû suivre, que si le Duc de Saint Germain s'étoit trouvé là, les choses se seroient bien pas-

sées

ſées autrement ; que les Portugais y avoient plus perdu qu'eux, & voyant qu'à Madrid on ne les vouloit pas croire, ils dirent que la peſte les avoit vangez des Rebelles & des étrangers qui étoient venus à leurs ſecours, & qu'ils étoient tous morts.

On croit qu'il n'y eut pas plus de deux mille hommes tuez ſur le champ de bataille, dont il pouvoit y avoir le quart ou le tiers de Portugais, les Païſans tuérent beaucoup de Caſtillans dans la fuite, on prit tout le canon & le bagage qui conſiſtoit en plus de ſix mille mules, deux mille bœufs, quantité de chariots de carroſſes, de fours de fer, avec une infinité d'équipages, on reprit trois ou quatre mille priſonniers qu'ils avoient faits à Evora, & entre autres le Colonel Chauvet, qui fut ſoupçonné d'avoir caché de l'argent des Caſtillans dans le temps de leur fuite ; on fit auſſi environ cinq mille priſonniers, dont il y voit plus de cent Officiers de marque, & entre autres le Marquis de Liche, le Comte d'Eſcalante ; & Dom Daniel de Guſman. Tous les Officiers du Regiment de Cavalerie Anglois, furent preſque tuez ou bleſſez, & entr'au-

tres le Lieutenant Colonel Dongan ; on perdit beaucoup d'Officiers Portugais & quelque Infanterie. Pendant les huit jours qu'on donna à l'Armée pour reposer, il faut dire un mot de ce qui se passa à Lisbonne.

Cette bataille qui fut donnée un Vendredi au soir huitiéme de Juin, ne fut sçûë à Lisbonne que le Dimanche au matin. Jamais nouvelle ne causa plus de joye. Il sembloit que le gain de la bataille eût ôté le jugement à tout le monde : personne ne gardoit de mesures, & depuis les Magistrats, & les Religieux jusqu'au menu peuple, chacun étoit si transporté de joye qu'il sembloit que l'on fût hors du sens, mais ces emportemens étoient bien pardonnables, car de ce jour-là la couronne de Portugal fut affermie dans la Maison de Bragance, & la Castille fut moins que jamais en état de l'aracher de leurs mains. Je ne ferai point le détail des feux de joye, des Romances, des Serenades & des chants de triomphe qu'on entendit de tous côtez pendant trois jours. On trouva dans la cassette de Dom Juan que l'on prit aussi bien que sa Chancellerie, quantité de ces Placarts imprimez qu'on avoit affichez

chez à Madrid au commencement de la Campagne, qui contenoient une enumeration exacte des Troupes, de l'Artillerie, des Munitions & generalement de tout l'Attirail de l'Armée, specifiant jusques au nombre des fers à cheval & des cloux que les Castillans emportoient pour la conquête du Portugal. La Cour de Lisbonne pour se divertir fit écrire au bas d'un de ces imprimez par le Secretaire d'Etat. *Tout ce que dessus nous certifions être veritable, l'ayant trouvé à la défaite de Dom Juan d'Autriche proche d'Estremos le huitiéme Juin* 1663. mais je ne sçai si on l'envoya à Madrid. On trouva aussi dans la même cassette un memoire fort instructif de tout ce que Dom Juan devoit faire pendant la Campagne, & qu'il avoit suivi de point en point, il étoit écrit de la main d'un étranger du parti Portugais (Sainte Colombe) prisonnier de guerre en Espagne. L'estime que le favori & les Grands de Portugal avoient pour cet Etranger, fit qu'on lui pardonna, & qu'on le fit revenir par échange.

Il fut sollicité par Dom Juan, durant sa prison de venir proposer un grand

établissement en Espagne, au Comte de Schomberg s'il vouloit changer de parti, & comme ce prisonnier répondit qu'il ne croyoit pas que cela se pût faire, on lui donna pouvoir d'offrir au Comte de Schomberg une pension aussi forte que celle de Portugal, qu'on la lui payeroit toute sa vie & qu'il ne se mêlât de rien.

Pendant que l'armée se rafraichissoit, le Marquis de Marialve la vint joindre avec ses troupes, & servir de volontaire le reste de la campagne, aussi bien que d'autres personnes de qualité, qui vouloient avoir part à la suite de la victoire. On partit donc le quatorziéme pour aller assieger Evora, ce que tous les corps firent avec joye excepté les Anglois qui refuserent de marcher, sous pretexte qu'ils vouloient être payés; il leur étoit beaucoup deu parce que leur solde étoit forte, & qu'il y avoit de la difficulté à trouver tous les mois une somme si considerable, d'ailleurs comme ces regimens étoient des corps Parlementaires qui avoient servi sous Cromvvel, ils agissoient toujours en mutins, & donnoient bien de la peine à gouverner. Le Comte de Schomberg

les voyant demeurer en bataille sans vouloir exécuter ses ordres, s'en approcha, fit arrêter quelques Officiers & prendre un caporal fort sedicieux, qu'il fit prendre sur le champ, aprés cet exemple les autres obeïrent, & on arriva devant Evora.

Le 17 le Comte de Schomberg fit le tour de la place, mit un de ses quartiers aux Pinieres, & l'autre aux aqueducs de S. Anthoine, on fit deux attaques & on ouvrit la tranchée le dixhuitiéme. Comme les Portugais n'avoient point encore veu de sieges reguliers, quoi qu'on leur eût dit ce qu'il faloit faire pour bien ouvrir la tranchée, un Italien se disant Ingenieur que la Cour entretenoit depuis quatre ans, pour servir en ces sortes d'occasions, cet Ingenieur, disje, ouvrit la tranchée à revers jettant la terre du côté des assiegeans; le vingtiéme les assiegez firent une grande sortie avec cavalerie & Infanterie, pensans netoyer la tranchée, mais ils n'aprocherent pas de la tête du travail, se contentans de faire grand feu, les Portugais sortirent de la tranchée & les repousserent avec vigueur, & le vingt uniéme on fit deux bateries.

La même nuit on commanda deux cens Anglois, & trois cens Portugais, soutenus d'un regiment, pour prendre le fort S. Anthoine, ce qui fut executé, les Castillans en avoient negligé la garde, croyans que les Portugais pour l'avoir negligé n'y songeoient plus; mais il s'étoient trompez, car dés le commencement du siege, l'intention du Comte de Schomberg étoit de l'attaquer, & pour mieux reüssir il avoit differé jusqu'à-lors, on trouva dedans cinq cens hommes, mais comme ce fort n'étoit pas revêtu, & qu'en des endroits il n'y avoit qu'une palissade, on s'en rendit facilement maître; si bien que par le moyen de cette prise, on fut plus avancé que par les attaques

Le même jour deux cens Mousquetaires se rendirent maîtres de la mazure des Carmes, qui étoit à cinquante pas de la muraille de la Ville. Le 22. on fit une baterie dans le jardin S. Anthoine, & le 23. le Comte de Satyrane Gouverneur de la place capitula avec le Comte de Villaflor, qui lui accorda de sortir avec armes & bagage, & quatre pieces de canon, & qu'on les escorteroit jusqu'à Aronches où étoit Dom Juan, &

le Duc de S. Germain. Quand le Comte de Schomberg en rentrant dans le quartier apprit cette capitulation, il ne pût malgré sa moderation ordinaire s'empêcher de dire au Comte de Villaflor qu'il n'y consentiroit jamais, qu'il falloit que tous les assiegés fussent prisonniers de guerre: que Dom Juan en avoit usé de la sorte, & quand il ne l'auroit pas fait, que c'étoit le moindre avantage qu'ils devoient remporter de l'auoir battu. Il fit dire la même chose aux assiegez, puis rompit la tréve, & continua le siege.

Le Comte de Villaflor indigné de ce procedé, se retira sans tente, & n'en sortit plus sous pretexte d'un mal de jambe; aussi bien n'alloit il jamais à la tranchée; depuis ce tems-là on ne tuoit plus personne, que ce General & ceux qui étoient de son avis, n'en rejettassent la faute sur le Comte de Schomberg.

On se logea cette nuit là sur le fossé & on attacha le Mineur, mais pour s'être mal posté les assiegés brulerent ses Mantelets & le chasserent. Le 24. on attacha le Mineur à une tour en plein midi, aussi-tôt le Gouverneur demanda à composer, le Comte de Schomberg lui accor-

cor-

corda que les hauts Officiers sortiroient à cheval, ou l'épée au côté, & les Capitaines d'Infanterie sur des bidets; qu'ils seroient tous conduits à Badajos, que la cavalerie seroit démontée, & tous les cavaliers & Fantassins prisonniers de guerre pendant trois mois, aprés quoi ils seroient renvoyés à Badajos.

D'abord que cette capitulation fut signée le Comte de Villaflor monta à cheval, se rendit à la porte de la Ville, prit à tâche de faire executer le traité à tous ceux qui en sortoient, & s'appropria en même tems tout ce qu'il put. Il sortit de la place plus de trois mille hommes de pied & sept cens chevaux, dont ce Général fit le partage comme il voulut; c'est à dire qu'il retint pour lui les meilleurs, & donna les mediocres à ses amis; & le reste fut distribué aux cavaliers que Dom Juan avoit démontés, en prenant la place.

Toutes les armes de cette garnison que l'on avoit rangées le long des murailles d'une cour des Chartreux, causerent une espece d'alarme; il y avoit avec ces armes quelque poudre où le feu se prit, tous les mousquets tirerent, les piques & les halebardes sauterent

en l'air, & tout cela sans blesser personne.

L'apresdinée le Comte de Schomberg qui avoit remarqué parmi les prisonniers quantité d'Allemans bienfaits des vieux regimens de l'Empereur, proposa d'en faire un regiment, & comme on l'aprouva, on enrolla sur l'heure six à sept cens hommes; en écrivant leurs noms. On distribua à chacun quatre croisades, on donna le commandement de ce regiment à Cleran, qui étoit Ajudant Général de Mestre de Camp & avoit servi long temps en France dans l'Infanterie: il étoit d'ailleurs fort agreable aux Portugais par son habileté & son application à fortifier leurs places.

Pendant le siege d'Evora, les Castillans tâcherent de se rendre maîtres d'Elvas par intelligence, & cela par le moyen des prisonniers de leur nation que l'on avoit faits à la bataille, & dont on avoit envoyé partie dans le château de la place, mais l'entreprise fut decouverte, & la Cavalerie Castillane qui étoit venuë à nue lieuë de là, s'avança jusqu'à Terenne pour recevoir celle d'Evora, mais comme celle-ci ne sortit pas, cette course fut inutile.

Le lendemain de la reprise d'Evora le Comte de Villaflor eut ordre de se retirer, car la Cour avoit été fort bien instruite de la conduite qu'il avoit tenuë toute la campagne. Pour adoucir cette mortification, il receut quelques temps aprés une marque fort éclatante de son bonheur, que je raporterai ici, parce qu'il ne donna plus gueres sujet de parler de lui. Un des premiers d'Amsterdam qui avoit gagé à tous venans que quelques progrez que les Castillans pussent faire cette campagne en Portugal, ils en seroient chassez, & qu'on reprendroit ce qu'ils auroient pris, se voyant en grand gain écrivit au Comte de Villaflor qu'il le suplioit d'agréer l'épée du Grand Gustave enrichie de pierreries, en reconnoissance de ce qu'il lui avoit fait gagner en battant Dom Juan d'Autriche, & en reprenant Evora, qu'au reste il lui demandoit en grace de lui envoyer son portrait à cheval, avec la bataille peinte dans le lointain. Aprés le départ du Comte de Villaflor, on donna le gouvernement des armes au Comte de Schomberg, mais ce ne fut pas sans quelques restrictions, & pour éviter qu'à l'avenir

on ne lui disputât encore le rang, comme on avoit fait à Evoramonte, & surtout en reconnoissance de ses services, le Roy le fit Grand sous le titre de Comte de Mortola, Sa Majesté lui fit aussi donner une somme, peu proportionnée à ses services, mais assez forte vû l'état des finances de cette Cour, & on lui en promit encore autant à la paix.

Je ne dis rien des graces que la Cour répandit sur tous les Portugais qui s'étoient trouvés à la bataille & au siege, quoy qu'elles fussent grandes, parce qu'elles furent generales à ceux de la nation, mais à l'égard des étrangers, ils ne donnérent rien qu'au Comte de Schomberg, & il est certain que s'il n'eut point été de contraire Religion, ils lui eussent accordé de grandes commanderies pour lui & pour ses enfans, & même à perpetuité; car je diray en passant que les Domaines de la Couronne de Portugal sont divisés en commanderies de divers revenus, depuis cent écus jusqu'à dix mille & d'avantage. Quand on a rendu un service agréable le Roy donne, par exemple, une Commanderie de deux mille écus, & en attendant qu'il y en ait une vacante elle se

paye

paye des coffres du Roy; quand une Commanderie vient à vaquer, les Pensionnaires la courent comme un benefice; si elle n'est pas d'un revenu si fort que la pension de celui qui l'obtient, le Roy continuë à lui faire payer le suplément; si le revenu de la Commanderie excede la pension, ou le Roy le donne au Pensionnaire, ou il assigne l'excedant à un autre.

Quand un homme qui à une Commanderie rend ensuite un signalé service, on lui asseure sa Commanderie pour la vie de son fils, ou de son frere aprés lui, & s'il rend un troisiéme service, on lui donne la même Commanderie, *de jure*, c'est-à-dire à perpetuité, jusques à l'extinction des males de sa famille.

Les troupes étans rentrées dans leurs garnisons le Comte de Schomberg aprés avoir fait un tour à Estremos, vint à Montemor voir le Regiment François d'Infanterie qu'on lui avoit envoyé, & dont je parlerai aprés avoir touché les courses du reste de la campagne. De Montemor le Comte de Schomberg alla à Evora en presser les fortifications, de-là il fut visiter Montfort-Ca-

belle de Vide, le Crate, & Fronteire, pour mettre ces lieux hors d'insulte, & pour y pouvoir mettre des troupes, afin d'empêcher les courses d'Aronches. De là passant Castel de Vide, Portalegre & Morvaom, il fit avancer un corps de Cavalerie avec deux cens hommes de pied, qui coururent jusques à une lieuë de Brossos, prirent la Ville de Ferraguele, & la pillerent, & quelques Villages Voisins. Ce parti ramena plus de quinze mille pieces de bétail. Pendant cette course le Comte de Schomberg avec quelque Infanterie gardoit le passage de la riviere à une lieuë de Valence & Alcantara où il y avoit garnison des ennemis.

Aprés avoir visité à son retour tous les postes que l'on fortifioit, & sejourné quelques jours à Estremos, il fut à Elvas, d'où il envoya des partis du côté d'Olivence & de Badajos ; & de là prenant la route de Montfort, il fit marcher toute le nuit un petit corps de Cavalerie, pour faire sauter le Chateau de Caudicere qui est entre Aronches & Albuquerque : mais comme on y arriva trop tard, on revint sans rien tenter. En chemin faisant le Comte de Schom-

berg s'arrêta long tems devant Aronches à escarmoucher avec la garnison qui étoit sortie, puis revint à Estremos & ensuite à Evora, où il reçût la permission d'aller à la Cour, & s'y rendit à la fin de Novembre.

Comme les succés de la campagne dependent en partie des dispositions de la Cour, voïons ce qui s'est passé à Lisbonne depuis la bataille d'Estremos jusqu'à la fin de l'année qui a quelque relation avec la guerre de l'Alentege.

Lors que la nouvelle de la defaite des Castillans arriva à Lisbonne, personne ne douta plus que l'ennemi ne vint de recevoir un coup mortel, & qu'il ne se reléveroit jamais de cette chûte : chacun en alla faire sa Cour au Roi à la reserve de Fremont, parce qu'il n'avoit aucun caractere public, neanmoins Dom Alfonse lui écrivit fort obligeamment sur cela. Pendant que l'on travailloit aux preparatifs d'une grande fête, la Cour indignée du peu de resistance qu'avoit fait la Ville d'Evora lors que Dom Juan l'assiegea, resolut d'en rechercher la cause, & de faire un exemple des coupables ; la place même le demandoit : mais comme les divers caba-

les des Portugais, mirent d'abord à couvert les plus criminels, on s'aperçût bien tôt que tout l'orage ne regardoit plus uniquement qu'un François, dont voici l'histoire.

Le Roy d'Angleterre pour obliger les Portugais, leur avoit envoyé en qualité d'un excellent Ingenieur, un gentilhomme de Picardie plus connu pour sa voix que pour les Mathematiques; les Portugais lui avoient assigné cinquante pistoles par mois, & dans un temps où ils ne payoient personne, il ne lui étoit jamais rien deu. Au bruit de l'aproche des Castillans, on le jetta dans Evora, esperant qu'il supléeroit par son habileté au peu d'experience du Gouverneur. La Ville fut assiegée & prise sans que ce celebre ingenieur, se fût signalé en rien, il demeura même dans la place depuis la prise, sans y être retenu par prison ou par maladie, & sans en écrire ou faire dire le moindre mot à la Cour de Lisbonne. La surveille de la bataille il sortit d'Evora, à dessein, disoit on, de joindre Dom Juan, mais comme il étoit decampé dés le soir le malheureux retourna dans la Ville où il se tint clos & couvert, sans s'ouvrir aux fideles Por-

tugais restés dans la place. Aprés la défaite de Dom Juan, Evora fut assiegé & repris, & le peuple delivré du joug de Castille courut chez ce Gentilhomme pour le déchirer. On l'accusa d'avoir livré la Ville, & les plus moderés, d'avoir fait un traité avec Dom Juan pour servir en Espagne. Quoy qu'il en soit, l'Inquisiteur le sauva chez lui, mais quoy que sa maison fût un azile sacré, la fureur du peuple concouroit toûjours à le retirer pour le faire mourir, dans cette extrémité ce Gentilhomme fit supplier le Comte de Schomberg, de le sauver d'authorité, mais comme il étoit hors de la place occupé à faire desarmer les Castillans, & à donner divers ordres, il s'en excusa. Fremont sans le connoître l'alla trouver, se chargea auprés de l'Inquisiteur d'instruire le Comte de Castel Melior de l'affaire, & en effet, il la sçût tourner si heureusement, que ce malheureux fut renvoyé au Roy d'Angleterre qui l'avoit donné.

Comme il n'y a guere de Nation plus extravagante, que la Françoise hors de son païs, je me sens obligé d'en raporter encore un exemple pour autoriser ce qu'on sera obligé d'en dire dans les suites.

Un

Un Gentilhomme de Guienne des mieux alliez, qui avoit vû ce qui s'étoit passé à la paix des Pyrenées, s'alla mettre dans l'esprit, ayant plus de cinquante ans, que rien n'étoit plus aisé que de faire la paix entre deux Etats qui étoient en guerre. Entêté de cette fantaisie, il s'en alla à Madrid, offrit de faire la paix avec le Portugal, si on lui vouloit donner un pouvoir, pour en aller traiter, on le lui accorda & on accompagna ce pouvoir d'une lettre de change de cinq cens écus, & avec autant d'argent content, il partit de Madrid, arriva à Cadix, passa de la Mer en Algarve où il fut arrêté comme espion, & envoyé à la Cour à Fernand de Monteire, Grand Juge de ces sortes d'affaires. Ce Juge le condamna à être pendu, Fremont demanda sa grâce & l'obtint, mais le Juge ne voulut jamais rendre ce prisonnier, qu'on n'eut avoüé qu'il avoit été bien condamné. Cela arriva avant que d'entrer en campagne. Il sembloit aprés la bataille & la reprise d'Evora que Colbert du Terron n'eut plus besoin que d'un bon vent pour partir, mais il attendoit l'argent qu'on avoit promis aux Portugais pour s'en faire honneur, en

effet lors que cet argent fut arrivé, quoi que Fremont lui pût dire pour l'ogliger à lui en laisser une partie pour payer le regiment François qu'on attendoit de moment à autre, du Terron persista dans son dessein, & donna l'argent au Comte de Castel Melior dans un temps ou ce secours ne leur étoit pas sensible, se voyans victorieux de leurs ennemis & éloignés de dix mois de la prochaine campagne. Du Terron témoignoit assez hautement qu'il ne se soucioit pas de ce que deviendroit le regiment François qu'on atendoit, pourvû que les Portugais fussent persuadez, que son parent aquittoit ponctuellement ce que lui du Terron leur avoit fait esperer.

Colbert ne fut pas plûtôt embarqué que le Comte de Schomberg & Fremont se voyant hors de la contrainte où il les tenoit, travaillerent fortement à executer le dessein qu'ils avoient formé avant la Campagne de faire un corps d'Ifanterie & de Cavalerie Françoise à qui le Portugal fourniroit de pain, l'orge, & la paille, & qu'on employeroit l'argent qu'on attendoit de France à l'avenir pour leur payement; mais afin

que

que cela se fît avec ordre, le Comte de Schomberg promit d'assister à toutes les revûës que les Portugais feroient, & qu'au bas de l'ordonnance de Viadors, il mettroit ce qu'il jugeoit à propos de payer, & Fremont au bas de cet ordre du General mettroit une ordonnance au banquier dépositaire de l'argent, de fournir la somme ordonnée par le Comte de Schomberg, au pied de l'état dressé par les Portugais, cependant comme le païs est sans ressource pour le Soldat, il fut resolu qu'on payeroit un mois par avance pour rendre les Officiers inexcusables si leurs Compagnies n'étoient pas bonnes.

Colbert du Terron étoit encore dans le port, lors que le Regiment François arriva extrêmement fatigué & diminué par les maladies, & le long sejour que les Soldats avoient fait dans les Vaisseaux; comme il y en avoit plus de trois cens malades, Fremont fit prendre une partie des magazins à bled du Roi, qui étoient vuides, exposez au Nord & sur le bord du Tage, il y fit porter aussi-tôt des matelas & des couvertures, & donna ordre qu'on leur fit des boüillons. Pendant que les barques apor-

aportoient leurs malades à terre, il envoya tous les rafraichissemens de la saison aux navires, avec des bas & des souliers à tous ceux qui en manquoient, ce qui fut une grande occupation pour une aprés dinée, en un païs court comme le Portugal, & ayant à faire à des François, qui en arrivant quelque part croyent qu'on doit satisfaire en un instant, à tous leurs besoins & à toutes leurs envies.

Comme les Troupes ne pouvoient subsister sans argent en un païs étranger & sterile, où l'hôte ne peut fournir que le couvert, Fremont pressa le Favori de lui rendre une partie de l'argent que Colbert du Terron venoit de lui donner dans tette vûë là; mais le Comte de Castel Melior se renferma à dire, que cette somme lui avoit été donnée pour remédier aux necessitez du Portugal & non pas pour être distribuée à des François; que c'étoit à eux & non pas à lui de songer à leur solde; que l'engager à les payer, ce seroit lui donner d'une main & le reprendre de l'autre.

Fremont qui n'avoit aporté aucune lettre de credit pour des banquiers, qui n'a-

n'avoit aucun caractere qui lui en pût donner, qui n'avoit point d'effects qu'il pût mettre en dépôt, fut dire qu'il s'obligeroit à ne jamais sortir de Portugal, qu'il n'eut aquité avec honneur ce qu'on lui préteroit, sur cette asseurance un banquier lui prêta dix mille écus, & comme cette somme ne pouvoit aller bien loin, il témoigna au Favori qu'il avoit besoin pour lui de quelque argent, & par ce moyen le Roi Dom Alfonse lui prêta en deux fois prés de six mille croisades.

Quand les chagrins & les mauvaises humeurs que causoient ces contretemps furent un peu appaisés, & que le Favori & le Secretaire d'Etat eurent essayé quel est l'embarras de répondre aux importunitez des Officiers François, & aux plaintes continuelles que les peuples faisoient du desordre des Soldats, ils comprirent aisément, qu'ils ne pourroient résister à tant de fatigues ; si bien qu'ils proposerent à Fremont de se charger des fonds qui viendroient de France à l'avenir, d'en soudoyer les corps François fait & à faire, & de se charger du soin de tous les Etrangers, hormis des Anglois. Le

corps

corps François consistoit alors au Régiment de Cavalerie de Schomberg de six Compagnies tres-fortes, à celui de Chauvet de trois, à quoy on ajoûta deux Compagnies Catalanes, au Régiment d'Infanterie Françoise d'onze cens hommes, au Régiment Allemand de Cleran qu'on venoit de lever à Evora, & à la Compagnie des Gardes du Comte de Schomberg.

Fremont accepta la proposition de concert avec le Comte de Schomberg qu'il alloit voir tous les mois aux frontieres pour les revûës, & à qui il écrivoit tous les jours. Le Favori & le Secretaire d'Etat qui ne manquoient pas d'affaires furent ravis d'être delivrez de celle-là; car auparavant ils étoient obsedez des François qui avoient toûjours de nouvelles demandes à faire, & de vieilles pretensions qui ne finissoient point, & qui sans avoir égard à la bienseance, ni aux coûtumes des lieux, fatiguoient sans cesse les Ministres de leur presence. Fremont se chargea encore des transfuges, à qui par politique il établit de donner la nourriture, & le passage à ceux qui ne vouloient pas prendre parti, ou que l'on n'en jugeoit pas dignes.

Fre-

Fremont pour executer ce qu'il venoit de promettre, commença par faire embarquer prés de cinq cens prisonniers de guerre, presque tous Italiens, pour aller publier par tout la défaite des Castillans, & la generosité Françoise. Pour Couronner cette action Colbert du Terron leur fit donner en débarquant à la Rochelle, à chacun un écu.

Le Favori glorieux de tant de bons succés & délivré du soin des Etrangers, commençoit à prendre plaisir à son Ministere, car son crédit augmentoit de jour en jour : & comme il disposoit de toutes choses à son gré, il entreprit de bâtir de grands Vaisseaux qui consumoient beaucoup d'argent, & qui ne servoient qu'à employer ses parens ou ses creatures. Les courtisans & les Envieux prirent de là occasion de faire une conjuration contre lui ; ils afficherent à la porte du Palais les noms de ceux dont il falloit se défaire, & qu'il en falloit faire l'execution le jour de la Nôtre Dame de Septembre. On conseilla au Favori de faire assembler tous les Fidalgues, & que le Roi leur parlât ; mais cela ne fut pas suivi, & on se contenta de

de faire venir quelque Cavalerie pour faire la patroüille dans la Ville, parce que dans ces païs chauds toutes les intrigues & cabales ne se forment que de nuit. Le jour que les Conjurez avoient pris pour l'execution, il ne parut rien, & le Favori & Fremont allerent ensemble par la Ville en carosse, & même à la campagne. Les préparatifs de la fête dont j'ay parlé, consistent dans une espece d'amphiteatre quarré fait dans la grande place du Palais, dont les bâtimens du Palais forment deux côtez, & les deux autres sont d'une charpente fort solide à trois étages. Du rez de chaussée au prémier étage régnent des degrez en amphiteatre, & devant ces degrez est une haute barriere où s'apuye quantité de monde qui est proprement l'orchestre, les loges des trois étages, étoient tapissées & garnies de rideaux de soye, dont les diverses couleurs formoient une assez belle veuë. Il pouvoit bien y avoir à ce spectacle trente ou quarante mille ames, qui se plaisoient à voir en plein midi & dans la canicule, un Cavalier vétu de tafetas noir combatre contre un taureau avec le plus grand phlegme du monde; mais quoy

que

que ces combats soient presentez & suivis de quelques petits incidents qui plaisent par la nouveauté, on ne peut pas dire qu'ils soient beaux, quand on a vû les spectacles de France & d'Italie.

Ces fêtes furent suivies du départ de Mylord Fanchon, Ambassadeur de Sa Majesté Britannique. L'occasion se presentera de parler de lui dans la suite de cette histoire.

Lors que l'on fut asseuré que l'on toucheroit de l'argent de France tous les ans, & que le bruit fut répandu que Maré & Briquemaut ameneroit au printemps des Officiers & des Cavaliers pour composer chacun un Regiment de trois ces hommes, Cheveri qui étoit Capitaine dans le Regiment de Schomberg, d'Infanterie, proposa d'en faire un de gens de pied, & obtint en France, où il alla, qu'il seroit assigné sur le même fonds, ce qui ne se pouvoit faire à moins que de faire toucher plus d'argent, ou de l'envoyer en espéce, parce qu'il y avoit quelque chose à gagner de l'avoir de la sorte, plûtôt qu'à l'avoir par lettre de change.

Pour bien entendre cela il faut sçavoir qu'en

qu'en Portugal on avoit besoin tous les ans de quelque secours extraordinaire pour soutenir la guerre, car les revenus des Evêchez vacans, que le Pape à la priere des Castillans ne remplissoit pas, & les confiscations des nouveaux Chrêtiens que l'Inquisition faisoit toucher, ne suffisoient pas avec les revenus de l'Etat. On inventoit donc tous les ans quelque nouveau moyen d'avoir de l'argent ; si bien qu'aprés celui du papier timbré, on resolut de marquer la monnoye, & de l'augmenter par ce moyen d'un quart au dessus de sa juste valeur. C'est cette marque que Fremont proposoit de faire mettre à des piastres qu'il vouloit que l'on achetât à Cadix à l'arrivée des Flotes, où on les pouvoit avoir à cinquante cinp sols, ce qui eût augmenté le fond d'un tiers, mais on ne voulut pas entendre à ce ménage.

Il vint ce même hiver un Ambassadeur d'Afrique à Lisbonne, qui avoit été premier Eunuque des femmes du dernier Empereur de Maroc ; il venoit de la part d'un Renégat, qui dans le debris de cet Empire, s'étoit saisi de la Ville de Sainte Crux ou Agadet, qui est un port de

de Mer à la hauteur des Canaries. Comme le Vicomte de Turenne avoit écrit à Fremont que l'on songeoit en France à de grands établissemens de commerce, & qu'il donnât toutes les lumieres qu'il pourroit pour cela, Fremont traita avec ce More verbalement en presence du Comte de Schomberg, que moyennant cent mille écus, on mettroit cette place entre les mains des François, & que pour plus d'asseurance Fremont iroit l'été prochain sçavoir si le Maître de la place vouloit ratifier ce traitté, on prit tout ce temps-là pour avoir reponse de France. Fremont lui fit present de quelques armes curieuses, & le pria de lui faire sçavoir si on pourroit tirer des Barbes de chez lui; car il s'étoit engagé de monter le regiment de Briquemaut, & il n'étoit pas aisé de trouver promptement trois cens chevaux.

Les Portugais & les Castillans pour couvrir quelques fausses démarches qu'ils firent l'automne dernier du côté du Migne, proposerent dans une entreveuë qu'ils eurent de faire la paix, & se firent les uns aux autres quelques propositions, avec promesse d'en écrire chacun de leur côté, & de continuer

cette negotiation. Le plus ardent du côté du Portugal étoit Jean Nugne d'Acogne, l'un des Officiers Generaux de l'armée qui avoit l'esprit vif, mais dont l'intention étoit meilleure que l'experience, agissant de bonne foy & ne prévoyant jamais aucune mauvaise suite; aussi le fort de sa négotiation rouloit toûjours sur la judiciaire, car il ne commençoit point de campagne qu'il n'en tirât l'horoscope, cependant il embarqua les affaires si avant que le bruit courut qu'on alloit signer la paix, & que l'on étoit d'accord de tout; comme les Portugais y étoient fort portés, & qu'en ces occasions ils ne songent jamais à se prevaloir de leurs avantages, Fremont fut à Alcantara, où étoit alors la Cour, au commencement de cette année, representa au Comte de Castelmelior, que Jean Nugne d'Acogne traittoit avec des gens sans pouvoir, que les Castillans ne cherchoient qu'à endormir les Portugais, pour avoir le temps de réparer leurs pertes, & pour empêcher le progrés des armes de Portugal, ainsi toutes ces fausses mesures furent rompuës, & ils en prirent ensemble de plus étroites, car ils conclurent que sans plus

uſer de remiſes on travailleroit au mariage du Roy Dom Alſonſe avec la Princeſſe d'Aumale de la maiſon de Nemours, & à celui de l'Infant Dom Pedre avec . . . . . de la Tour d'Auvergne fille du Duc de Bouillon, niece du Vicomte de Turenne. On avoit fort parlé auparavant de marier le Roy de Portugal avec la Princeſſe de Dombes Montpenſier, mais elle n'y voulut pas entendre quand cela ſe pouvoit faire, & quand elle le ſouhaitta le Roy Dom Alfonſe ne le voulut plus.

Les proſperités du Portugal qui devoient dans toutes les apparences unir plus étroitement, ceux qui aprés Dieu en étoient les autheurs, furent comme des ſemences de diſcorde entre eux, ou du moins cela leur donna lieu d'exercer des reſſentimens qui pouvoient venir de plus loin. Le Comte de Caſtel Melior, aprés s'étre veu en de grandes extremités: l'ennemi Maître de la ſeconde Ville du Royaume: une ſedition dans la capitale: une armée conſternée & ſur la defenſive, commandée par un Général incapable, ſe voyant victorieux & triomphant, ne ſongeoit plus qu'à jouïr de ces avantages ſans vouloir écouter les pre-

precautions qu'on lui proposoit pour l'avenir : le Comte de Schomberg à qui l'experience faisoit connoître les dangereuses suites de ce relâchement, ne cessoit point de representer au favori, qu'on perdoit le temps qu'on devoit employer aux aprêts de la campagne : qu'on devoit travailler à trouver des fonds pour continuer la fortification des places : acheter des chevaux pour remonter la cavalerie & sur tout le regiment de Maré que l'on attendoit : qu'il faloit faire amas de Mules pour l'artillerie, les munitions, & les vivres, payer plus exactement les Anglois à qui il étoit beaucoup deu, puis qu'ils se devoüoient en toutes occasions pour le salut du Portugal. Ces sentimens opposés entre ces deux Grands, causa insensiblement une espece de mépris l'un pour l'autre, & fit naitre tant de froideurs & de difficultés entre eux dans les suites, qu'on n'avoit pas peu de peine à les concilier. La verité est que le favori pour la gloire de sa nation ne vouloit pas faire voir que ce n'étoit que par impuissance qu'on n'executoit pas ce que le Comte de Schomberg demandoit, d'ailleurs il étoit fatigué d'ê-

tre ſollicité de ſon devoir, lui qui en étoit tout rempli ; car quoy qu'en apparence il parût que rien n'avançoit, neanmoins dans l'extrémité on trouvoit presque toûjours un remede à tout, auſſi eſt-ce un païs où toutes choſes ſe font par miracles, & les Portugais content avec certitude ſur ce qu'ils eſperent ſans autre aſſeurance que l'exemple d'un ſemblable bonheur.

Il eſt encore à propos de dire qu'il n'en eſt pas des Rois de Portugal comme de ces Princes, qui dans la neceſſité de leurs affaires, peuvent toucher deux ou trois années de leurs revenus par avance, il faut au contraire qu'un Roy de Portugal ait toûjours au moins une année de ſon revenu devant lui, pour avoir le bled & l'orge, les armes & la poudre, & les autres choſes qu'il fait venir ordinairement des païs étrangers; car il ne donne pas ſeulement le pain à toutes ſes troupes, en quoy conſiſte leur principale ſolde, il en donne encore à beaucoup de monde, il nourrit auſſi la plus part des chevaux du Royaume, qui par un grand abus ſont enrôllez dans la Cavalerie, quoy qu'ils n'y paroiſſent qu'aux reveuës, pour éviter

cet

cet abus tant au pain qu'à l'orge, on a établi une Veadorerie ou inspection, qui consiste en un Veador ou Commissaire General, qui a sous lui quantité de commis qui tiennent registre de tous les Cavaliers & Fantassins, où chacun est désigné par nom, sur-nom, âge, parenté, patrie, taille, & signes, marquant les absens, & rabatant sur leur paye le temps qu'ils ont été dehors, on use de la même précaution pour les chevaux, car outre la description qu'on en fait, on leur coupe encore le bout de l'oreille droite, & on les marque du numero de la compagnie, mais toutes ces précautions n'empêchent pas encore quantité d'abus.

La Cour qui a accoûtumé de passer une partie du Carnaval à Saluaterre, convia cette année le Comte de Schomberg d'y aller, mais il n'y fut pas long-temps qu'il eut nouvelle que le Régiment de Briquemaut étoit arrivé, comme on avoit préveu cela, on fournit à ces nouveaux venus en arrivant prés de trois cens chevaux, avec tous les harnois & les armes. Quand ce Régiment fut en bon état, le Comte de Schomberg s'en retourna à Estremos où

le Comte de Castel Meliòr & le Marquis de Marialve se rendirent incontinent aprés.

Ce fut-là que le favori exigea du Comte de Schomberg qu'encore qu'il fut Gouverneur des armes de l'Alentege, le commandement demeurât au Marquis de Marialve, en qualité de Capitaine Général, & que Gilvas Lobo seroit Mestre de Camp Général. On tint là un conseil, où assista le Comte de Castel Melior, on n'y proposa que de grands & vastes desseins, mais quand on venoit aux moyens de les executer on manquoit de tout, soit pour faire un siege, ou une simple marche, jusques-là qu'on ne se trouva pas en état d'aller faire une course vers Merida.

Depuis les Généraux continuerent à solliciter la Cour à disposer les choses en sorte qu'on pût assembler l'armée & entrer en campagne. Il arriva dans ce temps-là trois cens cinquante hommes de recreuë aux Anglois, & on en attendoit encore d'autres dont ils avoient besoin, les regimens d'Infanterie de cette nation, étoient distingués les uns des autres par la doublure de leurs habits, qui étoient de couleurs differen-

tes,

tes, ce qui fit qu'on vêtit le regiment François, & les Allemans de Cleran, de gris, doublez differemment, ce qui a été le commencement de tout ce qui s'est fait depuis sur cela en France.

Le dixiéme Mai, on decouvrit fort loin en Mer, les Vaisseaux qui amenoient les regimens de Maré & de Chevri, avec des recruës pour le Regiment de Schomberg, d'Infanterie. Lors que ces Navires eurent passé la barre, Colbert du Terron qui étoit sur le Vaisseau d'Almeras, chef d'Escadre, dit aux principaux Officiers, de Mer, & de terre, qui étoient autour de lui, que si quelqu'un, étoit assez hardi pour parler en faveur de Fremont, ou pour le proteger en quoi que ce soit, il le perdroit en France auprés du Roy, ce qu'il accompagna de sermens & de paroles fort injurieuses, mais le Comte de Maré qui prit les devants, & qui se croyoit obligé de ce que Fremont avoit fait pour l'établir en Portugal, lui fit aussi-tôt donner avis de tout, par le Marquis de Noirmontier, qui étoit arrivé de Hollande, un peu auparavant, par une autre voye.

Fremont ne laissa pas d'aller bien loin

en Mer au devant de Colbert du Terron qui venant ſans aucune neceſſité apparente, & ſans que le Vicomte de Turenne en eut donné aucun avis, il y avoit lieu d'ajouter foy aux menaces que du Terron venoit de faire.

Fremont fit donc débarquer Colbert du Terron chez le banquier qui avoit la caiſſe, & qui logeoit ſur le port. Là Fremont offrit à du Terron de lui remettre en main tous les fonds, mais il ne s'en voulut point charger, pria Fremont d'en uſer à ſon ordinaire, & d'avancer à ces nouveaux régiments, quelque choſe à bon compte, cependant ſon mauvais deſſein étoit peint ſur ſon viſage, & divulgué par tout par le peu de précaution qu'il prenoit de dire tout ce qui lui venoit dans l'eſprit; on n'abordoit plus Fremont qu'avec un air triſte, chacun compatiſſoit à ſon mal, car il étoit bon, officieux, facile, ſe portant au bien general, & ne refuſant de faire plaiſir à perſonne, encourageant les Portugais dans le commerce, & ne tirant aucun autre utilité de l'accés qu'il avoit auprés du favori & du Comte de Schomberg que de favoriſer ceux qui en avoient beſoin: chacun croyant donc ſa perte cer-

certaine, on évitoit sa rencontre, & si on lui donnoit des avis, c'étoit plûtôt pour l'intimider que pour lui donner des moyens de sortir d'affaires. Fremond demanda à du Terron s'il n'avoit point de lettres pour lui, & comme il eut répondu que non, il lui proposa lequel il aimoit le mieux ou d'aller en campagne, ou de demeurer à Lisbonne, à quoy il répondit qu'il vouloit aller aux Frontieres pour n'avoir pas une seconde fois la honte de dire au Roy qu'il n'avoit pas été present à ce qui se passoit en campagne, il engagea ensuite Fremont de l'accompagner jusques à Estremos, à qui le Favori dit, comme il prenoit congé de lui pour partir, *souvenés vous que du Terron est fort mal intentionné pour vous.*

En arrivant à Estremos, du Terron s'enferma avec le Comte de Schomberg, & s'entretinrent depuis dîné jusques à minuit, du Terron étant couché, & croyant que le Comte de Schomberg qui l'étoit aussi, ne se releveroit bas, celui-ci vint en robbe de chambre à l'appartement de Fremont & lui dit en grand secret, qu'apparemment on vouloit perdre en France le Vicomte

de Turenne, & commencer par abimer Fremont, pour ôter par là au Vicomte de Turenne le moyen de faire sa cour au Roy des affaires de Portugal; qu'on pretendoit convaincre Fremont d'avoir dissipé l'argent de France, & d'en avoir mis une partie dans le commerce des Indes pour son compte.

Le lendemain on fit l'a reveuë des troupes, & comme Fremont achevoit de donner ordre à leur payement, du Terron l'envoya prier de monter en haut, lui donna en entrant une depêche du Ministre Colbert en presence du Comte de Schomberg, lui qui avoit dit trois jours auparavant qu'il n'en avoit point, aprés l'avoir dechiffrée sur le champ, Fremont lui dit n'étant qu'eux trois dans la chambre, quoi que cette lettre soit en chiffre qu'elle ne soit point signée, qu'elle ne me prescrive point de vous remettre en main l'argent du Roy, cela ne m'empêchera pas de le faire tout à l'heure, & tirant de sa poche un petit papier, voila, dit-il, l'état de la recepte, & de la depense, puis lui tendant un second papier, voila ajouta-t-il, le billet du banquier de ce qui manque à ce conte, pour rendre la balance égale.

Du

Du Terron qui s'étoit imaginé, comme on la' sçû depuis, que l'on feroit de grandes chicanes pour se désaisir de l'argent, fut extrêmement surpris, & ne sçachant sur quoy exercer la fureur qui paroissoit dans ses yeux, il pria le Comte de Schomberg de faire instruire Gravier qu'il avoit amené, de la maniere de payer les Troupes, ce que Fremont voulut faire pour ne pas donner lieu de former la moindre plainte de lui, qui pût inquieter un moment le Vicomte de Turenne.

L'aprés dinée du Terron dit au Comte de Schomberg & à Fremont, qu'il avoit ordre de déliberer avec eux de l'affaire de Santa Crus, & d'en passer par ce qui seroit résolu à la pluralité des voix, sur cela le Comte de Schomberg, pria Fremont de reprendre la chose dés son commencement : ce qu'il fit, ajoûtant au recit de sa négotiation, les avantages qui pouvoient revenir de cette affaire, & comment on la pouvoit faire réüssir avec facilité, & avec peu de dépense. Le Comte de Schomberg qui opina ensuite encherit sur l avis de Fremont, & conclud qu'il n'y avoit point de tems à perdre, Du Terron se conten-

tà de dire, que les cent mille écus que l'on offroit n'étoit pas une si petite somme que l'on pensoit, que c'étoit acheter bien cher une bicoque, & nous attirer des affaires bien loin, qu'il passoit pourtant condamnation, & dit qu'il alloit écrire à d'Almeras & à la Rabiniaire de faire tout ce que Fremont voudroit, mais qu'il protestoit que toute cette négotiation se faisoit contre son sentiment.

Fremont retourna à Lisbonne, mit Gravier en possession de l'argent, & sçeut aprés du favori, que du Terron l'avoit asseuré que le Vicomte de Turenne n'avoit plus de credit en France, que si les Portugais vouloient à l'avenir obtenir quelque chose de Sa Majesté Tres-Chrétienne, il falloit s'adresser à un autre qu'à lui, ensuite il fit comprendre à Fremont qu'il alloit être la victime de ce changement, qu'il feroit mieux de tout quitter & d'accepter le Gouvernement de Maraynar, que le Roy Dom Alfonse lui offroit. Au sortir de cette conversation, Fremont en eut une avec d'Almeras à qui il rendit conte de toute l'affaire de Santa Crus, lui communica l'envie qu'il avoit d'aller conclurre avec le Re-

negat par l'entremiſe de l'Eunuque, le ſuppliant inſtamment de lui communiquer quels étoient ſes ordres pour cela, d'Almeras aprés quelques raiſonnemens generaux, il avoüa qu'il avoit ordre de porter Fremont à Santa Crus, & aprés l'avoir débarqué de mettre à la voile & de partir. Fremont confirmé par cét aveu du deſſein qu'on avoit de prendre à l'inſçû du Vicomte de Turenne, pria inſtamment d'Almeras de le porter en France, mais il s'en excuſa, ſur ce qu'il étoit obligé de croiſer deux mois à la hauteur du détroit.

Quoi que les Portugais fuſſent ſurpris de ce que le mois de Mai étoit paſſé ſans que les Caſtillans euſſent paru, ils avoient pourtant bien de la peine à ſe réſoudre de ſe mettre en campagne, & ce ne fut qu'à force de les tourmenter qu'ils commencerent à s'aſſembler & à marcher le dixiéme de Juin. On s'alla d'abord camper ſur la Caye, où on tint conſeil, & il fut réſolu qu'on iroit aſſiéger Valence d'Alcantara, afin de faciliter un jour la priſe d'Alcantara même, dont le pont ſeroit d'une grande utilité pour paſſer de la Beje dans l'Alentege, il arriva ſur la minuit que le Comte de

Schom-

Schomberg étant couché dans sa tente, qui étoit dressée sur une hauteur, l'on tira plusieurs coups, dont quelques-uns la perceret ; c'étoit un parti de trente maîtres détaché d'un gros de Cavalerie, qui s'étoit composé de l'autre côté de la Caye, sur une hauteur. Le Comte de Schomberg monta à cheval, fit faire quelque salve par sa garde, mais on ne vit personne.

Le lendemain on passa la Caye, & on marcha droit à Valence. Cette Ville est ceinte d'une muraille peu flanquée, n'ayant que quatre ou cinq especes de petits bastions, & quelques tours avec un vieux Château au dedans, le tout sur le roc. Le fossé ne valoit rien, mais il y avoit quelques dehors. On s'étoit flâté qu'on tireroit quelques vivres des Villes qui sont sur le Tage, & comme on n'y en trouva point, les mal intentionnés crierent aussi-tôt à la faim, voulans qu'on levât le siege & que l'on rentrât dans les quartiers d'hiver. Pour le mieux persuader on disoit que la garnison de la place étoit beaucoup plus forte qu'on n'avoit dit, & les fortifications meilleures qu'on ne se l'étoit imaginé. Le Comte de Schomberg

pour

pour n'avoir donc pas le déplaisir de lever le siege faute de pain, convint avec le Marquis de Marialve, d'avancer chacun une certaine somme, avec quoy on acheta pour dix jours de vivres pour l'armée.

Le cinquiéme jour du siege, la Ville demanda à capituler: mais comme on vouloit que les assiegés fussent prisonniers de guerre, les propositions furent rompuës, & on continua à les attaquer dans le dessein de se servir d'une grande bréche qu'avoit fait le canon. Dans ce temps-là le Comte de Marsin, parut, il servoit en qualité de Mestre de Camp, General sous Dom Juan qu'il avoit laissé à Badajos: Marsin donc se vint poster à une portée de canon des lignes, qui étoient assez mal faites, car on les avoit négligées comme inutiles, & d'ailleurs l'inégalité du terrain, & les bancs qui régnent aux environs ne permettoient pas qu'on pût achever aisément cet ouvrage. Telles quelles étoient pourtant, Marsin demeura deux jours en presence, sans les attaquer s'excusant qu'il n'avoit pas assez d'Infanterie; en retournant il résolut de razer Aronches que Dom Juan avoit tant

pris

pris de peine à fortifier, ce qui ne se passa pas sans bruit.

La retraite de Marsin fit que Valence demanda pour la seconde fois à composer, & parce que le canon avoit fait une seconde bréche, & que le Comte de Schomberg persistoit à vouloir que les assiegés se rendissent prisonniers de guerre, les assiegez persisterent à n'en vouloir rien faire, cette garnison consistoit en deux bons regimens, l'un de Castillans, & l'autre d'Italiens, & en cinq cens hommes de milice. Pour trancher toutes ces difficultez on résolut d'aller à l'assaut, les Anglois qui étoient de jour eurent ordre de se tenir prêts pour donner à la droite de l'attaque, & les Portugais à la gauche, mais ceux-ci n'étans pas sortis dans le temps que le signal se donna, les Anglois monterent les premiers sur la bréche, & avec tant d'ardeur qu'un Enseigne avec son Drapeau & cinq soldats fut pris dans la ruë, les Anglois perdirent deux cens hommes dans cette occasion, ce qui retarda la prise de la place dē quatre jours, & si on se fut opiniatré à vouloir que tout fut prisonnier de guerre, il en eut bien fallu d'avantage, comme

le Comte de Schomberg vit donc qu'il y avoit deux jours qu'on n'avoit plus de pain, il accorda à la garnifon la capitulation qu'elle avoit demandé d'abord qui étoit de ſortir avec armes & bagage, & avec liberté aux bourgeois de demeurer ou de ſe retirer.

On perdit à ce ſiege du Fay Lieutenant Colonel du regiment de Schomberg, d'Infanterie, vieil Officier & bon ſoldat, ſoupçonné d'avoir quelque liaiſon ſecrette avec les Miniſtres Portugais; Balandrie y fut dangereuſement bleſſé, il faiſoit l'office de ſergent de bataille aprés avoir ſervi long-temps d'aide de Camp, de Meſtre de Camp Général. C'eſt un homme froid & d'un grand ſens pour la guerre, qui s'étoit fort diſtingué la campagne derniere, voyant ce ſiege qu'on avoit chaſſé le Mineur, & brulé les Mantelets, il l'alla attacher en plein jour, & le couvrit lui même, mais il y fut fort bleſſé.

Le 24. de Juin que la place ſe rendit, du Terron partit le matin du camp, & Fremont ſans l'avoir rencontré y arriva quelques heures aprés, pour perſuader aux Généraux de la part de la Cour, d'aſſieger Ferciro, c'eſt un Château

ſur

ſur le Tage dont la garniſon Caſtillane cauſoit de grands troubles aux environs, mais comme on manquoit de pain, il falut ſe retirer de-là bien vîte, & renvoyer les troupes dans leurs garniſons, ſans rien faire de plus. Il eſt certain que ſi on avoit eu des vivres, ont eu pû prendre Albuquerque.

Sur la fin du mois de Juin, le Duc d'Ollonne pour ſe prévaloir de l'abſence des troupes de la Beire qui étoient dans l'Alentege, vint mettre le ſiege devant Caſtel Rodrigue, ce Château qui n'eſt fort que par ſa ſituation, eſt ſur une haute montagne, environnée de vallons fort fertiles & agréables, il n'y avoit dedans que deux cens cinquante hommes de garniſon, qui furent aſſiegés par huit mille, & batus par neuf pieces de canon.

Pedro Jaques de Magalians de la race du fameux Magellan qui tirent leur origine de France, commandoit dans la Province; il raſſembla dans l'Almeide quatre mille hommes de pied & ſix cens chevaux, avec ce peu de monde & deux pieces de campagne, il partit en réſolution de ſecourir la place, dont il n'étoit éloigné que de trois lieuës, la plus

part

part de ſes gens avoient des bonnets à l'Angloiſe, rouges & bleus, faits des mantes qu'ils avoient pris à des païſannes. Aprés avoir marché toute la nuit, le matin ils ſe trouverent entre le Château & les aſſiegeans, ce qui ſurprit tellement les Caſtillans, qu'ils s'écrierent en voyant ces bonnets de couleur *ſon Inglezes*, en même temps ils prirent la fuite. On les pourſuivit & on les força à laiſſer-là tout leur bagage & leur canon, & encore que quelques Caſtillans fiſſent alte à la riviere d'Aguiar, les Portugais ne laiſſerent pas de paſſer outre; on prit dix-ſept cens priſonniers, dont il y en avoit beaucoup de marque. Cette victoire ne coûta aux Portugais que vingt hommes qui furent tués, & ſix bleſſés.

Dans ce même temps à peu prés, Dom Juan étant mal ſatisfait de la Cour, & la Cour de lui, il ſortit de Badajos pour ſe retirer, Marſin ſe voyant commander en chef réſolut d'enlever le quartier de Cabece de Vide, le Comte de Schomberg qui connoiſſoit l'eſprit vif & entreprenant de Marſin, avoit ſouvent témoigné au Comte de Caſtel Melior, que Cabece de Vide étoit un lieu

mal

mal ſûr, qu'il pourroit bien meſarrive aux regimens qui y étoient ; il en écrivit même à Gilvas Lobes, qui lui répondit, que Marſin n'oſeroit jamais s'engager ſi avant dans le païs. Il le fit cependant, enleva le regiment de Chevri & une bonne partie de celui de Briquemaut, qui ſe ſauva avec deux étendars & environ ſix vingt maîtres ; il rencontra en chemin Gilvas Lobes qui venoit à ſon ſecours, mais trop tard, Marſin emmena deux cens priſonniers, le reſte fut tué ou diſputé.

Marſin reſolut enſuite de razer Aronches, Dom Juan qui le ſçût écrivit à Madrid pour l'empêcher, mais comme les raiſons du premier prevalurent ſur celles de celui-ci, Dom Juan, pour ſe vanger, fit tant qu'on ôta le commandement au Comte de Marlin, cependant ce ne fut qu'aprés que ce Comte eut executé l'ordre qu'il avoit de razer les fortifications d'Aronches, ce qu'il fit à la fin de Septembre. Cette place avoit coûté beaucoup d'argent & d'hommes aux Caſtillans ; le Comte de Schomberg la fit reparer, & y mit garniſon pour couvrir ſes quartiers, & pour empêcher les courſes des ennemis, ils raze-

rent

ent encore Codicere, mais les Portugais ne le reparerent pas.

Fremont qui ne pouvoit souffrir patiemment qu'on payât toute l'année les troupes qui ne demeuroient qu'un mois ou six semaines dehors, quoique l'on fût maître de la campagne, s'en plaignit souvent au Comte de Schomberg, & le conjuroit d'entreprendre quelque chose à l'arriere saison, mais le Comte de Schomberg étoit si rebuté du peu de cas que l'on faisoit de ses avis, de l'envie qu'on lui portoit, & des degouts qu'on lui donnoit à tous momens, qu'il ne vouloit entendre à rien, toutesfois comme il étoit fort sensible à la gloire, on l'engagea par quantité de raisons à penser à Agamonte où il étoit naturellement porté, aprés avoir plusieurs fois parlé de ce dessein; on instruisit Clean & on le fit partir pour aller reconnoître la place. Clean qui est habile prit un bateau à Mertola, & comme les pêcheurs des deux partis ne se faisoient point la guerre, il aprocha d'Agamonte, l'observa fort bien, & en revint tres-instruit.

Le Comte de Schomberg aprés avoir bien digeré tout ce que Clairan rappor-

ta dit à Fremont de retourner à Lisbonne & d'inspirer au Comte de Castel Melior l'envie de faire attaquer cette place, & de le tourner de sorte qu'il parût que cette pensée venoit de lui, ce qu'il fit, & lors que le favori lui eut témoigné qu'il souhaiteroit passionnement qu'on se rendit maître d'Agomonte, on lui fit comprendre que rien ne seroit pas avantageux pour le Royaume, ni plus glorieux pour son ministere, on l'assûra que la Ville & le Château étoient tous ouverts, qu'il n'y avoit que quarante hommes dedans, qu'on ôteroit par ce moyen tous les ans quatre ou cinq cens Matelots, que les Castillans tiroient de là pour les Indes, que la garde en seroit facile, puis qu'elle n'étoit separée de Castro Marin que par la riviere, & qu elle pouvoit être secouruë par Mer, sans peine, de toutes les Villes d'Algarue, à ces raisons, où le Comte de Schomberg avoit la meilleure part, Fremont en ajoûta de son chef de plus persuasives pour le Comte de Melior, car ils convinrent que si on prenoit la Ville les François la garderoient jusques à la paix, & que Fremont s'obli-

bligeroit d'entretenir outre les François, tous les Anglois qui lui étoient fort à charge, qu'il donneroit de plus au Roi Dom Alfonse, une fois payé, cent mille écus trois mois aprés y être entrés, le favori souscrivrit à tout cela, à condition de tenir la chose secrette, & que l'on n'executeroit cette entreprise qu'aprés le depart de Colbert du Terron, car dés son premier voyage il étoit généralement craint & haï de tout le monde. Enfin les Vaisseaux de France revinrent de leur course, & du Terron s'en alla, incontinent aprés on prepara toutes choses pour l'entreprise d'Agamonte, comme chacun se disposoit à cela, le favori voulut que Gilvas Lobes fût du secret & qu'il accompagnât le Comte de Schomberg, & que Heurique Henri de Mirande allât par Mer avec Fremont dans les Vaisseaux qui devoient porter tout ce qui étoit necessaire pour se fortifier en arrivant & pour se defendre si on étoit attaqué, le Comte de Schomberg cependant faisoit marcher de divers endroits des troupes à de certains rendés-vous, où elles trouvoient de nouveaux ordres; puis il partit & s'avança pour se met-

mettre à la tête ; comme tout cela s'executoit dans un grand secret, & avec une extreme joye, le favori mena un soir Fremont dans la secretairerie, le força d'écrire au Comte de Schomberg qu'il eut à retourner dans ses quartiers, parce que le Roi Dom Alfonse & son Ministre, pour des raisons qu'ils croyoyent importantes, ne vouloient pas qu'on entreprit rien sur Agamonte. La dépêche du Roi que celle-ci accompagnoit, contenoit en substance, que le Comte de Schomberg n'étant pas assuré de réüssir, il ne vouloit pas qu'il passât outre.

Lors que l'on écrivit au Comte de Schomberg que Gilvas Lobes & Henric Henri de Mirande seroient de la partie, il comprit qu'on la vouloit rompre, parce qu'il se defioit que ses deux hommes là voulussent s'embarquer dans des vaisseaux, avec des outils, des munitions, des vivres, & le regiment de l'Armade, d'ailleurs il craignoit que les Portugais ne prissent de l'ombrage, de ce que les étrangers s'offroient de garder ce poste ; quoi qu'il en soit, le Comte de Schomberg étoit déja à Beje, quand cette lettre

tre lui fut renduë. Il fut si sensiblement touché de ce contre-ordre, qu'il voulut quitter le service de Portugal, & à peine eut-il obeï qu'il se repentit de son obeïssance. Voilà le comble des mécontentemens que le favori donna au Comte de Schomberg. Chauvet entretenoit sous main cette mesintelligence de tout son pouvoir, & pour s'élever sur ses ruines il semoit de faux bruits, & entretenoit le Comte de Castel Melior, qui aimoit fort les raports, & croyoit assez de leger. D'ailleurs tous les bons succez qui étoient arrivés pendant le ministere du favori l'avoient extremement gâté, il disoit hautement qu'en deux ans il avoit mis un frein à la maison d'Autriche, que la France n'avoit pû faire en vingt cinq avec toutes ses forces & le secours de ses Alliez.

Le Comte de Schomberg extrémement rebuté vint à Lisbonne, où il vécut en grande froideur avec le favori & ceux de sa cabale. Giluas Lobe pour profiter de son absence, & se signaler par quelque grand exploit, resolut d'aller avec douze cens chevaux du côté d'Olivence, tandis que Jean de Silve

iroit du côté de Talavera, quatre lieuës au dessus de Badajos. Marsin qui commandoit sur cette frontiere Castillane ayant envoyé contre eux Dom Diego Cavaliero, avec autant de monde qu'ils en avoient, le combat se donna à deux lieuës de Campo Mayor, où les Castillans trouverent les Portugais qui revenoient chargés de butin. Ceux-ci furent batus & poussés jusques dans les portes de Campo Mayor; il y eut deux Commissaires generaux pris, mais comme les Portugais n'opiniatrerent pas le combat, ils n'y perdirent que deux Officiers

Enfin les froideurs du Comte de Schomberg & du favori vinrent à un tel excés, que Fremont déplorant ce malheur avec ce bon Portugais, qui deux ans auparavant avoit inspiré au Juge du peuple d'aller parler au Roy, pour le porter à retenir le Comte de Schomberg, ce brave homme, aprés avoir persuadé Fremont d'en user de même, se chargea de voir l'assemblée des vingt quatre & de faire agir leur Juge, ce qu'ayant effectivement fait le Juge du peuple parla vigoureusement au Roy des mecontentemens que

des

des sujets mal intentionnés donnoient au Comte de Schomberg, & de l'absoluë necessité qu'il y avoit de le retenir dans le Royaume. Or soit que ce fut cette harangue, ou quelque autre motif, le Comte de Castel Melior dit quelques jours aprés à Fremont qui le pressoit de s'éclaircir avec le Comte de Schomberg, & qui offroit de le mener au Palais; quoi qu'il n'eût presque perdu l'habitude, qu'il ne vouloit point accepter ces conditions, mais qu'il vouloit prevenir le Comte de Schomberg, & l'aller voir chez lui le jour même; en effet il y vint l'aprés dînée & ils demeurerent enfermés tous trois durant trois heures, pandant lesquelles ils se dirent tout ce qu'ils avoient sur le cœur, & se promirent toute rancune à part d'agir de bonne foi, & de vivre en bonne intelligence. Le Comte de Schomberg reprit le soin des affaires de la guerre, & Fremont pour soulager l'inquietude où étoit le Favori, touchant beaucoup de choses qui se passoient aux Frontieres de Galice, alla dans cette extremité du Royaume d'où il revint si bien instruit, qu'il persuada l'un & l'autre de porter la guer-

 re

re dans cette Province la Campagne ſuivante. Si le Comte de Caſtel Melior ne répondoit pas toujours à tout ce qu'on avoit ſujet d'attendre de lui, il ne falloit pas pour cela le blâmer : car il avoit à gouverner un Prince qui devenoit tous les jours plus indomptable, il ne ſe contentoit pas de courrir toutes les nuits dans les maiſons de debauche ; on lui amenoit encore des femmes à Alcantara, & pour mieux couvrir la foibleſſe & le peu de beſoin qu'il en avoit, on élevoit au Palais une petite fille qu'on nommoit l'Infante. Il paſſa de ce divertiſſement à l'amour des Religieuſes : tenoit devant elles des diſcours fort diſſolus, & faiſoit jouër des comedies dans le chœur de leur Egliſe, pour le retirer de tous ces déréglemens on ſe ſervit du pretexte d'une grande Comete qui paroiſſoit depuis quelques jours, lui diſant qu'elle preſageoit la mort des Rois ou le bouleverſement de ſes Etats ; ſur cela il s'emporta à dire des injures à la Comete & à la qualifier de noms infames, & pour comble d'extravagance il lui tira un coup de piſtolet.

Pendant que le Roy Dom Alfonſe paſſoit

passoit sa vie dans ces exercices & en la compagnie de certaines gens qui achevoient de ruiner sa reputation : le Comte de Castel Melior travailloit à se défaire de ceux qui avoient le plus contribué à son élévation. Il commença par éloigner du Palais les amis de ceux qu'il vouloit abatre ; & comme il arriva dans ce temps-là que le Comte d'Atouguie tira l'épée dans le Palais, le favori fit tout ce qu'il put pour le faire arreter, à dessein, disoit-on, de le faire punir, suivant le rigueur des loix, mais quelque temps aprés le Comte d'Atouguie s'étant trouvé à une assignation pour un apel, le favori lui en fit une affaire plus fâcheuse que l'ordonnance des duels ne le requeroit alors.

Le Comte de Castel Melior sçachant que le Roy son maitre avoit écrit au Bresil à Anthoine de Conti, qu'il eût à revenir, ce favori soupçonna Sebastien Geser d'avoir écrit cette lettre : sous ce pretexte il reveilla une vieille affaire, & le fit releguer à deux lieuës de la Cour.

Peu de temps aprés les deux Conti revinrent & firent leur entrée dans le

Tage au bruit du canon & des trompettes, mais ils eurent ordre en même temps de se retirer dans leur Quinte, dont ils étoient assez proches, le Roy envoya là à Anthoine de Conti une charge dans sa maison, & une pension de mille Croisades, avec un benefice à son Cadet. Le Comte de Castel Melior fit tout ce qu'il put pour empêcher son maître de voir Conti, mais malgré toutes ses precautions; ils se virent aux champs dans une chapelle, & une autre fois en rase campagne. Le Comte craignant une fâcheuse suite de ces entreveuës, dit au Roy qu'il avoit decouvert par un miracle qu'on vouloit lui ôter la couronne; il accusoit la Reine, quoi que recluse de tremper dans ce dessein, le Duc de Cadaval qui étoit à Tentugal, le Comte d'Atouguie qui étoit disgracié, Sebastien Cesar, & Anthoine de Conti qui étoient relegués.

On resolut d'informer de cette conjuration, le Roy tenant son épée nuë, interrogea Loüis Corrée de Torrez qui fut le premier qui déposa. Dom Alfonse en écrivit à la Reine; qui renvoya la letre sans la lire, & sans réponse,

se; sous ce pretexte on relegua à 50. lieuës de la Cour Dom Theodore de Mello frere du Duc de Cadaval, Sebastien Cesar au Convent de la bataille, & Anthoine de Conti à Port a porte.

Cette enqueste dura long-temps, aprés quoi on nomma des Juges pour en connoitre, dont le Chancelier étoit un, aprés s'être assemblez plusieurs fois sans rien conclurre, on les congedia, mais on garda les informations, quoi qu'apparemment elles ne fussent pas bien fortes.

Le Comte de Castel Melior étant lors favori & absolu & reconnu pour premier Ministre, il se logea tout a fait dans le Palais, & y prit un nouvel apartement, sans quitter la salle où il donnoit ses audiances, qui est une des plus belles du monde, quoi qu'elle n'occupe que la moitié du pavillon, elle a douze grandes croisées qui ont toutes leurs balcons, de sorte qu'en entrant on void la mer de tous côtés, qui vient deux fois le jour laver les murailles du Palais, sans laisser de limon, ni de mauvaïse odeur.

Pour comble de bonne fortune Si-

mon de Souze frere du Comte de Castel Melior devint favori de l'Infant qui ne vouloit étre servi que de lui pendant une maladie qu'il eut l'automne. Cette faveur depita tous les Gentilshommes de Dom Pedre, qui se retirerent, mais le Comte de Castel Melior les fit tous revenir à la reserve du Comte Henricaire. Simon de Souze fut fait Gentilhomme de l'Infant, & Intendant de sa maison, & on mit Jean Roxaz d'Azevedo à la place du Secretaire de l'Infant, qui avoit quitté. Cette même année on fit un acte de foi à Lisbonne. Quoi que la chose soit fort ordinaire, où il y a des Juifs & une Inquisition, je ne laisserai pas d'en faire la description en peu de mots. Le jour ordonné pour cette ceremonie, on fait sortir de grand matin tout ce qu'il y a de prisonniers dans les cachots de l'Inquisition; chacun a un cierge blanc à la main, la tête rase, avec un *Sanbenito*, c'est un habillement comme celui des crieurs de Confrairies, qui est jaune, ayant une grande croix de S. André devant & derriere, lors qu'au bas de la croix il y a un visage peint dans les flames, cela designe de quelle mort ils doivent

mourir, les femmes sont ornées de même, excepté qu'elles ont un voile blanc, fait en *domino*, qui ne leur cache pas le visage. A droite & à gauche de chaque prisonnier ou prisonniere il y a un familier du saint office, qui ont sur leurs manteaux les marques de leur dignité, ils ont en main de longues gaules, & sont tous pour la plus part de grande qualité. Cette longue file de prisonniers qui vont l'un après l'autre, est precedée de quelques Pretres en surplis qui font porter la croix devant eux, & de distance en distance on void une autre croix, & d'autres Pretres. Toute cette procession marche dans un profond silence, & les spectateurs dans une grande consternation. Tout cela se rend sur les six heures du matin, dans la grande place du Palais, sur un theatre fort solide, fermé & couvert, plus long & bien plus large qu'un jeu de paume, à l'un des bouts est un amphiteatre qui l'occupe tout entier & s'eleve fort haut, là se rangent environ six vingts prisonniers, & tous les familiers du S. Office, ce qui fait un grand spectacle; vis à vis à l'autre bout sont les Juges de l'inqui-

ſition ; cet endroit eſt tapiſſé & couvert par bas de tapis de pied ; entre deux eſt une ſeparation en forme de *jubé* qui a à l'un de ſes bouts une chaire de predicateur, & au milieu eſt la place où celui qu'on appelle vient par une eſpece de galerie pour entendre ſa condamnation de l'amphitheatre, & lors qu'il eſt à genoux, il a devant lui les Juges & un grand crucifix, au bas de cette galerie qui mene au *jubé*, on range ceux qui ſont jugés. L'action commence par un ſermon qui tend à convertir les Juifs. Le Predicateur étant ſorti de ſa chaire, il monte à ſa place un Eccleſiaſtique qui lit tout haut les condamnations. Comme elles portent preſque toutes une même choſe cela devient fort ennuyeux, & dure juſques à ſix heures du ſoir, on prononce d'abord ſur ceux qui ont uſé de charmes & de ſortileges pour ſe faire armer, qui ont deux femmes, & qui ſont convaincus de pechés contre nature ; aprés on prononce la condamnation de ceux qui ſe ſont dits Juifs & qui promettent de rentrer dans le Giron de l'Egliſe ; on l'appelle, & aprés qu'il eſt arrivé ſur le *Jubé*, & qu'il eſt à genoux, on dit en ſub-

ſtan-

ſtance, tel, parent en quelque façon des Nouveaux Chretiens eſt convaincu d'avoir balayé ſa chambre à l'envers, d'avoir nettoyé & allumé ſa lampe le Vendredi au ſoir, d'avoir pris alors du linge blanc, d'avoir jeuſné le jeuſne de la Reine Eſther, de ne vouloir manger ni pourçeau ni lievre, ni lapin, ni poiſſon ſans écaille, & par conſequent qu'étant bien & deuëment convaincu, on le livre au bras ſeculier, le supliant que tout ſe paſſe ſans effuſion de ſang, en quoi ils ſont parfaitement bien obeïs, car quoi qu'il ſoit plus de ſix ou ſept heures du ſoir quand on livre ces malheureux aux Juges, avant qu'il en ſoit neuf, ils ſont tous condamnés à être brulés tout vifs, tant pour ſatisfaire à la priere qu'on leur a faite de ne point répandre de ſang, que pour executer ce qui eſt peint & écrit ſur le *San Benito*, des douze ou quatorze qu'on brûla ce jour là, pour n'avoir pas voulu avoüer qu'ils euſſent judaizé avec leurs proches, comme pere, mere, femme & mari, il y avoit un jeune homme de vingt ans; qui ſans paroitre émû, dit, aprés avoir oüi ſon arrêt; *Réjoüiſſons-nous nous irons aujourd'huy en la*

maison du Seigneur. Tous les autres en furent quites pour la perte de leurs biens, & pour de longues & honteuses penitences. On en relegue beaucoup à Castro Marin, mais ce n'est pas pour le fait du judaïsme, quelques fois on porte dans ces spectacles les os de ceux qui meurent en prison, que l'on brule aprés avoir été condamnés. Le detail de ce tribunal a quelque chose d'étonnant, & les plus gens de bien du païs ne souhaitent rien tant que de le voir aneanti. Il est cause des établissements qui se sont faits à Amsterdam, à Hambourg & ailleurs, où ces nouveaux Chretiens ont porté de grandes richesses ; & le moyen de s'emparrer d'une bonne partie des Indes Orientales & Occidentales.

Fremont aprés avoir passé cinq ou six mois sans recevoir de nouvelles du Vicomte de Turéne, qui avoit accoutumé de lui écrire tres souvent, en receut au commencement de cette année, datées du mois d'Août, qui lui donnoient avis de revenir en France. Comme Fremont avoit vécu prés de deux ans dans une grande familiarité avec le Comte de Castel Melior, & qu'il l'avoit servi & soulagé dans des temps fâcheux avec

beaucoup d'application, il lui envoya demander une audience particuliere, pour prendre congé de lui, sa mauvaise santé ne lui permettant pas de le voir en public. Le favori le prevint, alla chez lui le soir même, prenant le temps que le Roy étoit à la Comedie dans le quartier; aprés bien des amitiez, il dit à Fremont que le Roy son maître n'ayant jamais rien fait pour lui, il vouloit commencer à lui témoigner sa reconnoissance & l'estime qu'il en faisoit, que Sa Majesté lui alloit donner une procuration pour conclurre son mariage avec la Princesse d'Aumale, & pour traiter generalement de tout ce qui le concernoit en France, & en Angleterre; Que Sa Majesté lui fournissoit un vaisseau; mais qu'il falloit partir incessamment; que pour avancer les affaires, il alloit défaire Fremont de tous les livres, & en effect il les fit emporter.

Tout ce procedé paroissoit le plus honnête du monde, du sentiment même du Comte de Schomberg à qui on le dit: cependant le lendemain cela commença à varier, car sur ce que le Banquier proposa de son Chef d'aquiter en

mar-

marchandises ce que Fremont avoit autresfois emprunté du Roy Dom Alfonse, le favori répondit qu'il ne rendroit point les billets sans argent, sur quoy on lui en porta aussi-tôt. Le jour suivant Fremont se rendit au navire à une lieuë au-dessous de la Ville, où il fut vingt-quatre heures sans voir aucun effet des promesses du Comte de Castel Melior, on ne lui envoya pas même faire le moindre compliment ni régal, quoy que ce soit la coûtume ; & ce qui est de plus étonnant, c'est qu'il trouva dans le Vaisseau Pedro d'Almeide chargé de toutes les instructions & pouvoirs qu'on avoit promis à Fremont ; le favori même s'en étoit allé à Salvaterre avec la Cour, sans en faire sçavoir la moindre chose à Fremont, ce qui le porta à lui en faire des plaintes, & le Comte de Schomberg voulut bien se charger de faire rendre cette lettre.

Fremont aprés avoir essuyé huit jours de tempête, rentra comme par miracle dans la Riviere de Lisbonne, & arriva chez le Comte de Schomberg dans un temps où l'on soutenoit qu'il devoit être à la Rochelle. Lors que Fremont sçût que pendant son abscence on ne

s'é-

s'étoit point souvenu de lui, & qu'on n'avoit pas envoyé sa lettre, il la reprit & en envoya une plus forte, qui reprochoit au Comte de Castel Melior son ingratitude, & son manquement de parole : mais on ne lui répondit pas.

Le Comte de Schomberg touché des disgraces de Fremont, croyant les adoucir, fut la cause innocente d'une plus grande, il se fit mettre sur un Vaisseau de guerre Anglois, & ce qu'il avoit d'équipage sur un petit bâtiment qui alloit au Havre de Grave ; l'Angleterre commençoit alors d'être en guerre contre la Hollande, si bien que la Fregate où étoit Fremont donnoit la chasse à tous les Vaisseaux qu'elle rencontroit, ce qui fournit à Fremont une belle occasion de se venger du Portugal, s'il eût voulu le faire On rencontra le Vaisseau où étoit Pedro d'Almeide, & sur le refus qu'il fit d'amener les voiles, on voulut le couler à fonds, mais Fremont pacifia tout, & les Anglois se contenterent de reprendre les Matelots de leur Nation, qui étoient dans le Vaisseau Portugais. Aprés vingt cinq jours de gros temps, on aborda à toute peine

ne à Falmuth, & presque en même temps le petit bâtiment François qu'on n'avoit point veu depuis plusieurs jours. Fremont se souvenant des avis du Comte de Schomberg, mit ses gens & son équipage sur ce Vaisseau & sans attendre le changement de temps alla en poste à Londres & de-là à Paris, où il aprit deux jours aprés la prise du Vaisseau François, par les Armateurs d'Ostende. Le Roy fit rendre ce navire avec toute sa charge, à la réserve de ce qui appartenoit à Fremont, dont il n'a jamais rien pu tirer, quelque diligence qu'il ait pû faire.

Pour revenir aux affaires des Portugais, le Marquis de Sande aprés avoir passé d'Angleterre en France, aborda à Lisbonne, le 17. de Mars, il aportoit le projet du mariage du Roy Dom Alfonse avec la Princesse d'Aumale, il avoit aussi un pouvoir de traiter du mariage de l Infant avec la Cadette des filles du Duc de Bouillon, dont les premieres paroles avoient été données par le Comte de Castel Melior & Fremont. Dom Pedre n'y voulut plus entendre quoy que les favoris puissent faire & dire : le Roy même y fit tous ses efforts & n'en pût

re-

venir à bout, quoy qu'il ordonnât à Rodrigue de Menesez, à Simon de Souse, & à Rodrigue d'Acogne de Saldagne, qu'ils eussent à faire consentir son frere, mais l'Infant persista à dire, que Sa Majesté pouvoit le faire mourir, mais non pas le forcer à se marier.

Il y en a qui disent que le Marquis de Sande avant que de retourner en France s'éclaircit avec le Comte de Castel Melior des bruits qui couroient par tout de l'impuissance du Roy Dom Alfonse, qui l'asseura fort qu'il n'en étoit rien.

Pendant que ces choses se passoient en Portugal, le Marqui de Caracene croyant de mieux réüssir que Dom Juan & que le Comte de Marsin, fit faire toute sorte d'efforts à la Cour, pour avoir une Armée de terre superieure à celle de Portugal, & une de mer qui pût executer & seconder ses intentions; ensuite il partit de Madrid avec quantité de personnes de qualité pour se rendre à Badajos, & le Duc d'Aveire alla à Cadix, pour donner les ordres necessaires à l'Armée Navale qu'il devoit commander.

Le bruit de ces grands préparatifs se ré-

répandit des frontieres de l'Allentege dans le cœur du Royaume. On ne douta point que les Castillans n'en voulussent à Setteval, & qu'ils ne l'assiegeassent par mer & par terre. Le Comte de Schomberg prit occasion de-là de presser le Conseil de guerre & encore plus le Favori, de faire travailler incessamment aux fortifications de la Ville Viciose & de songer à faire tous les aprêts necessaires, pour faire tête à un si puissant ennemi ; il les asseura que l'ennemi s'étoit fortifié des vieux régimens de l'Empereur, de Suisses & d'Italiens, mais le Favori qui n'en croyoit que les avis qu'il recevoit de Castille, se persuadoit que l'ennemi seroit foible, qu'il ne pouroit rien entreprendre de toute la Campagne. La plus grande occupation de ce Ministre étoit de se maintenir à la Cour ; car l'Infant lui donnoit bien des affaires, & le jettoit souvent dans de grandes défiances.

Enfin les Portugais furent desabusez, & le Marquis de Caracene se mit en Campagne, avec plus de quinze mille hommes de pied, & prés de huit mille chevaux. Au bruit de cette nouvelle toutes les Provinces envoyerent du se-

cours

cours à celle de l'Alentege qui manquoit de tout. Le Comte de Castel Melior rejettoit la faute sur le Comte de Schomberg, & comme les courtisans se souviennent peu des absens, ils ne le traiterent pas mieux, de sorte que les dégoûts qu'on lui donnoit là dessus, ne lui faisoient pas moins de peine que les Castillans; car les Portugais qui étoient bien intentionnez pour lui, étoient demeurez sans credit depuis la retraite de la Reine; d'ailleurs tous les Grands étoient dans l'attente du changement que pourroit produire le mariage du Roy, & les propositions de paix que le Roy d'Angleterre faisoit faire à Madrid, par le Milord Fanchon; car quoy que la Castille eût réfusé jusques alors de traiter avec le Portugal, de couronne à couronne & de Roy à Roy, neanmoins par la moyen du Marquis de Liche qui étoit prisonnier à Lisbonne, on entretenoit des négotiations secrettes, qui furent dans la suite tres-utiles à son Maître.

Le commencement de la campagne ne fut pas heureux pour les Portugais, quelques uns de leurs partis furent batus, & huit compagnies de Cavalerie

for-

sorties de Ville-Viciose pour aller au fourrage, commandées par Jean de Crate Lieutenant General, furent défaites par Dom Carlos Stasso.

Le Marquis de Caracene à la tête de quinze mille hommes de pied, & de huit mille chevaux, sortit un des premiers jours de Juin de la Ville de Badajos, & aprés quelques jours de marche, il arriva le dixiéme devant Ville-Viciose, qu'il croyoit emporter d'emblée, & en cas qu'il y trouvât quelque résistance, comme il n'étoit éloigné que de trois lieuës d'Olivence & de Jerumeigne, il crut qu'il lui seroit aisé d'en tirer les vivres, & les autres choses dont il auroit besoin.

Ville-Viciose ou Ville plaisante, est une assez grande place qui n'est point fortifiée; outre le Palais du Prince elle à un vieux Château dont les murailles sont fort épaisses; de l'avis du Comte de Schomberg on y avoit attaché quelques Bastions, & fait cinq demi Lunes, & un chemin couvert, il y avoit alors dans ce Château seize cens hommes de pied qui donnerent le temps de rassembler toutes les Troupes de Portugal à Estremos.

La

La Ville fut prise d'abord sans nulle résistance, ce qui facilita fort l'ouverture de la tranchée, car on n'avoit pas voulu permetre d'abatre les maisons qui étoient proche du Château, quelque instance qu'en pût faire à la Cour le Comte de Schomberg ; si bien que le sixiéme jour les Castillans se rendirent maîtres du chemin couvert & de la contre-escarpe, & aprés y avoir bien perdu du monde, ils s'y logerent.

Cependant les Troupes de la Beire & de Tra os Montes arriverent commandées par le Comte de de Saint Jean, homme de cœur & de mérite, & qui s'est toûjours distingué par son zéle pour sa Patrie & par son application à la guerre. C'est le premier qui a formé & discipliné les Portugais sur le pied des François, que le Comte de Schomberg avoit amenez; d'autres l'ont suivi depuis, & aujourd'hui presque toutes leurs Troupes, aussi bien que leur Cour, ont pris les modes Françoises.

La nouvelle de ce Siége fit résoudre le Roy & ses Ministres à donner des ordres réiterez aux Generaux de secourir la place, parce qu'il prévoyoit les dangereuses suites que causeroit la perte de

cette Ville, & que si on ne la pouvoit sauver qu'en donnant bataille, on la pouvoit hazarder. Ainsi sans perdre de tems, on donna l'ordre pour marcher le lendemain. Le comte de Schomberg qui avoit auparavant reconnu tous les postes des environs de Ville-Viciose, n'en trouvant point de plus propre pour l'Armée que Montes-Claros, donna ordre par écrit à Denis de Mello General de la cavalerie de faire partir la nuit même six Escadrons, qui aprés s'être aprochez à une lieuë de Ville-Viciose, devoient envoyer cent maîtres sur la hauteur de Montes-claros, parce qu'on pouvoit de-là découvrir sans peine tous les mouvemens que feroient les ennemis, lors qu'ils feroient avertis de la marche des Portugais.

Le 17. de Juin l'Armée Portugaise partit d'Estremos; elle étoit composée de douze ou treize mille hommes de pied, & de cinq mille cinq cens chevaux, avec dix pieces de canon. Aprés deux lieuës de marche, on fit alte proche de quelques fontaines, pour donner aux Soldats le temps de boire, & à l'arriere garde qui prenoit du pain, de pouvoir joindre. Cependant le Comte

de

de Schomberg s'avança, & voyant quelques Cavaliers ſur le haut de Montes Claros, il témoigna à des Officiers qui étoient autour de lui, la joye qu'il avoit de voir là de ſes Cavaliers, car, diſoit-il, nous aurons le temps de nous rendre maîtres de ce poſte : mais un parti de trente maîtres qui en revint dans ce temps-là, aſſeura que les Cavaliers que l'on avoit veu ſur la montagne étoient Caſtillans. Le Comte de Schomberg fit appeller Denis de Mello, lui demanda ce qu'étoient devenus les ſix Eſcadrons qu'il lui avoit commandé de faire marcher la nuit derniere ; le General de la Cavalerie lui répondit, qu'il s'étoit contenté d'envoyer un bon guide, avec trente maîtres parce qu'il avoit creu que cela ſuffiſoit. En effet cela ſuffira, repliqua le Comte de Schomberg pour vous faire couper le col ; car vous avez eu vos ordres par écrit. Depuis quelque temps il les donnoit de la ſorte à cauſe du peu d'experience & d'aplication de la plûpart des Officiers.

Dans ce temps-là on vit paroître dix Eſcadrons Caſtillans, qui ſortoient par un vallon qui venoit de derriere la montagne de Montes Claros ; dix autres ſui-

voient

voient, & en peu de temps on vit deux lignes formées qui remplissoient tout le front du vallon, qui alloit en s'élargissant du côté du Portugais, chaque ligne avoit 22. Escadrons, & étoient éloignées de la droite des Portugais d'une portée de canon.

Le Comte de Schomberg aprés avoir observé, avec une vitesse extrême tout ce terrain, commença à former sa droite à une mazure, mit dans la court un Bataillon Portugais avec deux piéces de canon; au-de-là de cette mazure sur la droite, étoit une ravine où il couloit de l'eau, si bien qu'il fit étendre toute l'Armée Portugaise sur la gauche, formant deux lignes; mais avec tant de précipitation que les corps de la gauche ne furent pas justement à leur place.

Le Marquis de Caracene de son côté avoit déja formé sa troisiéme ligne de Cavalerie, ce qui fit connoître au Comte de Schomberg, que Caracene vouloit mettre toute sa Cavalerie à sa droite, n'étant pas propre à cause des vignes & des champs fermez de murailles ou de Pierre seches. Le Comte de Schomberg en fit de même: mais comme

me il n'avoit pas assez d'Escadrons, il mêla parmi eux quatre bataillons d'Infanterie, ainsi il forma trois lignes de Cavallerie, & un petit corps de reserve de quatre Escadrons. Toute sa Cavalerie étoit à sa droite excepté deux Escadrons qu'il mit à la gauche pour favoriser son Infanterie étrangere qui venoit à grands pas dans le temps que la Cavalerie Castillane marchoit pour charger la Portugaise, qui étoit toute à la droite, & qui ne branla point que les Castillans ne fussent à vingt pas, pour ne pas perdre l'avantage de leur mazure. La premiere ligne de l'Infanterie Portugaise ne pût aussi s'empêcher d'en venir aux mains, quoi que la seconde ligne ne fût pas encore bien formée. Les Suisses Castillans, s'étant trouvez vis-à-vis des Anglois-Portugais, le combat fut rude. Il y avoit entre deux une muraille basse de pierres seches qui separoit deux vignes, elle fut disputée une demi heure, ce qui donna du temps aux Portugais dont il avoient grand besoin, cette muraille étant fort baissée par les pierres que chaque parti arrachoit pour les jetter à son ennemi.

Les deux Bataillons Anglois passerent la muraille, & les Suisses demeurerent un temps sans s'ébranler, tandis que les deux Commandans de ces corps se battoient à coups de piques, le Suisse tua l'Anglois nommé Chilton Lieutenant Colonel du Regiment d'Infanterie du Comte de Schomberg, le Major Maire vengea la mort de son Commandant, renversant le Suisse d'un coup de pique, le combat s'échauffant les Anglois se jetterent avec de grands cris sur les deux Bataillons Suisses & les pousserent jusques à leur seconde ligne, qui soutint vigoureusement & rétablit le combat.

Cependant les vieux Regimens de Castille faisoient un grand feu, & aprés avoir tué bien des Soldats, & des principaux Officiers, ils firent reculer les Regimens François d'Infanterie & celui de Clairan, si bien que toute l'aîle gauche des Portugais fut fort ébranlée. Le Comte de Schomberg en étant averti y courut avec deux Escadrons du Corps de reserve, & rétablit un peu le desordre de cette aîle, qu'il fit avancer cinquante pas, avec ordre de se prévaloir

loir de quelques murailles, attendant quelques Bataillons qu'il leur alloit envoyer pour les ſoutenir, la Cavalerie leur étant inutile.

Le Comte de Schomberg retournant à ſa droite où étoit toute ſa Cavalerie, la trouva à une portée de piſtolet des Caſtillans, il montra aux Piquiers de cette premiere ligne la maniere dont il falloit tenir leurs piques pour faire que les fers des trois premiers rangs portaſſent également contre la Cavalerie de l'ennemi, ce qui fit un bon effet, car s'étant trouvé proche du Bataillon de Franciſe de Silve, il remarqua que ce Bataillon demeura ferme, quoi que la manche droite des mouſquetaires eut été renverſée. L'attaque de la premiere ligne fut rude & dura plus d'un quart d'heure, car aprés la décharge on ne tiroit preſque plus, & on ſe battoit à coups d'épée.

Les Eſcadrons Caſtillans aprés avoir fait diverſes tentatives pour percer les Piquiers Portugais le Regiment de Rabat nouvellement venu d'Allemangne, qui faiſoit lui ſeul huit gros Eſcadrons des meilleurs Cuiraſſiers de l'Empereur, vint & renverſa toute l'Infanterie Portugai-

tugaise de la premiere ligne qu'il trouv
devant lui, ébranla & rompit aussi quel
ques Escadrons; mais ce ne fut pas san
se bien deffendre. La seconde ligne d
Cavalerie des Portugais fit si peu de ré
sistance, que dans le temps que le
Comte de Schomberg employa à chan-
ger de cheval, parce que le sien étoit
blessé, tout ce qui se trouva vis-à-vis
des huit Escadrons de Rabat, des qua-
tre de Chalais & de Fabri, fut entiere-
ment renversé; mais le Colonel Rabat
y fut tué, & on ne le sçût qu'aprés la
bataille; sans cela les Portugais couroient
risque d'être maltraitez, sur tout si le
Marquis de Caracene l'eut fait soute-
nir, ou s'il eut été obéi, quand il le
commanda à Dom Diegue Cavallero.

Sur ces entrefaites le Comte de
Schomberg arriva, monté sur un cheval
frais, comme ces trois Regimens ne
faisoient plus qu'un gros, de huit ou
neuf Etendards qui vint fondre fort ru-
dement sur les deux Escadrons Anglois
de la troisiéme ligne, qui avoient à leur
tête Frederic fils aîné du Comte de
Schomberg, homme ferme & enten-
du. Son Pere craignant que ces deux
Escadrons ne pussent résister à un si
grand

grand Corps, les fit prendre en flanc par les deux Escadrons qui étoient à la droite & à la gauche de ces Anglois, dont l'un étoit de Maré commandé par le Major de la Chatiere, qui fut tué, & l'autre de Briquemaut, commandé par le Comte de Rosan. La fermeté & la résistance des deux Escadrons Anglois donna le temps de saper par les flancs, comme une muraille, ce gros des ennemis, qui malgré tout cela perça cette troisiéme ligne, & le corps de réserve, poursuivant la seconde ligne de Cavalerie Portugaise qui se retiroit vers Estremos; mais à un quart de lieuë de-là, cette cavalerie Castillane prit la droite & passant par derriere fut rejoindre leur Infanterie.

Cette jonction ébranla fort l'Infanterie Portugaise de l'aîle gauche qui l'étoit déja beaucoup. Pendant le combat de la troisiéme ligne avec Rabat, le Comte de Schomberg avoit détaché trois Escadrons de son Régiment qui se signalerent fort, il les fit passer de la troisiéme ligne à la premiere de la Cavalerie, où il y avoit de grands vuides à remplir, car plus de mille chevaux des Escadrons qui avoient été rompus, avoient

fuï plus de demi lieuë, & causé la fuite des bagages qui se sauverent à Estremos; d'où l'on donna avis à Lisbonne que la Bataille étoit perduë.

Le Prince de Parme qui commandoit la premiere ligne des Castillans en qualité de Lieutenant General de la Cavalerie étrangere, fit tout son possible, pour réparer sa premiere ligne que la trop grande ardeur des Regimens de Rabat, Chalaïs, & Fabri avoit fort degarnie; mais comme il vit que la seconde ligne ne s'avançoit pas pour le soutenir il l'envoya dire au Marquis de Caracene qui fit partir aussi-tôt Dom Diegue Corrée General de la Cavalerie, avec ordre de suivre la premiere ligne pour la soutenir, & même de charger quelques Escadrons Portugais qui restoient de leur premiere ligne soutenus par le Bataillon qui étoit dans la mazure, qui résistoit aux diverses tentatives des Castillans.

Tous ces délais donnerent le temps au Comte de Schomberg de rétablir sa premiere ligne par le moyen de quatre Bataillons qu'il tira du corps de Bataille Portugais & par les Gardes du Comte de Saint Jean & des siens, quoi qu'ils

qu'ils eussent déja chargez cinq ou six fois. Les Officiers Generaux Portugais trouverent fort étrange qu'on tirât quatre bataillons du corps de la bataille en présence de l'Infanterie Castillane qui marcha en même temps pour occuper leur poste, avec deux piéces de canon qui commencerent à tirer. Les Portugais qui commandoient en cet endroit, envoyerent dire au Comte de Schomberg qu'ils ne pouvoient plus soutenir le feu des Castillans, à quoi il répondit qu'on alloit charger brusquement la Cavalerie, & que si on en venoit à bout, il feroit aisé de défaire en suite leur Infanterie.

Les quatre bataillons Portugais avec autant de petites piéces de Campagne étant postez dans la premiere ligne de l'aîle droite, le Comte de Schomberg fit marcher cette ligne, & en même temps la troisiéme; car il n'étoit presque rien resté d'entier de la seconde; le combat recommença tout de nouveau, aprés avoir duré plus de trois heures. On chargea d'abord Escadron par Escadron, pendant que l'Infanterie Portugaise marchoit au petit pas, tirant fort peu. Les Escadrons de la premie-

re & de la seconde ligne se trouvans pressez & quelques-uns à la portée de la pique, commencerent à faire un caracol & quitant un peu de terrain ils revinrent à la charge, aprés on vit que les trois lignes de la Cavalerie Castillane, marchoient à dessein de s'approcher de leur Infanterie; mais comme le terrain ne le permettoit pas, parce qu'il s'étrecissoit, & que d'ailleurs les Oliviers l'embarrassoient, elle se vit contrainte de passer par un vallon étroit au pied de Montes Claros. Quoi que cette marche se fit avec ordre & fermeté, comme on commençoit à charger cette cavalierie avec plus grand front, & qu'elle entroit dans des Oliviers, elle commença à se rompre, on prit-là Dom Diegue Corrée General de la Cavalerie, aprés avoir renversé lui & son cheval, comme il faisoit charger un Escadron proche d'un defilé, on prit aussi au même endroit quelques Officiers Generaux.

Le Comte de Schomberg qui suivoit les Castillans, fit faire alte aux Bataillons qui étoient hors d'haleine, & leur donna ordre d'aller rejoindre l'Infanterie avec quatre pieces de canon. Aprés qu'il eut suivi la cavalerie Castillane jusques

qües dans les Oliviers, il reprit sur la gauche pour se mettre entre cette Cavalerie ennemie & leur Infanterie. Le desordre se mit aussi-tôt parmi l'Infanterie Castillane, une partie qui s'étoit postée dans des vignes entre des murailles se rendit, une partie gagna le parc de Ville-Viciose où le Colonel Chauvet, & le Comte Ménard de Schomberg Capitaine de Cavalerie dans le Regiment de son Pere, qui eurent ordre de les suivre, en defirent une bonne partie & en remporterent quarante cinq Drapeaux, quatre mille Castillans qui s'étoient retirez prés d'un petit Fort que le Marquis de Caracene avoit fait faire sur une hauteur se rendirent tous prisonniers sur le bruit de la défaite de leur Armée.

Les quinze cens hommes qui étoient restez à la tranchée, se retirerent à Jerumeigne: la Garnison du château les pressa fort dans leur retraite, & Dom Manuel Caraffe qui commandoit ces fuyards, fut blessé d'un coup de mousquet dont il mourut depuis.

Le Marquis de Caracene avec une partie de sa Cavalerie, se retira à Jerumeigne, le combat qui avoit duré plus

de cinp heures avoit tellement harassé les Troupes, qu'on ne pût poursuivre les Castillans fort loin. Le Comte de Schomberg vouloit qu'on marchât la nuit pour les aller attendre au passage de la Guadiane, mais le Conseil fut si lent qu'on ne conclud rien, s'excusant sur ce qu'on manquoit d'attirail & de pain, quoi qu'on fit voir que le pain & les bœufs qu'on avoit pris aux ennemis, pouvoient nourrir quatre ou cinp jours l'Armée, sans ce qu'on pourroit prendre en chemin & au passage de la Riviere.

Il n'y eut pas plus de quatorze ou quinze cens morts sur la place, dont il y avoit bien un tiers de Portugais ou de gens de leur parti, on fit quantité de prisonniers de marque, car outre Dom Diegue Corrée General de la Cavalerie, on prit deux Sergeans de Bataille, des Lieutenants & des Commissaires Generaux, des Mestres de Camp, & entre autres le Comte de Chalais qui fut blessé, on prit soixante Drapeaux, quatre Etendards, deux paires de Timbales, quatorze piéces de Canon & deux Mortiers.

On ne peut donner assez de loüanges

à

à tous les Portugais qui se trouverent-là, & sur tout au Marquis de Marialve & au Compte de Saint Jean, qui furent presque toûjours à la droite à la tête de l'Infanterie où ils eurent bien des affaires qui demandoient autant de presence d'esprit que de fermeté. Le Comte de Schomberg, étoit par tout, & fut une fois fort engagé, d'où il se tira avec son cheval blessé, & bien des coups dans ses armes.

Le Marquis de Noirmontier, volontaire ne le perdit point de veuë ce jour-là, & se signala fort, comme ils galopoient d'un lieu en un autre, ils virent aprés une décharge, un grand fracas d'hommes & de chevaux, qui rouloient d'une montagne en bas, *ne vous semble-t-il pas*, dit le Comte de Schomberg, *que cela a bien de l'air de ces anciennes Batailles, où l'on croit que le caprice des peintres a bonne part?*

Les Portugais étoient si contens de voir une seconde fois leur païs sauvé, que l'on ne fit rien de tout ce que l'on devoit faire, on résolut donc de retourner le lendemain à Estremos, pour disposer des prisonniers qui étoient en grand nombre, & pour leur donner du

L 6 pain,

pain, car jusques-là les Castillans n'avoient point voulu établir de Cartel de rançon ; mais il y en eut qui n'attendirent pas au lendemain, & qui retournerent coucher à Estremos d'où ils étoient partis le matin.

Le lendemain 18. de Juin on apporta tous les Drapeaux, les Etendards, & les Pertuisanes des Capitaines prisonniers, qu'on planta en rond devant la tente du Comte de Schomberg, au bruit des Tambours, des Trompettes & des Timbales mêlez de longs cris d'Alegresse. Au bruit de tant d'acclamations, le Comte de Schomberg sortit de sa tente, reçût les complimens de tous les Officiers Generaux & tout ensemble de tous les Officiers de l'Armée ; on distribua ensuite les Officiers dans toutes les places, & on retourna à Estremos.

Jamais Campagne ne renferma tant de gloire dans un si petit espace, puis qu'au sortir du lieu d'assemblée, on gagna une grande Bataille, fort opiniâtrée, on sauva une place importante & de réputation, que le lendemain on rentra dans ses quartiers, & que quelques-uns même ne découcherent pas.

Les ordres de la Cour étans venus, on renvoya le Comte de saint Jean avec ses Troupes : mais dans le temps qu'il partoit pour la Beire, Alfonse Furtade avec quelques Portugais qu'il ramassa, assiegea la Ville de Sarle, il y avoit dedans deux cens hommes de pied & cent chevaux, elle fut emportée & brulée, de sorte qu'il n'en reste plus que le nom.

Je ne parleray point de la joye que l'on ressentit de cette nouvelle à Lisbonne, lors qu'elle y arriva, mais le Marquis de Liche qui étoit toûjours prisonnier prit l'occasion de-là, de redoubler ses pratiques pour faire la paix, & fit si bien qu'il obtint la permission de conferer avec Milord Fanchon, qui arriva d'Espagne dans ce temps-là.

Comme les chaleurs étoient excessives on ne pût rien tenter qu'au commencement d'Octobre, aprés les premieres pluyes, que le Comte de Schomberg fit assembler quinze cens chevaux à Campo Mayor à dessein de faire une entrée en Espagne & de passer entre Talavere & Merida ; mais le Marquis de Caracene qui sans sçavoir rien de ce projet, vouloit faire une course en mê-

me

me temps dans le Portugal, avoit envoyé pour cela dix-huit cens chevaux du côté de Barbacene sous le commandement du Prince de Parme. Ces deux partis eurent avis l'un de l'autre presque en même temps. Quand le Comte de Schomberg aprit cette nouvelle, il avoit déja passé la Chevora à deux lieuës de Badajos, ce qui obligea le Marquis de Caracene de contremander le Prince de Parme, avec ordre de marcher droit à cette Riviere & de charger les Portugais au retour, parce que les defilez sont fort mauvais. Pour executer cela plus surement, il lui envoya avec la Compagnie de ses Gardes à cheval huit cens Fantassins commandez par dix Capitaines.

Le Comte de Schomberg en aprenant cette nouvelle, envoya deux partis devant lui pour prendre langue, l'un fut batu, & l'autre lui vint dire qu'il avoit veu vingt Escadrons au delà de la Chevora, cela l'obligea à faire grande diligence pour gagner cette Riviere, ce qu'il fit; mais il n'y avoit pas encore la moitié de son monde passé, lors que l'on vit avancer les Escadrons Castillans le long d'un bois de haute fustaye à

dessein de venir à l'eau. Ce retardement des Castillans venoit, de ce que les Officiers Generaux étoient de differens avis, & que celui d'attendre leur Infanterie qui étoit proche l'emporta sur celui de charger les Portugais dans leur passage, ainsi toute la Cavalerie Portugaise où la plus grande partie eut le temps de passer, & sans perdre de temps, ni attendre le reste, le Comte de Schomberg marcha droit aux ennemis. Comme dans ce temps-là ils faisoient un petit mouvement sur la droite pour s'aprocher de leur Infanterie, il sçût si bien en profiter, qu'il mit en desordre quelques Escadrons de leur gauche, & les pressa de si prés, qu'en voulant tourner, ils mirent en desordre les Escadrons de leur parti qui se mettoient en Bataille.

Aprés quelque petit combat sur leur droite où étoit le Prince de Parme, qui se tourmentoit pour faire aprocher ses Escadrons de son Infanterie, il arriva que ces Escadrons se trouvans trop pressez se renverserent sur elle, si bien qu'étant toute rompuë elle fut prise & amenée à Elvas avec trois cens chevaux, le reste se retira sous le Fort Saint Christofle qui

est

est à la portée du mousquet du pont de Badajos.

Le marquis de Caracene sortit de sa place, & temoigna en vouloir venir à un combat, voyant que les Portugais avoient peu d'Escadrons, & même assez petits: néanmoins cela se passa en escarmouches, les Troupes Castillanes étant fort diminuées, tant par la Bataille qu'en divers partis, & d'ailleurs les recrûës qu'ils attendoient d'Allemagne & d'Italie, n'étant pas encore arrivées.

Le peuple d'Eluas & la Garnison qui sçavoit que tous les Officiers Generaux de Castille étoient sortis de Badajos avec toutes leurs Troupes, étoient dans une grande apprehension qu'il n'arrivât du malheur au Comte de Schomberg & aux Portugais, qui étoient avec lui; mais lors qu'ils aprirent qu'il avoit battu les Castillans, & qu'il alloit coucher dans leur Ville, ils sortirent tous de la place au devant de lui, avec des cris de joye, & tant de caresses mêlées du bruit du canon, que les Castillans penserent se desesperer, lors qu'ils sçeurent que le Comte de Schomberg étoit en personne en cette occasion, & qu'il n'avoit que quinze ou seize cens chevaux avec lui.

Le Comte de Schomberg en rentrant dans Eſtremos eut ordre de la Cour de ſe rendre à Liſbonne. D'abord qu'il y fut on aſſembla le Conſeil de Guerre, pour déliberer ſur quelques propoſitions du Comte de Prade Gouverneur des Armes de la Province du Migne. Il demandoit qu'on aſſiegeât la Ville de Thuy, qui n'eſt ſeparée de Valence que par la Riviere. Cette derniere place eſt une des plus fortes de cette frontiere. Quoique le Comte de Schomberg pût repreſenter que Thuy étant la place d'armes des Caſtillans, munie de toutes choſes, où demeuroient les Officiers Generaux, il fut réſolu qu'on en feroit le Siege inceſſamment.

Le Comte de Schomberg de retour à Eſtremos, en fit partir les deux Regiments d'Infanterie Anglois, & le Regiment Allemand, avec quelques Compagnies de Cavalerie & ſes Gardes. Lors qu'il fut arrivé au rendez vous de l'Armée, auſſi-bien que les ſecours de la Beire & de Tra los Montes, on marcha ; & lors qu'on fut à Villa nove, on paſſa la Riviere du Migne ſur un pont de bateaux le 29. d'Octobre. Cette Armée étoit de dix à onze mille hommes de

pied,

pied, & de deux mille cinq cens chevaux; mais des meilleures Troupes de tout le Royaume.

Les Castillans de leur côté qui avoient eu avis de tous ces préparatifs, s'étoient tous rassemblez à Thuy, par les ordres de Dom Louis Podrigue, & de Pantoge Mestre de Camp General. Là il fut résolu qu'ils garniroient leurs places, & ne se mettroient point en Campagne.

Le lendemain que les Portugais eurent passé le Migne, on vit paroître deux Escadrons Castillans, au de-là d'un petit ruisseau. Le Comte de Schomberg conseilloit au Comte de Prade de les faire charger, & de les pousser jusqu'à Thuy qui est à quatre lieuës de-là, & que ce General avoit proposé à la Cour d'assieger; mais quand on fut sur les lieux il changea d'avis, & on remarqua qu'il n'avoit pas beaucoup dépensé en Espions, car il ne sçavoit ni le fort ni le foible des places, il ne connoissoit pas même fort bien le païs, & d'ailleurs le bagage & l'attirail de cette Armée étoit tiré par des bœufs, ce qui le rendoit pesant, sur tout en Novembre.

Or la coûtume de Portugal est que le

le Gouverneur des Armes de la Province commande à tous ceux qui lui aménent du secours ; aprés donc bien des Conseils, ont conclud que le Siége ne se feroit point, parce qu'il y avoit plus de six mille hommes de pied dans la place & quinze cens chevaux campez dans les dehors.

Pour ne point perdre tout à fait ses pas, le Comte de Schomberg proposa de faire une entrée dans le païs, comme si on avoit dessein d'assieger Bayonne de Galice, & que de là on allât jusques à Vigo, qui est un bon port de mer ; dont la Ville n'a qu'une simple muraille, avec un Fort sur une hauteur, en trés-méchant état si bien qu'il étoit aisé de prendre cette place en quatre jours, où les Vaisseaux de France pouvoient aisément aborder, & fournir la place, quand le Portugal ne seroit pas en état de le faire ; puisque l'année précédente trois Frégates Portugaises avoient mouillé à la portée du mousquet de Vigo & avoient pris quelques Vaisseaux marchands.

L'Armée Portugaise pendant quatre jours de marche passa par le val de Rozal, & par celui de Mignore, qui sont

font trés-beaux & trés-fertiles, le cinquiéme elle se posta à la portée du canon de Bayonne, & s'avança le sixiéme à deux lieuës de Vigo. Le même soir le Comte de Schomberg avec cinq cens Fantassins & autant de Cavaliers detachez, fut reconnoître la place, qu'il trouva encore en pire état qu'on ne lui avoit dit, les Murailles n'en valoient rien, & le fort avec ses quatre bastions n'en pouvoient défendre qu'un côté. Il trouva sur son chemin une petite Ville nommée Bosez, où il y avoit quelques petits bâtimens à l'ancre, cette Ville fut prise sans grande résistance, & une partie des habitans se jetterent dans des chaloupes pour gagner les Vaisseaux qui étoient à l'ancre, on pilla des caisses de sucre, des épiceries, des draps, & même quelques barres d'argent.

Le Comte de Schomberg sçachant en rentrant dans le camp, que le Comte de Prade ne convenoit point d'assieger Vigo, demanda qu'on assemblât le Conseil de guere, où cette affaire fut fort agitée : & quoi qu'il n'y eut que le Comte de Saint Jean de l'avis du Comte de Schomberg, il fut résolu qu'on marcheroit le lendemain droit à Vigo.

Le

Le matin comme l'Armée étoit sous les armes prête à marcher, le Comte de Prade assembla un conseil de guerre où il fit entrer jusques aux Colonels, pour se disculper du Siege d'une place si éloignée. La moitié du jour s'étant passée sans rien déliberer, le Comte de Schomberg dit que l'on ne se commettoit en rien de marcher jusqu'à Vigo, dont on n'étoit éloigné que de deux lieuës, dans un temps où les Castillans étoient fort embarrassez à se rassembler à Thuy étourdis de la mort de leur Roy, & irrésolus dans ce grand changement, de ce qu'ils devoient faire, mais supposez qu'ils voulussent marcher, qu'il n'y avoit rien à craindre, puis qu'ils étoient fort inferieurs en toutes choses aux Portugais.

Comme on fut à une lieuë de Vigo où il faut passer un ruisseau sur un pont de pierre, le Comte de Prade dépêcha le Comte de la Torré, son beau frere, pour détourner le Comte de Schomberg de l'entreprise de Vigo, il lui representa que l'on n'avoit plus que tres peu de pain, & seulement deux pieces de campagne, & que les pluyes & les mauvais chemins déconcertoient tous les bœufs

TAYLOR INST. · OXFORD ·

bœufs qui trainoient l'équipage, à quoi les Comtes de Schomberg & de Saint Jean répondirent fort bien, mais voyant l'un & l'autre que le Gouverneur de la Province ne vouloit point qu'on passât outre, ils s'offrirent avec leurs seules Troupes d'aller prendre la Ville, dont la muraille n'étoit pas meilleure que celle de Bozez que l'on venoit de prendre, que le pillage n'en seroit pas seulement grand pour le Soldat; mais qu'avec l'aide des barques on se rendroit aisément maître des Vaisseaux marchands, où l'on voyoit transporter par le moyen des chaloupes, ce qu'il y avoit de meilleur dans la Ville. Les deux Regimens Anglois s'offroient seuls à executer cette entreprise.

Mais on ne pût jamais fléchir le Comte de Pirade, qui voulut absolument qu'on allât à Purigno. C'est un petit Bourg où les Castillans faisoient leur biscuit : on fut deux jours en marche avant que d'y arriver, & aprés avoir traversé bien des montagnes, on ne trouva que des magazins vuides, parce que la Garnison de Thuy avoit tout enlevé.

Le Conte de Schomberg ne s'étoit

pas

pas contenté, de proposer la prise de Vigo, il avoit témoigné qu'il falloit aller ensuite à Ponte Vedre, qui est une grande Villace sans aucune défence, à trois lieuës au de-là de Vigo, où on eut pû faire un grand butin, & causer une telle allarme que tout le païs se fut soulevé; car la Galice est de toutes les Provinces d'Espagne, celle qui conviendroit le mieux aux Portugais, tant pour sa fertilité qu'à cause que l'on pourroit aprés cela aborder de tous vents à leur Roïaume, ce qui sera impossible tant qu'ils n'auront pas la Corogne sans parler de l'utilité qu'ils tireroient de la France dont ils seroient plus à portée.

Le Comte de Prade voyant bien que le Siége de Thuy étoit impossible, ne songea plus qu'à renvoyer les Troupes qu'on lui avoit envoyées, pour le faire. Pour executer son dessein, il reprit le chemin de Villa-Noua. Le Comte de Schomberg fâché de retourner sans avoir rien fait alla reconnoître le fort de la Garde, c'est un quarré long à mi côté, fermé de quatre bastions revêtus de neuf, avec un chemin couvert & palissadé : il est vrai que ces fortifications n'étoient pas parfaitement achevées;

vées ; mais elles sont toutes sur le roc. Ce fort est au dessus d'une petite Ville faite en croissant qui embrasse un petit port assez proche de l'embouchure du Migne. Comme il étoit aisé de le garder, le Comte de Schomberg proposa le soir au Comte de Prade de l'assieger; mais il eut toutes les peines du monde à s'y resoudre, & il falut pour en venir à bout y employer tous ses amis.

Le sixiéme jour du Siége on attaqua le chemin couvert, où le Marquis de Ruvigni & le Comte Charles, troisiéme fils du Comte de Schomberg entrerent les premiers avec un Sergent Portugais, qui fut tué d'abord, on y fit un logement par le moyen de quelques tonneaux que l'on trouva heureusement, car on manquoit de tout pour faire un Siége, on fit donc le moins mal que l'on pût à quelques mantelets à la face d'un bastion, & à la pointe du jour on fit sommer la place, le Gouverneur demanda du temps pour tenir Conseil, & cependant le Comte de Schomberg fit passer deux mineurs.

La capitulation fut concluë le 22. de Novembre, à condition que si on faisoit voir au Gouverneur, le Mineur atta-

attaché qu'il sortiroit le lendemain, ce qui fut executé : la Garnison fut menée à Bayonne, & les cent cavaliers furent demontez, & leurs chevaux distribuez.

La place ayant été bien garnie de ce qui lui manquoit on retourna à Villa Nova & on trouva les Castillans postez au même endroit, où on avoit vû en arrivant deux Escadrons proche d'un petit Fort à la portée du canon de la Riviere du Migne, on alla reconnoître le chemin qui menoit à eux, & aprés quelques coups de canon & une legere escarmouche, comme la nuit survint on se retira. Le Comte de Schomberg qui y avoit été proposa d'y retourner sur le minuit, qu'on y pouvoit aller avec six Escadrons de front, & les pousser jusques à Thuy sans nul danger, si on menoit quelque Infanterie pour garder les passages & les defilez, & que si on les trouvoit mal postez à Thuy, on pourroit les attaquer avant qu'ils fussent dans la place ; mais on ne pût rien obtenir du Comte de Prade, quoique les Comtes de S. Jean & de la Torre fussent de l'avis du Comte de Schomberg.

Dans ce temps là le Comte de Schom-

berg eut nouvelle que le Marquis de Caracene étoit entré dans l'Alentege & qu'il avoit assiegé Nudar. Le lendemain il apprit par un second courier que la place étoit prise, & qu'ensuite les Castillans avoient brûlé Veros & Fronteire, si bien qu'il partit incontinent avec ses Troupes, & aprés deux jours de marche il les laissa, parce qu'il leur falloit encore dix jours pour se rendre dans l'Alentege.

Il s'avança donc en grande diligence pour ne pas donner le temps de bien fortifier Nudar. En arrivant au Tage il trouva un petit Corps qu'il y avoit fait assembler, il forma le Siége de la place & comme elle n'étoit pas encore bien reparée, il la prit en quatre jours de trenchée ouverte.

Cependant le Marquis de Caracene fit une entrée dans l'Alentege avec quatre mille chevaux, & s'avança jusques à Saint Aulaye; mais entendant dire que le Comte de Schomberg étoit à six lieuës de là, il s'en retourna sans rien faire, & le Comte de Schomberg se rendit à Estremos à la fin de Decembre.

Pour couronner dignement cette année

née si favorable en Portugal, la Flote du Bresil arriva heureusement, amenant avec elle quelques navires qui venoient des Indes Orientales, tous richement chargez. Tous ces bonheurs pourtant furent accompagnez d'une petite disgrace, une des Fregades du Roi Dom Alfonse fut brulée, & l'autre menée à Cadix par le Lieutenant, tout cela procedoit de la division qui étoit dans les Equipages.

Les Castillans outre les disgraces qu'ils reçûrent sur les frontieres cette année, perdirent un trés-bon Roi. Philippe IV. mourut le 17. de Septembre ce qui causa de grands changemens dans cette Cour, car son fils Charles Second n'avois pas encore quatre ans; il avoit declaré sa femme Regente, avec un Conseil de six personnes, le Comte de Castrillo, President de Castille, le Vice-Chancelier d'Arragon, le Cardinal d'Arragon, Archevêque de Tolede & Inquisiteur General, le Marquis d'Aitona Grand d'Espagne, & autres.

Comme le Cardinal d'Arragon mourut incontinent aprés le Roi, la Reine Regente fit extrémement presser Dom Pascal d'Arragon qui avoit succedé aux

dignitez du défunt, de se depouiller de la charge d'Inquisiteur General, aprés s'en être bien défendu, il se rendit aux instances de la Reine, qui en revêtit aussi-tôt le Pere Nitard Jesuite, son Confesseur qui d'Allemand fut naturalisé Espagnol; on le fit presque en même temps Conseiller d'Etat; il s'attacha fort à remplir bien ces charges, & témoigna en toutes rencontres, une grande envie de soulager les pauvres.

Ajoutez à tous ces malheurs de l'Espagne que la France commença à publier des écrits, concernans les droits de Marie Therese femme de Loüis XIV. sur une partie des Païs-bas, auxquels le Docteur Francisco Ramos de Mançano répondit.

La Cour de Portugal étoit si occupée des negotiations du mariage du Roy Dom Alfonse, & des propositions de paix avec la Castille qui se faisoient par la Mediation de l'Angleterre, & sur tout des façons d'agir de l'Infant qui secoüoit à tous momens le joug du Favori, & fuyoit sa dépendance, qu'il ne falloit point s'étonner si le Comte de Castel Melior n'écoutoit pas le Com-

te de Schomberg qui n'ayant nulle part dans toutes ces intrigues, faiſoit ſon unique plaiſir de ſatisfaire à ſes devoirs.

Il partit donc d'Eſtremos le 8. Janvier avec quatre mille hommes, à deſſein de faire une entrée dans l'Andalouſie & de réveiller les Garniſons du Contat de Niebla, le vingt-uniéme du même mois, il partit d'auprés de ſa Ville de Serpe qui eſt aux Portugais, & aprés avoir marché toute la nuit, il arriva à la pointe du jour devant Alguerie de la Puebla, ce Bourg étoit déja inveſti que les habitans n'en ſçavoient encore rien, on les ſomma de ſe rendre; mais comme il y avoit dedans quatre compagnies de Cuiraſſiers du Régiment de Rabat incorporées dans Rougemont, & ſept cens païſans Armez, ils répondirent qu'ils n'étoient pas mis là pour ſe rendre.

Le Comte de Schomberg qui n'avoit pas-là ſon Infanterie laquelle n'arriva qu'à minuit, s'occupa en l'attendant à faire bien garder les paſſages, par où la cavalerie de cette place eut pû ſe ſauver, le lendemain à la pointe du jour, on alla droit à la Ville que l'on preſſa ſi

vivement de deux côtez malgré leur grand feu, qu'ils se retirerent tous dans un grand Fort autour d'une Eglise, où ils se défendirent tres-vigoureusement jusques sur le point d'être forcez. On leur permit d'en sortir la vie sauve : les Officiers & Cavaliers à pied, tout fut pillé à la réserve de l'Eglise qu'on eut bien de la peine à défendre, quoy que le Comte de Schomberg y fut en personne. Le butin fut tres-grand, & on y prit quatre Etendards qu'on envoya à la Cour.

Le lendemain on alla deux lieuës plus loin, attaquer Payamogue, qui est plus fort qu'Alguerie, car il y a quatre petits bastions revêtus, où on se pourroit tres-bien défendre ; mais comme on sçavoit déja-là ce qui s'étoit passé à Alguerie, ils ne tinrent que trois heures, on accorda au Gouverneur d'être conduit à Ayamonte, & il consentit que le reste fût prisonnier de guerre, & même une compagnie de Cavalerie, dont les chevaux furent distribuez aux Officiers des Troupes. On laissa-là pour commander Salomon, Major du Regiment de cavalerie de Schomberg, qui fut tué depuis dans un parti ; mais la

place

place est demeurée au Portugal jusqu'à la paix.

Comme on vouloit passer outre, le pain manqua, & il falut se raprocher des Villes de Serpe & de Moura, où on trouva le Milord Fanchon qui venoit de Castille, il communiqua au Comte de Schomberg un projet de paix, que les Portugais ne goûtoient pas alors; mais il fut executé depuis par la force de la cabale du Marquis du Liche, toûjours prisonnier à Lisbonne, qui l'emporta sur toutes les raisons qu'on leur representoit de la paix de la France où on avoit déja formé le dessein d'attaquer la Flandre pour faire valoir les droits de la Reine.

Dans ce même temps, les Vaisseaux de France vinrent moüiller à Lisbonne qui apporterent de l'argent & offrirent de tres-grands secours, si on ne vouloit point entendre à la paix, & on mandoit en particulier au Comte de Schomberg, pour adoucir les chagrins des services qu'il rendoit, & pour commencer à reconnoître ceux qu'il avoit rendus, que le Roy avoit fait dire à Fremont d'Ablancourt de se défaire des Gens d'Armes Ecossois en faveur du

Chevalier de Hautefeüille & qu'il ajoûteroit aux cinquante mille écus, qu'il tiretoit de ces charges, une pareille somme, quand on auroit trouvé une terre de cette valeur qui convint au Comte de Schomberg, ce qui ne pût s'executer que l'année suivante.

Mais ce que ces Vaisseaux apporterent de plus réjoüissant pour le Portugal, fut la confirmation du mariage du Roy Dom Alphonse avec la Princesse de Nemours. Que le Cardinal de Vendôme, qui en qualité de Legat *a Latere* devoit baptiser le Dauphin de France, donneroit aussi la dispense necessaire. Ce mariage avoit beaucoup traîné parce que le Comte de Castel Melior, voyoit bien que sa faveur en pouvoit souffrir quelque atteinte, si bien qu'il faisoit naître de temps en temps des difficultez; mais comme la France vouloit ce mariage, on les avoit toutes levées.

La Cour étant à Salvaterre, le Roy & l'Infant reçûrent chacun une lettre de la Reine leur Mere, qui leur donnoit avis de l'extrémité où elle étoit, dans le billet qu'elle écrivoit au Roy, aprés avoir marqué le danger où les Mé-

de

decins la croyoient, & qu'elle même se sentoit proche de sa fin, elle lui recommanda de faire prier Dieu pour elle, d'aquiter ce qu'elle devoit à ses Domestiques, d'achever les fondations qu'elle avoit commencées, & finit par ces mots, *si Dieu permet que je meure sans vous voir, je ne vous laiße que ma benediction, c'est ce qui reste en ma disposition, & je puis vous asseurer que Dieu ne me demandera pas compte, de n'avoir pas toûjours traité comme fils V. M.* Voici ce quelle écrivoit à l'Infant, *il me reste si peu de temps à vivre, mon fils qu'à tous momens je croi xpirer, mais comme je suis vôtre Mere, je ne veux pas achever ma carriere, sans vous donner ma benediction, je vous recommande donc de bien craindre Dieu, & d'obeïr à vôtre frére, qui vous tient lieu de tout, aprés ma mort souvenez vous de mon ame, puis que vous devez tout à mon amour.*

L'Infant fondoit en l'armes en lisant sa lettre, & vouloit partir en achevant de la lire; mais Dom Alfonse d'un œil sec, railla son frére, & l'arrêta, ils écrivirent l'un & l'autre, & mandérent qu'ils s'alloient embarquer; mais le Roy s'amusa

tant en chemin, qu'il n'arriva que le 28. au soir chez la Reine, dans le temps qu'elle ne parloit plus, le Roi lui demanda sa benediction, & lui baisa la main, l'Infant la baigna de ses l'armes, le Comte de Castel Melior qui étoit derriere le Roi, lui dit que cela suffisoit, il dit à Dieu, & s'en alla, le Comte de Souze emmena Dom Pedre, & une heure aprés la Reine expira. Cette Princesse étoit digne de grande loüange. Ce fut elle qui determina son époux à accepter la Couronne, & ce Prince devoit à sa prudence les plus importantes resolutions de son regne, pendant sa regence elle avoit tout employé pour la défense de l'Etat, depuis qu'elle se fut affranchie des pieges de ses ennemis, elle supporta avec beaucoup de fermeté sa retraite ou pour mieux dire sa prison, & laissa en sa personne un grand exemple d'une Princesse vertueuse & habile.

L'Infant sensiblement affligé de la mort de la Reine, & penêtré des outrages qu'on avoit faits à cette Princesse, ne pouvant s'en venger, évitoit la rencontre de ceux qui les avoient causez, & comme ils s'en apperceurent, ils se

mirent entre le Roi & Dom Pedre, renouvellant les vieux bruits, qu'il aspiroit à la Couronne & qu'il n'aimoit point Dom Alfonse. On observoit ses paroles & ses actions, & des personnes qu'il voyoit, on en éloignoit une partie, & on faisoit languir les autres dans les choses qu'ils sollicitoient à la Cour. Pour détacher de l'Infant Dom Rodrigue de Menesez, qui étoit à la tête du Parlement, on ne voulut point lui continuer cette dignité ; car en Portugal les charges & les emplois, ne sont que pour trois ans ; je dirai aussi que personne ne prend là la qualité de *Dom* que le Roi ne la donne, au lieu qu'en Espagne elle est commune à tout le monde ; On offrit à Dom Rodrigue la Vice-Royauté des Indes Orientales, qu'il refusa, & Jean Nugne d'Acogne qui étoit aussi attaché à l'Infant l'accepta, & y fut sous le titre de Comte de Saint Vincent.

Comme il ne restoit à l'Infant que Dom Rodrigue de Menesez, Simon de Souze, & Christofle d'Almeide, & que cela ne suffisoit pas pour oser paroître devant la Reine qu'on attendoit à toute heure, il demanda au Roi d'en augmen-

ter le nombre, ce que Sa Majesté lui accorda, lui faisant dire par Henric Anrique de Mirande, qu'il permettoit à son frére de les nommer, aussi-tôt l'Infant nomma Louïs de Sylveira, Comte de Sarsedes, Dom Vasco Lobo Baron d'Alvitz, Michel Carlos de Tavoris, General de l'Artillerie de Tra os Montez, & Laurent de Lanclastre.

L'Infant en entrant au Palais apprit que le Roi avoit changé d'avis, & en effet Dom Alfonse lui soutint qu'il ne lui avoit pas promis, & que quand il lui auroit donné cette permission, elle lui seroit inutile, parce qu'étant d'une humeur insupportable tout le monde le quittoit. L'Infant penêtré de ce procedé, ne se trouva plus que rarement dans le Conseil, & le Favori pour lui faire sa Cour, lui alloit rendre compte de ce qui s'y passoit.

Pendant toutes ces broüilleries de Cour, le Comte de Schomberg au sortir de Moura, alla à Estremos, de là il passa à Salvaterre, où étoit alors la Cour, & vint à Lisbonne, où il fut malade : mais son indisposition ne l'empêchoit pas d'avoir toujours dans l'esprit le dessein d'Ayamonte. Le Comte de Castel Melior

Infant tâchoit de l'en detourner ; sollicité à cela par Giluas Lobe, & Henric Anrique, dont il suivoit aveuglément les Conseils.

Comme on étoit donc occupé à Lisbonne des propositions de paix du Milord Fanchon des aprêts pour la reception de la Princesse de Nemours, de la mort de la Reine & de ses suites ; Que les Castillans ne songeoient qu'à envoyer en Allemagne leur Infante pour être Imperatrice : le Comte de Schomberg sans en rien dire à personne, partit de Lisbonne vers la-mi Avril, assembla quelques Troupes à Estremos, marcha avec quatre mille hommes de pied, douze cens chevaux, quatre piéces de canon, & des vivres pour quinze jours, à dessein de passer la Guadiane, & d'attaquer Saint Lucar, qui est au dessous de Mertola sur la même Riviere, où le reflux monte un peu.

Saint Lucar est sur une haute montagne qui a du côté de la Riviere trois grosses tours, & de l'autre deux bastions revêtus avec deux demi-lunes. Quand les Portugais arriverent devant, on s'aperçût qu'une partie de l'Infanterie, & presque tous les vivres n'étoient pas arrivez;

rivez ; on ne laissa pas de l'attaquer, & la Garnison étonnée de voir le mineur attaché demanda à composer le troisiéme jour, avant même qu'on eut mené le canon par des montagnes, où ils ne croyoient pas qu'on en pût guinder : cette Garnison sortit avec armes & bagages sans canon ; elle en laissa six dont il y en avoit deux de vingt-quatre.

Il y en a qui croyent que l'on eut pris Ayamonte, si l'on y eut été, quoi que l'on n'eut que quatre mille hommes de pied, & douze cens chevaux ; car l'épouvante étoit grande dans cet endroit de la Province, où l'on n'avoit jamais veu tant de Troupes Portugaises ; mais comme l'Infanterie n'avoit pas de pain, il falut se contenter de faire une course avec la Cavalerie du côté de Seville, d'où on rapporta deux Drapeaux. On prit le Bourg de Gibralion à l'embouchure de l'Odier, où il y avoit quelques barques qui furent pillées, il y avoit aussi une Setie de Provence chargée de bled, & quoi que cette marchandise fût de contre-bande, comme elle apartenoit à des François, on n'y toucha pas, la Cavalerie alla trois lieuës plus loin, jusqu'à la veuë de Teay Gue-

ros, qui est un des plus beaux lieux de la contrée.

Le Comte Menard de Schomberg, Capitaine & Major du Regiment de Cavalerie de son Pere, qui avoit été detaché avec trois cens chevaux rencontra le Regiment de Rougemont qui se retiroit: on le chargea proche de la Ville qui fut brulée, & Rougement poussé deux lieuës au de là où il perdit bien cent chevaux pour s'être trop opiniâtré à un defilé.

Pendant le pillage & l'incendie de cette place, un Bourgeois Castillan qu'on venoit de dépoüiller, entendant un Cavalier Portugais qu'on avoit mis en Vedette devant une Eglise qui joüoit d'une Guitarre qui n'étoit pas d'accord, pria civilement ce Cavalier de la lui donner, & aprés l'avoir bien mis d'acord, il lui dit en la lui rendant, *Agora sta templada*, puis continua à se promener d'un sens froid comme auparavant. Cette course allarma tellement le païs, que beaucoup de lieux ouverts, & de Châteaux se racheterent du feu & du pillage, & tout ce butin & ces contributions furent au retour partagez & distribuez entre les Officiers & les Cavaliers.

La nouvelle de la prise de S. Lucar dans la Province la plus riche & dont les Castillans étoient les plus jaloux, arriva à Lisbonne avant que l'on sût qu'il y fut allé; mais au lieu de s'en rejoüir & de répondre favorablement au Comte de Schomberg qui faisoit voir & donnoit à entendre la facilité qu'il y avoit d'étendre de ce côté-là les limites du Portugal, representant que le Marquis de Caracene faisoit difficulté de laisser passer des Troupes d'Estramadure en Andalousie, quoi que le Duc de Medina Sidonia qui en étoit Gouverneur, le pressât de le secourir, le Comte de Castel Melior reprenant ses premiers resonnemens, répondit qu'il ne convenoit pas au Roi son Maître de commencer une guerre en Andalousie, qu'il en avoit assez d'autres entamées dans diverses Provinces, ces raisons qui n'étoient pas d'un homme de guerre n'avoient aussi nul fondement dans leur principe; car l'Algarve est presque inaccessible de ce côté-là à cause de la hauteur de ses montagnes, que d'ailleurs la Guadiane la couvre, & que les Portugais ont Castro Marin qui est trés-fort vis-à-vis d'Ayamonte qui ne l'est

pas

pas, & qu'en un besoin on eut pû faire passer par-là les Troupes & les vivres dont on auroit eu besoin; mais il y avoit apparence qu'aprés avoir tâché l'année derniere de separer le corps étranger, on ne vouloit pas qu'il fût maître d'un port de mer, où il eut pû se maintenir même aprés la paix, en faisant venir ses besoins de France & de Tanger qui est vis-à-vis d'Ayamonte. Le Comte de Schomberg prenant patience à son ordinaire, fit venir des vivres & des munitions de Mertola pour Saint Lucar, où il laissa quatre cens hommes, avec quelques Cavaliers qui tinrent ce païs en contribution jusqu'à la paix. La place étant bien pourvûë, on partit le 5. de Juin, huit jours aprés l'avoir prise, & on ramena les Troupes à Estremos.

A la-mi Juin le Duc de Beaufort vint moüiller devant Cascaye avec quarante Vaisseaux : il mit pied à terre & fut saluer le Roy, qui devoit épouser sa niece, aprés quoy il mit à la voile; mais à peine fut-il hors de la Riviere, que l'Armée navale de Castille s'y presenta, elle attaqua le Fort des Berlingues, qui se rendit ; car il n'y avoit que douze hom-

hommes dedans. Les Castillans aprés avoir enlevé quelques pieces de fonte qui étoient dans ce fort, l'abandonnerent.

On eut avis presque en même temps que les Castillans avoient fait une entrée dans la Province de Tra os Montez, & qu'ils avoient pillé & brûlé quantité de lieux.

La Reine de Portugal aprés avoir été tres-long-temps attenduë, arriva enfin le 2. d'Août dans la Riviere de Lisbonne, escortée de quantité de Vaisseaux de Guerre François, le Marqui de Ruvigni en qualité d'Ambassadeur Extraordinaire de Sa Majesté Tres-Chrétienne étoit chargé de la conduite de cette Princesse, elle étoit accompagnée de l'Evêque & Duc de Laon, son Oncle à la mode de Bretagne, & de quantité de personnes de qualité, que la curiosité avoit rassemblez.

Le Roy Dom Alfonse ne fut point recevoir la Reine à son bord ; comme on s'étoit imaginé qu'il le feroit, mais le Marquis de Ruvigni alla saluer l'Infant qu'il trouve n'ayant auprés de *lui*, que Dom Rodrigue de Menesez, ce qui rendit Dom Pedre si confus, qu'il envoya

voya demander au Roy par l'entremise du Favori, qu'il pût avoir plus d'Officiers, & lui representa qu'il y alloit de l'honneur du Roy, avant que d'avoir réponse, il renconta le Roy, à qui il dit tout ce qu'il pût sur ce sujet sans le pouvoir fléchir, ce qui outra si fort l'Infant, qui demanda à se retirer, à quoy Dom Alfonse repartit qu'il le pouvoit faire de lui-même; mais qu'il ne le lui ordonnoit pas.

La Raine vint donc moüiller le 2. d'Août au dessus de la tour de Belin, au bruit de tout le canon des Vaisseaux. A ce bruit une multitude innombrable de monde couvrit tout le rivage, si bien qu'il sembloit qu'il ne fut resté personne dans la Ville, en effet il ne manquoit rien à tout ce grand concours de peuple que celui qui devoit y être le premier, s'il avoit été bien instruit de son devoir, & qu'il eut été bien touché du mérite & de la beauté de la Princesse.

Le reste du jour se passa sans qu'on vît paroître Dom Alfonse, & le peuple qui venoit de quitter le deüil de la Reine Mere, & qui s'étoit paré de ce qu'il avoit de plus beau, attendit vainement

ment jusqu'au soir qu'elle seroit la fin de ce spectacle ; toutesfois dans le temps qu'on ne s'attendoit plus à rien comme le soleil se couchoit, la Reine se fit voir dans la barque qui la portoit à terre. Du moment que le peuple l'apperçût, ce ne furent plus que des signes d'admiration ; tout retentissoit d'acclamations & de cris d'allegresse ; chacun portoit la joye peinte sur le visage ; mais lors que cette Princesse eut pris terre, & qu'on la vit de plus prés, tous ces bruits éclatans se changerent en un silence respectueux, qui n'étoit interrompu que par des vœux & par des souhaits pour la prosperité de son mariage & de son régne, qui l'accompagnerent jusques dans Alcantara, où le Roy la reçût ; & où elle demeura jusqu'à ce qu'elle fit son entrée de ceremonie dans Lisbonne.

Le Comte de Castel Melior s'étoit flâté qu'il lui seroit aisé de se rendre maître de l'esprit de la Reine, & de la Gouverner comme il faisoit le Roy, fondé sur son credit qui étoit bien établi, sur la bonne opinion qu'il avoit de son sçavoir faire, & particulierement sur les avis qui lui venoient de toutes

parts,

parts, que la Reine avoit dessein de bien vivre avec lui, mais tous ces avantages lui devinrent inutiles avec le temps par le mauvais usage qu'il en fit, & par la bizarre & irreguliere conduite de son maître avec la Reine, qu'il lui eut été aisé de rectifier, s'il l'avoit voulu; mais il sembloit qu'il eut envie que la Reine l'en priât.

Pendant les quinze jours que l'Evêque de Laon & le Marquis de Ruvigni furent à Lisbonne, rien ne fut oublié de la part des Portugais pour les bien regaler à la maniere de leur païs, mais rien ne leur fut plus sensible que les entretiens qu'ils eurent avec le Comte de Schomberg, qui satisfit à toutes leurs questions & remplit pleinement toute leur curiosité; car ils furent presque toûjours ensemble.

Douze jours aprés le départ de l'Ambassadeur de France & de l'Evêque de Laon, la Reine fit son entrée dans Lisbonne; mais comme cela n'est pas de mon sujet & que d'autre côté il n'y avoit rien de fort extraordinaire, je dirai seulement, que le Comte de Maré honteux de voir qu'en cette occasion la Reine n'eut point de gardes, avoit erigé en cette qua-

qualité les Cavaliers les mieux faits de son Regiment à qui il avoit fait faire des casaques à ses dépens ; mais les Portugais s'en moquerent, & je ne sçai même si la Reine l'en remercia.

Depuis le refus que le Roi avoit fait à son frere de se servir des Gentilshommes qu'il avoit choisis, l'Infant mouroit d'envie de se retirer de la Cour, néanmoins il resolut d'y aller jusqu'à ce que la Reine eut fait son entrée. La premiere fois qu'il y fut après la permission qu'il avoit demandée de se retirer, le Roi le railla de ce qu'il n'étoit pas encore parti, l'Infant sensible à toutes ces attaques étant un jour en carosse n'ayant avec lui que Dom Rodrigue de Menesez, & Simon de Souse, il leur témoigna qu'il falloit que quelqu'un le desservît auprés du Roi, & que s'il croyoit que ce fût le Comte de Castel Melior, assurément il s'en vangeroit ; Simon de Souse défendit son frere avec châleur. Une autre fois que l'Infant tint le même discours, Simon de Souse lui répondit qu'il ne le serviroit pas d'avantage, s'il prétendoit traiter son frere de la sorte, & comme l'Infant dans la suite lui eut dit de monter

ter

dr en carosse, il le refusa, quoi que Dom Pedre ajoûtât, qu'il songeât bien à ce qu'il disoit & ce qu'il faisoit.

Le Favori touché de la disgrace de son frere, alla trouver l'Infant dans son Palais, à dessein de justifier Simon de Souse, & de l'excuser, mais l'Infant se renferma à lui dire, qu'il n'ajoutoit aucune foi aux paroles, si elles n'étoient accompagnées d'effets, qu'il employât son crédit à le remettre dans les bonnes graces du Roi, & qu'il ne lui refuseroit pas les siennes. Comme tout cela se passoit à la veuë de tout le monde, plus l'Infant témoignoit l'envie qu'il avoit de se retirer aprés l'entrée de la Reine, & plus il se trouvoit environné de Seigneurs & de noblesse, ce qui donnoit de l'ombrage au Comte de Castel Melior. Si bien que comme il sçavoit que sa faveur étoit fort enviée, il se tenoit sur ses gardes.

Le soir donc de l'entrée de la Reine, l'Infant accompagné de Dom Rodrigue de Menesez & de quelque Noblesse se retira à sa quinte de Quelui à une heure de Lisbonne. Cette retraite, (comme toutes les actions publiques) fut approuvée des uns & condamnée des autres,

tres, sur tout lors qu'on vit dans la suite, que Dom Pedre se faisoit preparer une maison dans Almede, qui est une petite Ville vis-à-vis de Lisbonne de l'autre côté du Tage ; cela acheva de faire connoître ses mécontentemens au peuple, & comme il est toûjours porté pour ceux qui sont opprimez, il murmuroit du mauvais traitement que D. Alfonse faisoit à son frére. Le Favori & ses creatures qui craignoient que les Castillans ne vinssent à connoître ces broüilleries, & n'en fissent leur profit, & que l'Infant ne gagnât par ce moyen l'amitié du peuple, resolurent de faire tous leurs efforts pour le ramener à Lisbonne.

Dans ce temps-là la Reine tomba malade & l'Infant vint deux soirs lui rendre visite. Le Favori qui le sçût engagea la Reine à obtenir de Dom Pedre que pour lui épargner la peine de venir apprendre de ses nouvelles ; il demeureroit à la Cour jusqu'à sa guerison : l'Infant y consentit avec peine laissant tout son Equipage à sa Quinte, & persistant à vouloir passer l'hyver à Almede. Le Comte de Castel Melior, pour profiter de ce séjour à Lisbonne, fit bien au-

prés

prés du Roy, qu'il obtint que si l'Infant vouloit renoncer au premier choix qu'il avoit fait, il lui permettroit d'en faire un second, où il pourroit mettre qui il lui plairoit à la reserve d'un seul.

L'Infant aprés quelques façons accepta l'offre, & choisit pour ses Gentilshommes, Loüis Silve Tello, Comte d'Aveiras, Dom Jean Mascaregnas, Comte de la Torré, Loüis Alvarez Tavora, Comte de Saint Jean, & Manuël Tellez de la Silve, Comte de Vilar Major. Aprés qu'il sçeut que ce choix étoit aprouvé il retourna à la Cour, & Christoffle d'Amade, se retira; mais l'aversion du Roy se renouvella aussi-tôt; & même elle éclata incontinent, comme on le verra dans la suite.

Au commencement de Septembre le Marquis de Caracene feignant d'en vouloir à Baje & à Serpe, engagea les Portugais à enveyer du monde de ce côté-là, ce qui lui facilita le pillage de Veiros, de Cabece, de Vide, & d'autres lieux qu'il fourragea, avec quatre mille chevaux, & deux mille mousquetaires, d'où il retourna avec un grand butin.

Pendant que cela se passoit, le Com-

te de Schomberg étoit à Lisbonne, & même pour avoir part aux grandes fêtes qui se préparoient, on l'y retint tout le mois d'Octobre ; cette longue absence donna lieu au Marquis de Caracene de former une entreprise sur Campo Mayor, il sçavoit que la Garnison de cette place étoit accoutumée de sortir, il dressa une embuscade où il prétendoit l'attirer ; mais comme les Portugais ne sortirent pas ce jour-là, l'entreprise fut manquée.

Le General de la Cavalerie Portugaise resolut d'entrer par deux côtez dans le païs ennemi ; il fit quelque butin du côté d'Olivence ; mais Jean de Silve qui avoit dessein d'aller vers Talavera, avec douze cens chevaux à dessein de faire diversion, attira tous les Castillans de ce côté-là, le Prince de Parme qui les commandoit fut long-temps en doute s'il attaqueroit les Portugais ; mais comme il eut remarqué que leur arriere garde marchoit en confusion, il ne balança pas à les charger, ce qu'il fit trés-vigoureusement. Les Portugais jusques-là avoient eu bien de l'avantage dans diverses escarmouches ; car ils avoient demonté plus de quatre vingt

maî-

maîtres; mais voyant venir le Prince de Parme avec tout ſon monde, ils le receurent mollement, il n'y eut qu'un ſeul Eſcadron qui tint ferme; mais il fut preſque tout défait.

La premiere ligne étant ainſi renverſée, les deux autres quoi qu'auſſi fortes que les Caſtillans qui les attaquoient, lâcherent le pied & s'enfuirent, ils furent pouſſez juſqu'à Campo Mayor, les Portugais perdirent en cette occaſion quatre cens chevaux; mais peu d'Officiers, il y en eut bien vingt qui furent pris, & entre autres un Commiſſaire General.

Le Comte de Schomberg touché de cette perte, vouloit qu'on fît un exemple des Officiers qui n'avoient pas fait leur devoir; mais n'en pouvant avoir la permiſſion, il partit de Liſbonne & s'en retourna à Eſtremos aprés avoir paſſé par Settuval & Alcacer, car ſon gouvernement s'étendoit juſques en Algarve.

Aprés avoir pouſſé à bout en toutes rencontres, la patience de ſon Frére, Dom Alfonſe ſe laiſſa tellement emporter à l'averſion & à la haine qu'il lui portoit, qu'il n'étoit pas même au pou-

voir du Favori, ni des Ministres d'y apporter de la modération. Dom Pedre ne faisoit plus rien, qui ne fût un crime aux yeux du Roy, cela éclata dans un démêlé de la Marquise de Castel Melior Mere du Favori, & Dame d'honneur de la Reine, avec Dom Jean de Mascaregnas, Comte de Sainte Croix, Grand Maître de la Maison de la Reine, au sujet de leurs charges: comme le Roy disoit qu'il vouloit les accommoder & gouverner lui-même sa maison, *ajoûtez*, dit l'Infant, *que vous voulez aussi gouverner vôtre Royaume & vous ferez bien*, le Roy prenant celà au point d'honneur, s'emporta de parole contre son frere, se voulut jetter sur lui, & sans la Reine il l'ût frapé.

Un autre jour que l'Infant étant dans un carosse avec le Roy & la Reine, comme ils regardoient des Fidalques qui s'essayoient au jeu de Cannes, il ne pût s'empêcher de loüer le Marquis de Marialve, qui étoit à cheval avec son Frére Dom Rodrigue à son côté, le Roy qui crut que loüer le Marquis de Marialve c'étoit mépriser le Comte de Castel Melior qui étoit aussi present & chef d'une Quadrille, s'emporta con-

tre l'Infant tira son poignard, & l'alloit fraper, si la Reine ne se fût point mise entre deux, tant le Roy étoit prévenu, que tout ce que l'Infant disoit, n'étoit qu'un effet du mépris qu'il avoit pour lui; & l'Infant ne pouvoit donner son approbation à quoy que ce fût, que dés aussi-tôt il ne fût desaprouvé du Roy. Dom Alfonse ne se souciant pas de fâcher son frere, lui ôta Joseph de Fonseca son Aumônier, & lui refusa un autre Ecclesiastique. L'Infant pour ne pas s'exposer d'avantage à tous ces mauvais traitemens, demanda à exercer la charge de Connétable dont il étoit pourvû; comme la cabale du Favori craignoit de voir l'Infant Maître des Armées, elle fit répondre, que cette demande étoit assez importante pour en déliberer dans le Conseil. Cependant on éloigna de lui le Comte de la Torré, sous prétexte d'aller lever des Troupes dans l'Estramadure, & le Comte de Saint Jean eut ordre d'aller faire sa charge dans la Province de Tra los Montez. L'Infant malgré tous ces mauvais traitemens, continuoit à faire sa Cour avec une grande soumission, quoy qu'il eût toûjours dans l'esprit que le Roy l'avoit voulu

poignarder, & on croit qu'il rouloit dés ce temps-là dans son imagination le dessein de s'en vanger de la maniére que la feuë Reine, sa mere, l'avoit projetté. Il consideroit que si cela se fut executé dans ce temps-là, il seroit maintenant possesseur d'un bien qu'il estimoit plus que la Couronne & qu'il n'auroit pas le déplaisir de voir une si belle Princesse si indignement traittée; mais il ne témoigna rien de cela que dans la suite, qu'il le confia à son Confesseur & celui-ci à celui de la Reine comme nous le verrons dans la suite.

Aprés les premiers jours du mariage du Roy Dom Alfonse avec la Princesse d'Aumale, on s'aperçût que les choses ne se passoient pas si agréablement entre des personnes de leur âge, qu'il y avoit lieu de l'esperer & de le croire, d'abord cela ne fut aperçû que de ceux qui aprochoient de fort prés leurs personnes; mais insensiblement cela s'étendit plus loin, & commença à jetter les fondemens d'une troisiéme cabale dans cette Cour, dont les deux plus foibles, comme il arrive d'ordinaire, se joignans contre la plus forte, en triompherent à la fin : mais comme toutes ces intri-

gues

gues se menoient en même temps & dans un grand secret, il faut tâcher en les racontant d'éviter s'il se peut la confusion.

Comme chaque parti se ménageoit & prenoit ses avantages de ce qu'il voyoit faire de mal aux deux autres, il faut dire en quel état ils étoient, avant que d'en venir à ce qu'ils firent pour se détruire l'un l'autre.

Le Roy n'étoit point plus humain qu'avant son mariage, il continuoit dans ses mauvaises habitudes, & donnoit tous les jours de nouveaux dégoûts à la Reine, jusques-là qu'il témoigna d'être amoureux de la premiere de ses femmes de chambre. A l'égard de l'Infant, le Roy joignoit à l'envie qu'il lui avoit toujours portée, une haine si envenimée, qu'on eût pû dire quelle renfermoit de jalousie, s'il eut eu sujet d'en avoir. Sur tout il avoit un aveuglement si grand pour son Favori, qu'il ne voyoit & n'agissoit que par lui, si bien que l'horreur qu'on avoit pour tous ses vices réjaillissoit presque toute entiere sur le Comte de Castel Melior, on prétendoit qu'au lieu d'adoucir la ferocité de ce Prince, & d'aporter quel-

quelque modération à ses emportemens, il se servoit des défauts de son maître, pour disgracier ceux qui lui déplaisoient, ou pour avoir les charges & les emplois qu'il envioit ou pour lui, ou pour ses amis. Il ne gardoit pas même de mesures avec l'Infant, & quand il eut gagné l'une des femmes de la Reine en qui elle se confioit le plus, il n'ût plus pour cette Princesse que des égards apparens, si bien que le Roy & son Favori, ôtez quelque bienseance qu'ils avoient encore pour elle devant le monde, témoignoient s'en soucier fort peu en particulier.

Une si bizarre conduite de ceux qui étoient dans le tort, donna sujet insensiblement à la Reine d'entrer dans de grandes défiances, & de les soupçonner de machiner entre eux de pernicieux desseins contre elle; mais plus ils lui donnoient sujet de se plaindre, plus elle étoit circonspecte à en témoigner ses ressentimens, ne sçachant pas trop à qui se fier, elle sçavoit qu'elle étoit plainte de tous ceux qui sçavoient ses malheurs, & se flâtoit que le temps adouciroit tous ses maux. La France qu'elle venoit de quitter la remplissoit encore,

& l'envie qu'elle avoit de satisfaire à ce qu'on attendoit d'elle l'occuppoit toute entiere ; ainsi elle songeoit bien moins à trouver des remedes à ses maux qu'à les dissimuler. Or quoy qu'elle eut assez de disgraces, pour n'avoir pas besoin de chercher ailleurs dequoi s'affliger, elle ne voyoit qu'avec peine les injustices qu'on faisoit à l'Infant, & témoignoit dans les rencontres qu'elle prenoit toûjours à tâche de le remettre dans les bonnes graces du Roy.

L'Infant de son côté suportoit impatiemment le Ministre du Favori, & avoit conceu & nourri depuis longtemps, une haine implacable contre lui, & contre ses amis dont quelques- uns n'étoient pas sans reproche, & quoy que ce dût lui être une consolation de voir les plus honnêtes gens se déclarer pour lui, il se croyoit encore fort à plaindre ; car son frere lui faisoit essuyer tous les jours de nouveaux chagrins. Il l'avoit relegué depuis peu à la Campagne, où il fut quelques jours, & ne pût rentrer à la Cour que par de grandes soumissions pour le Roy, & pour son premier Ministre, ce qui donnoit lieu de penser, que la fierté de l'Infant

cedoit à la politique de ses creatures, ou que quelque autre raison secrette l'obligeoit d'en user de la sorte, chacun croyoit penêtrer dans ces differens motifs, & personne n'osoit en parler ouvertement.

Les choses étoient en cet état au commencement de cette année, lors que l'Infant sur le point d'accompagner le Roy à Salvaterre lui demanda la permission d'y mener un peu plus de monde qu'à l'ordinaire : mais quoi que cela fût fondé en coutume ; on le refusa. Un peu aprés, le Comte de la Torré qui levoit du monde à Santarem, crut qu'étant si proche de la Cour, il ne seroit pas mal d'y aller ; mais il fut renvoyé le jour même, & lui étant arrivé devant le Roy en parlant de Dom Pedre, de le nommer Prince, Dom Alfonse lui dit que son frére n'étoit pas Prince ; mais Infant. En effet l'Infant n'avoit pas encore été reconnu Prince par les Etats, & il ne pouvoit avant cela en prendre la qualité : mais cela étoit pardonnable à un Courtisan dans l'entretien.

Pendant le séjour du Roy à Salvaterre, il ne fut qu'une fois à la chasse, quoi qu'il

qu'il eût fait faire de grands preparatifs pour cela ; mais il alloit au quartier de la patroüille où il passoit une bonne partie du jour & de la nuit à faire de mauvais repas & à oüir une méchante musique. Les excez qu'il y fit & les indignes traitemens qu'il faisoit à la Reine obligerent la plûpart des grands à quitter ses interêts pour ceux de cette Princesse.

D'autres croyant être obligez de pousser les choses plus loin furent trouver le Favori, & entre autres le Marquis de Nice son Oncle, & le Marquis de Sandes ; ils lui representerent qu'ils étoient persuadez que le Roy ne pouvoit avoir d'enfans, & que cela supposé, il falloit de necessité marier l'Infant, à ces raisons ils en ajouterent tant d'autres, qu'ils le persuaderent, & il fit si bien qu'il fit consentir le Roy à cela.

Les deux fréres n'avoient encore alors qu'un Confesseur : ce fut lui qui vint annoncer cette nouvelle à Dom Pedre de la part du Roy, à quoi l'Infant répondit par écrit aprés bien des marques de reconnoissance, qu'il seroit à propos avant toutes choses de lui assigner un appanage propotionné à sa naissan-

 ce,

ce, & au dessein qu'on avoit de le marier, qu'aprés on chercheroit une Princesse, & que l'ayant trouvée, il croyoit qu'on en devoit communiquer avant que de la demander, avec le Roy & la Reine d'Angleterre; & que pour abreger la longueur de ces procedures, il nommoit Jean de Boxas d'Azevede son Secretaire, pour traiter de tout cela avec celui que Sa Majesté auroit la bonté d'indiquer.

Quoi que le Comte de Schomberg fût la plûpart du temps à la frontiere, il ne laissoit pas d'être bien instruit de tout ce qui se passoit à la Cour; il connoissoit l'humeur farouche, pour ne pas dire brutale de Dom Alfonse, comme il traittoit indignement la Reine: & ce qu'il souffroit le moins patiemment, c'étoit de voir que le Favori au lieu d'adoucir des maniéres si rudes & si opposées à l'honnêteté, fortifioit le Roy dans ses façons de faire, s'imaginant que la faveur ne pourroit souffrir d'atteinte, tant qu'il seroit bien avec son maître: puis venant à faire reflexion sur l'aveuglement de ce premier Ministre, qui ne songeoit point aux preparatifs de la Campagne, & qu'il laissoit échaper

tant

tant de belles occasions de porter plus loin les bornes du Portugal, & d'agrandir sa Patrie, il envioit le bonheur de ceux qui alloient aquerir de la reputation dans la guerre, que la France alloit faire à l'Espagne. Cependant pour n'avoir rien à se reprocher, il forma de lui-même l'entreprise d'Albuquerque.

Aprés avoir donné ordre à tout ce qu'il crut necessaire pour ce dessein, il partit d'Estremos le 7. ou 8. de Mars, avec quatre mille hommes de pied & six cens chevaux à dessein de prendre la place, ou du moins d'enlever un Regiment de Cavalerie, & un d'Infanterie Irlandoise qui étoient dans la Ville basse, il y avoit outre cela dans un petit Château qui est dans la Ville haute, quatre Compagnies Catalanes.

On marcha toute la nuit, & l'Infanterie eut de la peine à passer deux petites rivieres que les pluyes avoient fait déborder, car il y avoit de l'eau jusqu'à la ceinture. Cet obstacle n'empêcha pas d'arriver une heure avant jour & de poser les échelles. On passa donc par dessus la muraille, & on alla rompre la porte de la Ville basse. On avoit apporté deux petards & tout ce qu'il falloit pour faci-

faciliter l'entrée de la Ville haute ; en cas qu'on ne pût pas entrer pêle mêle avec les Soldats & les Bourgeois qui s'y retireroient. On croyoit que l'on attacheroit le petard pendant que les Anglois essayeroient d'escalader le Château, par un endroit où on disoit que la muraille étoit fort basse ; mais les espions avoient fait la chose bien plus facile qu'elle ne se trouva ; les murailles se trouverent bien plus hautes qu'ils n'avoient dit ; & il y avoit des redents palissadez devant la porte qui en rendoient l'accez difficile ; d'ailleurs le grand embarras des ruës empêcha le petard d'arriver assez à temps, si bien que les Irlandois eurent le loisir de border la muraille & de faire grand féu. Comme il étoit déja grand jour, le Comte de Schomberg envoya le Marquis de Beringhen son aide de Camp, faire retirer son Régiment d'Infanterie qui étoit en Bataille à découvert dans une grande ruë vis-à-vis de la porte en attendant l'effet du petard, à qui les ennemis avoient déja tué un Officier & sept ou huit Soldats.

Il envoya en même temps un Officier Portugais porter le même ordre au

Mar-

Marquis de Noirmontier, qui étoit à la tête d'un Regiment Portugais qu'il commandoit, dans une autre ruë. En recevant cet ordre un coup de mousquet le tua, c'étoit un homme d'un rare merite qui donnoit de grandes esperances de porter un jour bien loin la gloire de la Maison de la Tremoüille dont il étoit.

Il falut se contenter de piller la Ville basse, où on prit quelques Cavaliers & Bourgeois qui n'avoient pû se sauver dans la Ville haute, avec un assez grand butin & se retirer avec perte de vingt cinp ou trente hommes.

L'Abbé de Saint Romain que le Roy de France tenoit à la Cour de Portugal depuis le mariage de Dom Alfonse conclud avec lui à la fin de Mars, une ligue offensive & défensive, laquelle nous avons inserée ici de mot à mot.

Traité de Ligue Offensive & Défensive, entre les Serenissimes & Puissans Princes le Roy LOÜIS XIV. & ALPHONSE VI. Roy de Portugal, contre le Roy de Castille. Fait à Lisbonne le dernier Mars 1667.

APrés que le Roy Tres-Chrétien d'une part, usant des moyens doux & amiables, n'a pû réduire le Roy de Castille à ce que par la Justice de la cause, il lui rendit les places & Etats, qui appartiennent par succession à la Reine Tres-Chrétienne son Epouse, ni d'autre part, le Roy de Portugal, aprés plusieurs victoires & avec l'Intervention du Roy de la Grande Bretagne n'a pû obtenir du Roy de Castille une honorable et seure Paix: comme finalement il se connoit par infinies experiences que la seule force des armes peut obliger les Castillans à ce qu'ils consentent que chacun joüisse de ce qui lui appartient. Nous Melchior de Heron Baron de Saint Romain, Chevalier de Lordre de Saint Lazare, Abbé de Saint

Saint Leonard de Corbinace Commiſſaire ayant pouvoir, Député pour le preſent Traité pour Sa Majeſté Trés-Cretienne d'une part, & de l'autre Dom Vaſquez Loüis d'Agames Marquis de Niße, Comte de Laridiquiere & Admiral des Mers des Indes Orientales, & Dom Juan de Silve Marquis de Gaure Comte de Portalegre &c. Grand Maître de la Maiſon du Roi, & Dom Antoine Loüis de Meneſſes Marquis de Marialve Comte de Caſtagñde, &c. & Franciſco de Torrez Marquis de Sande Comte de Ponte &c. Loüis de Vaſconcellos de Souſe Caſtel Melior &c. Antoine de Souſe Maguęda Sieur de Liſle, Grand Secraitaire d'Etat, tous Deputez de la part de Sa Majeſté de Portugal, avec pouvoir pour faire ledit Traité aprés l'examen fait des pouvoirs & procurations de l'un & de l'autre deſdits Seigneurs Rois, & avoir meurement examiné tous les points d'icelui, avoir fait & contracté par ordre deſdits Seigneurs Rois en vertu deſdits pouvoirs la ſuivante Ligue offenſive & defenſive, & les Articles d'icelle, afin que par ce moyen on oblige les Caſtillans à une juſte, ſure & honnorable paix.

Au

I.

Au même instant que la Paix qui se traite presentement entre la Couronne de France, ses Alliez & l'Angleterre, sera concluë, le Roy Tres-Chrétien déclarera la Guerre à la Castille & la fera par mer & par terre.

II.

Si contre l'esperance & les desirs des deux Rois la paix d'Angleterre ne se concluoit pas presentement, ni dans l'espace de trente mois d'aujourd'hui, lesdits trente mois passez, nonobstant la Guerre d'Angleterre, le Roy Tres-Chrétien déclarera la Guerre à la Castille, & l'observera religieusement le present Traité pour dix ans entiers à compter de ce jour; & si pour quelque raison importante Sa Majesté ne déclaroit pas la Guerre à la Castille aprés l'espace desdits trente mois passez neanmoins se gardera encore le present Traité, comme aussi la continuation de la subvention de neuf cens mille Crusados *en la forme convenuë en l'Article suivant, jusques au jour que le Roy Tres-Chré-*

Chrétien déclarera la Guerre au Roy de Castille.

III.

Du jour auquel le present Traité sera signé, jusques au jour que la France déclarera la Guerre, soit que pendant l'espace de trente mois ou moins, la Paix d'Angleterre se fasse, ou non, le Roy de Portugal fera la guerre avec toutes ses forces, & ne fera Paix ou Tréves aucunes de peu ou de long-temps avec la Couronne de Castille; & afin que le Roy de Portugal puisse plus commodément soutenir les frais de la guerre jusques à ce que le Roy Tres-Chrétien la déclare à la Castille, sadite Majesté Tres-Chrétienne accorde à Sa Majesté de Portugal par chacun an un million & huit cens mille livres, monnoye de France, laquelle réduite en monnoye de Portugal, fait la somme de neuf cens mille Crusados, *de laquelle somme six cens mille livres seront employées à l'entretien des Troupes Françoises, par l'ordre de Noble homme Pierre Gravé, ou son Successeur, comme il s'est pratiqué jusques à cette heure & les douze cens mille restantes, qui sont six cens mille*

mille Crusados, *se payeront à Lisbonne au Roi de Portugal en trois payemens de quatre cens mille livres chacun ; le premier dans deux mois aprés la ratification du present Traité, le second quatre mois aprés, & le même se fera tous les ans, de quatre en quatre mois.*

IV.

Dés l'instant que la guerre sera déclarée par le Roi Tres-Chretien à celui de Castille, Sa Majesté Tres-Chrétienne demeurera delivrée du payement d'un million huit cens mille livres, desquelles en sera employez six cens mille livres, comme il est dit ci-dessus, pour l'entretien des Troupes Françoises, & le superflu à l'ordre de Sa Majesté de Portugal ; comme aussi il a été dit, declarant que si leurs Majestez de France, & de Portugal, font retirer les Troupes Françoises, ladite somme se delivrera entierement au Roi de Portugal, pour les frais de la guerre.

V.

Et afin que ladite somme se paye à Lisbonne, le Roi de Portugal fera mettre sa marque à deux cens soixante milles

Pa-

Patacons, sans aucun frais & dépens, tant pour la solde des Troupes Françoises, que pour les salaires que le Roi Tres-Chretien donne aux Chefs & Conducteurs de guerre, qui servent en Portugal par son ordre, le surplus de la somme promise avant, ou depuis la guerre déclarée, se payera en Lisbonne, & le Roi de Portugal recevra la moitié en monnoye d'argent Françoise appellées écus blancs en Espagnol vulgairement dits Patacons, pour la valeur de six cens Rez chacun; & l'autre partie en pistolles d'Espagne, ou Loüis d'or François, pour la valeur de deux mille Rez chacun.

VI.

Le present Traité s'observera le temps de dix ans, & pendant les trente premiers mois dudit temps; & avant qu'il soient passez, s'il est possible, le Roi Tres-Chrétien déclarera la guerre au Roi de Castille, comme il est dit au deuxiéme & troisiéme Article, & cependant il y aura Alliance & Ligue offensive & defensive contre les Rois & Royaume de Castille & ses Alliez, exceptez les Rois d'Angleterre

re & de Suede, jusqu'à ce qu'il se puisse conclure une bonne & commune Paix, par laquelle demeurent respectivement satisfaits les Rois Confederez, sçavoir le Roi Tres-Chretien sur les Places & Etats qui apartiennent à la Reine son Epouse par droit de succession, & le Roi de Portugal sur la reconnoißance, & rétablissement de sa Couronne Roiale, sans la déclaration que la Paix se Traite directement, & par Ecrit entre les Rois de Portugal & de Castille, nommément comme il est accoutumé de se faire entre Rois égaux, de bonne foi, & hors de tous doutes & surprises, & que le Roi de Portugal reçoive toutes les places de Portugal, & Algarves que les armes Castillanes auront occupées, & de la même maniere, le Roi Tres-Chretien les siennes en France.

VII.

Durant l'espace desdits dix ans, il ne sera licite à aucun des Rois, de traiter de Paix ou Tréves, & moins de les conclure sans un commun, exprés, & mutuel consentement, & agiront en ceci l'un & l'autre Roi, tellement de concert & d'union, qu'on ôte à l'Ennemi toute l'esperance que les affaires des Confederez se puissent accommoder

der par Traitez differens, ni se diviser, ni se separer par aucun Artifice, & promettent mutuellement lesdits Rois de le déclarer en temps & lieux aux Ministres du Roi de Castille, & accordent entr'eux qu'ils ne traiteront ni concluront aucune chose, sinon conjointement reciproque.

VIII.

Et afin que l'Ennemi commun soit obligé de faire la Paix, le Roi Tres-Chretien lui fera tous les ans la guerre avec toutes ses forces, par tous les endroits par où il pourra, nommement en Espagne, par Catalogne, ou Biscaye, & le Roi de Portugal lui fera la guerre qu'il lui sera possible, aussi avec toutes ses forces, & avec Armée Roiale de douze mille hommes d'Infanterie, & cinq mille chevaux, & en chaque année fera deux Campagnes, l'une avant, & l'autre aprés la rigueur des chaleurs, & si pour quelque difficulté irreparable, il ne se pourroit faire une de cesdites Campagnes, se fera au lieu d'icelle au moins quatre invasions dans le Pays Ennemi, chacune d'elles avec 4000. hommes.

IX.

Le Roi de Portugal donnera, comme il a fait jusques à present, aux Troupes Françoises, chevaux, pain, orge, & paille, & leurs payera ponctuellement le vert, selon la coutume, & le corps de Milice Françoise sera commandé & gouverné comme il a été jusqu'à present, par l'Excellentissime Comte de Schomberg ou autre Général experimenté, & agréable au Roi de Portugal, qu'envoyera Sa Majesté Tres-Chretienne, s'il étoit nécessaire d'en mettre un autre en son lieu, lequel ainsi comme ledit Comte de Schomberg ou son Successeur, obeïront au Gouverneur des Armées de la Province, en laquelle ils feront la guerre, aux Mestres de Camp Généraux, & de la même sorte, aux Généraux de la Cavalerie & Généraux d'Artillerie, & aux Gouverneurs des places où il y a Garnison.

Et afin que la guerre se fasse plus commodément, il a été arrêté qu'entre les François & Portugais de même poste, les plus modernes, suivant les patentes, obeïront aux plus anciens, & que les Mes-

Mestre de Camp de Cavallerie Françoise seront estimez égaux aux Lieutenans Generaux de Cavallerie Portugaise, & aura Sa Majesté Tres-Chretienne droit de pourvoir les postes qui vaqueront au corps de la Milice Françoise.

X

Le Roi de Portugal confirmera les privileges & immunitez accordez par ses predecesseurs à la Nation Françoise; & de la même sorte le Roi Tres-Chretien aux Portugais. Les sujets du Roy Tres-Chretien, principalement les Marchands de Portugal, de deçà & de là, la ligne, joüiront de toutes les commoditez, libertez, & privileges, droits, exemptions & prerogatives, qui par les derniers traitez ont été concedez aux Nations Angloises & Hollandoises, que nous tenons par exprés declarées au present Traité, comme si elles étoient inserées en icelui, & de la même sorte, que les Portugais joüiront dans les lieux sujets de la Couronne de France, des mêmes privileges, commoditez & prerogatives qui par ce present Traité se concede aux François.

X I.

Les Consuls de la Nation Françoise joüiront en tous les lieux sujets à la Couronne de Portugal, principalement à Lisbonne, de tous les privileges, droits, & honneurs dont joüissent les Consuls des Nations Angloises & Hollandoises, & de même chose, joüiront les Consuls Portugais en tous lieux dependans de la Couronne de France.

X I I.

Sa Majesté Portugaise ordonnera qu'on reçoive en tous les Ports & côtes les Navires François, & particulierement ceux qui sont aux Compagnies d'Orient & d'Occident, favorisera autant qu'il pourra le commerce desdites Compagnies, & de la même sorte se recevront en tous les Ports sujets de France, les Navires Portugais: mais pour éviter les tumultes qui peuvent arriver, est accordé qu'il ne se recevra plus grand nombre de Navires de Guerre, que celui qu'on a accoûtumé d'admettre des Anglois, suivant le Traité fait avec eux.

XIII.

En ce Traité seront admis tous les Rois & Princes qui voudront y entrer, avec des conditions utiles aux Pays, principalement au Roy de la Grande Bretagne, le desir du Roy de Portugal étoit non-seulement de garder les accords, & amitiez fraternelles qu'il a avec Sa Majesté Britannique; mais, s'il est possible, les accroître par les deux Rois, en faveur du Roy de Suede.

XIV.

Quand & aprés la conclusion de la Paix avec l'Angleterre, le Roy Tres-Chrétien procurera par toutes sortes de bons offices, d'accommoder les differens qui sont entre le Portugal & les Etats Generaux d'Hollande, afin que les Villes de Cochin & Cananor soient restituées, & sur cette matiere se fera une Article special dans le Traité de la paix d'Angleterre & d'Hollande, & de la même sorte, le Roy Tres-Chrétien intercedera envers le souverain Pontife, afin que non seulement il confirme les Evêques de Por-

tugal, comme avoient accoûtumé de faire les Pontifes envers les Rois ses predecesseurs.

XV.

Sera permis au Roi de Portugal, de lever Gens de pied & de cheval, s'il lui est nécessaire en France & Alsace, à ses dépens, conduire Ingenieux, & Mariniers acheter chevaux, & toutes sortes d'Armes pour sa deffense & offense de ses Ennemis, munitions, & vivres pour le même prix, pour lequel l'acheteroit le Roi Tres-Chretien, moyennant que les Commissaires qui seront Commis à cela, donnent un Etat du nombre des Soldats, & des Mariniers, & autre chose, à l'Illustre Seigneur du Terron à la Rochelle, & aux autres Ministres des autres Places & Villes.

XVI.

Toutes les susdites choses ainsi arrêtées & concluës entre les susdits Rois de France & de Portugal, se remettront par Traité ratifié à Paris, dans 15. jours aprés l'arrivée à la Cour du Roi Trés-Chre-

Chrétien de celui qui portera la Ratification de la part du Roy de Portugal, & le present Traité ne sera manifesté en aucune sorte, jusqu'à ce que le Roy Tres-Chrétien ait déclaré la Guerre à la Castille, & en foy dequoi & force de cedit Traité, nous avons signé de nos mains & seings en Lisbonne, le dernier Mars 1667. signé, Melchior de Heron, Député du Roy Tres-Chrétien, le Marquis de Nisse Amiral des Indes, le Marquis Grand Maître, le Marquis Marialve, le Marquis de Sande, le Comte de Castel Melior Antoine de Sonse de Maqueda.

Ce Prince dépêcha aussi-tôt un exprés en France pour ratifier ce Traité, car on sçavoit que Sa Majesté Tres-Chrétienne devoit entrer en Flandres au mois de May, pour prendre ce qu'il jugeroit à propos en compensation des droits de la Reine. Cette conjoncture étoit favorable aux Portugais : mais les broüilleries de leur Cour, & le peu d'inclination qu'ils ont naturellement de s'agrandir, leur fit négliger ces occasions, & ne leur inspira que des sentimens de paix. Quoy que la Cour de Castille fût broüillée au dedans, qu'el-

le eût de puissans ennemis au dehors, & qu'elle fût foible par tout, elle suportoit tout avec fermeté, & il paroissoit qu'elle aimoit mieux qu'on dépoüillât son pupille, que de faire une démarche qui donnât la moindre atteinte à leur gravité.

Le roy d'Angleterre, qui a toûjours été fort pacifique, qui prévoyoit bien l'extrémité où les Castillans alloient être réduits, leur envoya le Comte de Sandvvits pour négotier quelque accommodement entr'eux, tandis que de son côté il traitoit de paix avec les Hollandois, & la concluд bien-tôt aprés.

Toutes ces dispositions qui paroissoient si favorables aux Portugais porterent le Comte de Schomberg à faire des préparatifs pour aller insulter les dehors de Jerumeigne, & pour l'assieger ensuite si on trouvoit les choses disposées à cela, il en écrivit à la Cour, qui desaprouva ce dessein, si bien que les frontieres étoient aussi tranquiles qu'en pleine paix, si on en excepte quelques courses que l'on faisoit les uns sur les autres simplement pour le pillage.

Si la tranquilité régnoit dans les fron-

tieres, il n'en étoit pas de même à la Cour, où tous les partis se fortifioient & s'envenimoient de plus en plus les uns contre les autres. La Reine ne pouvant plus vivre dans la dure contrainte où la réduisoit la passion du Roi & l'inhumanité de son Favori, découvrit au Pere de Ville, son Confesseur l'extrême envie qu'elle avoit de faire confidence de tous ses maux au Comte de Schomberg, & les justes apréhentions qu'elle avoit de quelque chose de pis; que le Duc de Beaufort & l'Evêque de Laon, ne lui avoient rien tant recommandé que de prendre une entiere confiance en lui; si bien qu'elle étoit persuadée que lui seul étoit capable d'adoucir ses disgraces, & de lui donner les moyens de sortir glorieusement de l'abîme où elle étoit plongée.

Ce Religieux de la Compagnie de Jesus qui a été tres-fidelle à sa Maîtresse, & qui s'est gouverné avec beaucoup d'esprit & de prudence à travers tous les écueils de cette mer, & de ces tempêtes, approuva le desein de la Reine & le communiqua au Comte de Schomberg; & comme ils avoient déja l'un pour l'autre une estime reciproque, il

lui fit un détail des disgraces de cette Princesse, suivant l'ordre qu'il en avoit, & sa propre inclination; il lui confirma même que les bruits de l'impuissance du Roi n'étoient que trop veritables, & qu'il étoit à craindre que les suites n'en fussent trés-fâcheuses, qu'on avoit fait depuis peu une porte secrette dans la chambre de la Reine, & que l'on avoit tourné le lit, de sorte qu'on y pouvoit entrer au sortir de cette porte, sans être aperçû de ceux qui étoient dans la Chambre; qu'il étoit à craindre qu'on ne fit entrer quelqu'un par là pour couvrir la honte & la foiblesse du Roi.

Quoi que ces discours avec toutes leurs circonstances fussent trés-sensibles à un cœur genereux & bien né, qui savoit que rien n'étoit moins exageré ni plus sincere; néanmoins le Comte de Schomberg qui prevoyoit les dangereuses suites de cette confidence, & que cela pourroit l'engager à quelque chose contre celui qu'il étoit obligé de servir, temoigna au Pere de Ville, que dans l'engagement qu'il avoit avec le Roi, il lui étoit impossible de se donner tout entier à la Reine, & qu'ainsi il la suplioit

de

de trouver bon qu'il se bornât à la consoler, & à lui donner tous les avis dont il étoit capable pour la tirer d'un si mauvais pas.

Cette moderation persuada à la Reine qu'on n'avoit pas parlé assez fortement au Comte de Schomberg, & redoubla l'envie qu'elle avoit de l'entretenir : mais l'occasion se presentoit si rarement de pouvoir dire quelque chose sans interruption, ou sans être oüi, que tout ce qu'elle lui pût dire fut que les frequentes conferences qu'il avoit avec le Pere de Ville, pouvant devenir suspectes, il faloit negotier cette affaire par lettres, & se servir pour cela de l'entremise d'un Gentilhomme qui avoit été nourri page dans sa maison. Aprés s'être servi quelque temps de cette voye, le Comte de Schomberg sçeut que la Reine gardoit toutes ses lettres dans une cassette, dont sa premiere femme de chambre avoit la clef, il manda donc à cette Princesse, que la depositaire de ses secrets étoit gagnée par le Comte de Castel Melior, qu'elle étoit aimée & qu'elle aimoit le Gentilhomme qui faisoit les messages, qu'ainsi il falloit prendre de nouvelles mesures, bruler tou-

tes les lettres, charger une autre personne de la cassette, en garder la clef, & se servir d'un autre, que de ce Gentilhomme.

Pendant ce commerce de lettres, le Pere de Ville qui avoit pratiqué quelque habitude avec le Confesseur de l'Infant qui étoit de son Ordre, aprés s'être entretenus plusieurs fois en termes generaux des malheurs de la Reine & des mauvais traitemens qu'on faisoit sans cesse à Dom Pedre, il jetta à dessein quelques mots à la traverse, qui faisoient conjetucturer qu'on pouroit bien trouver des remédes à de si grands maux.

Dans les premiers entretiens qui suivirent celui-ci, ces deux habiles Religieux trouverent tant de conformité dans les malheurs de la Reine & ceux que ressentoit l'Infant, qu'ils creurent que ce seroit l'avantage de l'un & de l'autre d'agir de concert; qu'avec cette précaution il leur seroit encore assez difficile de surmonter tous les maux dont ils étoient menacez. Etans convenus de cela, & d'en rendre compte l'un à la Reine, l'autre à l'Infant, ils se séparerent aprés s'être promis le secret.

Dans

Dans la veuë de l'union de ces deux partis, le Confesseur de l'Infant ajouta au recit de ce qui s'étoit passé entre le Pere de Ville & lui, que si le Secretaire de la Reine entroit dans cette affaire, il seroit impossible qu'elle demeurât secrette, parce qu'il n'avoit rien de caché pour l'Envoyé de France. L'Infant goûta cet avis ; la Reine y donna les mains, aprés l'avoir fait communiquer au Comte de Schomberg qui trouva l'avis du Confesseur de Dom Pedre, fort judicieux ; à quoy il ajoûta qu'encore qu'il estimât l'Abbé de Saint Romain, il s'en faloit défier, parce que son caractere l'obligeoit de rendre compte en France de tout ce qu'il sçavoit, & que la France ne pouvoit entrer dans le détail d'une affaire qui demandoit à tous momens qu'on prît de nouvelles mesures : que ce seroit tout perdre d'attendre des conseils de si loin, qui ne pouvoient même être justes, par le peu de connoissance qu'on avoit en France des personnes, & des façons de faire du Portugal.

Tout cela fut aprouvé de la Reine & de l'Infant : mais lors qu'ils voulurent tout à fait engager le Comte de Schom-

berg d'être pour eux sans nulle reserve, ils trouverent plus de résistance qu'ils ne pensoient. Il avoit de la repugnance à préferer Dom Pedre à un Roy reconnu, avec lequel il étoit engagé par un Traité; qu'il ne pouvoit manquer à sa parole sans faire bréche à son honneur; & que les suites de cette affaire ne pouvoient être fâcheuses que pour lui. Les Confesseurs lui répondirent, que le Traité qui l'inquiétoit si fort, avoit été fait par la feuë Reine, & n'avoit point été renouvellé par Dom Alfonse; mais qu'il n'étoit proprement engagé qu'à défendre le Royaume, & que c'étoit executer ce Traité que de proteger l'Infant, & lui mettre en main le soin des affaires, puis que son frére n'en étoit pas capable, qu'on ne vouloit pas ôter au Roy sa Couronne; mais ses mauvais Conseils, & executer ce que la Reine Mere avoit tenté, & qu'il falloit achever pour le bien & le repos de l'Etat.

Le Comte de Schomberg se rendit à ces raisons pouvû qu'on lui permît d'en rendre le depositaire quelqu'un en France qui pût en temps & lieu rendre témoignage de la verité, que la personne

qu'il

qu'il choisiroit ne pouvoit être suspecte, puis qu'elle étoit fort mal satisfaite du Comte de Castel Melior, & qui étant bien avec le Vicomte de Turenne, pourroit rendre de bons offices, ce qui lui fut accordé lors qu'il eut nommé Fremont d'Ablancourt.

L'Infant qui jusqu'alors n'avoit pas eu de grands entretiens avec le Comte de Schomberg souhaita de lui parler, & afin que cela ne pût être suspect, on convint que le chiffre du discours seroit sur le sujet de sa conversion, de sorte que lors qu'il survenoit quelqu'un, le Confesseur disoit au Comte de Schomberg croyez que l'affaire dont il s'agit est de la plus grande importance, puis qu'il s'agit de nôtre salut, ou bien quelque autre chose qui convenoit à l'un & à l'autre.

L'Infant fit entrer dans le secret de cette affaire Rodrigue de Menesez qui avoit sa confidence il y avoit longtemps, & la meritoit bien, il étoit Gentilhomme de sa Chambre, & President du Palais, dont la fonction est de donner des juges aux parties, qui l'avoient, comme on dit en France par petits Commissaires, il étoit frére du Marquis de Ma-

Marialve, qui étoit dans les interêts & avoit la confidence du Comte de Castel Melior, ensuite Dom Pedre rengea dans son parti le Comte de Saint Jean qui étoit capable de remplir sa place, & d'avoir bonne part au succés de cette grande entreprise, depuis que ce Comte fut dans le secret, le Comte de Schomberg ne conferoit presque plus qu'avec lui, sous pretexte d'aller monter des chevaux hors de la Ville, ou de se promener ensemble.

Dans l'intervale de ces conferences chacun travailloit à ce qui pouvoit servir à prouver l'impuissance du Roy, à authoriser l'Infant, à le rendre agréable au peuple, afin de lui mettre en main le timon de l'Etat, & achever par ce moyen le projet de la Reine Mere. Or quoi qu'on ne se cachât rien les uns aux autres, la Reine n'étoit point contente de ce qu'on lui disoit dans les diverses rencontres, elle vouloit que le Comte de Schomberg lui écrivît tout ce qu'il en sçavoit. Un jour donc qu'elle receut dans son lit une de ses lettres écrite de tous côtez en grand papier; comme elle commençoit à la lire, sa Dame d'honneur entra dans sa Cham-

bre, lui reprocha sa paresse d'un ton fâcheux, & d'un air d'authorité, la pressa de se lever pour aller à la Messe. Le Roy la suivoit qui querella de son côté, de sorte que tout ce que put faire la Reine, fut de pousser la lettre sous son chevet, & sans y panser elle courut à l'Eglise, pour éviter la mauvaise humeur de ces deux personnes, mais elle n'y fut pas long-temps qu'elle se souvint de la lettre qu'elle avoit laissée, & ce qui acheva de la troubler, c'est qu'elle se souvint qu'on refaisoit son lit pendant qu'elle étoit à la Messe; aussi-tôt elle communiqua sa douleur au Pere de Ville, le pria d'aller à sa Chambre, & quoi qu'il pût dire que ce n'étoit pas le fait d'un Religieux de mettre la main dans le lit de la Reine, il falut pourtant obéïr, mais comme il entendit de la porte de la Chambre que le Roy & la Marquise de Castel Melior grondoient toujours, il retourna sur ses pas, & asseura la Reine qu'on ne faisoit point son lit.

La Reine plus inquiéte que devant envoya une de ses femmes de Chambre qui lui vint dire que le Roy étoit assis sur son lit, ce qui l'avoit empêchée

d'en

d'en aprocher, la Reine ne pouvant plus durer en place, se leva & sous pretexte d'une indisposition quita la Messe à demi dite, & revenant encore plus vîte qu'elle n'étoit allée elle rentra dans sa Chambre, se jetta sur son lit, passa aussi-tôt la main sous le chevet & retrouva sa lettre. Comme Elle prévoyoit bien que cela produiroit un mauvais effet si ses amis le sçavoient elle ne le leur dit qu'aprés que toutes choses furent achevées.

Cependant on fit entrer dans le secret de nouveaux acteurs, & ils se trouverent treize ce qui ne plaisoit point au Comte de Schomberg, qui craignoit l'execution; pour se consoler dans cette juste defiance il continuoit à faire confidence du gros de l'affaire & de la superficie des moyens au Vicomte de Turenne par l'entremise de Fremont.

Il arriva dans ce temps-là qu'un Domestique de la Reine qu'elle affectionnoit fort, fut tué par un muletier en revenant de l'Alentege. Le muletier se sauva dans une Eglise de Coimbre, d'où il fut arraché & conduit dans les prisons de Lisbonne la Reine qui vouloit

loit qu'on en fit promptement justice, souffroit impatiemment que l'on disputât avant toutes choses s'il avoit été bien pris, cet incident joint au peu de preuves, fit trainer l'affaire fort en longueur, malgré tous les empressemens de la Reine.

Il arriva durant le cours de ce procez un different entre le Comte de Sainte Croix Grand Maître de la Maison de la Reine, & Pedro d'Almayde son Secretaire, que la Reine vouloit qui fût examiné par deux Conseillers du Parlement ; mais le Secretaire d'Etat aprés avoir fait passer cette affaire par le Parlement, la porta de lui-même au Conseil d'Etat.

Un jour donc que ce Secretaire d'Etat presenta une lettre qui venoit du Royaume d'Angole à la Reine, Sa Majesté lui demanda des nouvelles de ces deux affaires, à l'égard du prisonnier, répondit il, il y a encore quelque diligence à faire, puis on la jugera, & pour l'autre que comme elle étoit au Conseil d'Etat, elle en pouvoit parler au Comte de Castel Melior.

La Reine indignée de cette réponse, trouvant cette porte ouverte, declama con-

contre le Favori, dit qu'il l'avoit reduite à la pauvreté, qu'il ne lui tenoit rien de tout ce qu'on lui avoit promis, tandis que lui & ses creatures regorgeoient de biens, qu'on ne lui donnoit plus aucune connoissance des affaires de l'Etat, & qu'on lui cachoit même les choses les plus communes, qu'on ne déféroit à pas une de ses demandes, qu'on ne manquoit pas seulement de respect pour elle, mais qu'on prenoit à tâche de l'offenser, & qu'on la traitoit moins en Reine qu'en esclave.

Souse de Macede aprés s'être excusé d'avoir porté l'affaire au Conseil d'Etat & avoir répondu aux autres chefs des plaintes de la Reine, quand il vint au dernier, cessant de parler François il poursuivit son discours de Portugais avec bien de l'emportement. La Reine lui repliqua avec chaleur & lui commanda de parler moins haut, & comme il eut reparti brusquement, qu'il ne parloit que pour se faire entendre, Sa Majesté lui ordonna de se taire; mais sans y avoir égard il continua à parler avec la même vehemence, la Reine se leva pour s'en aller, il l'arrêta par la robe, la Reine se tournant vers les Dames du

Pa-

Palais & ses femmes de chambre, se plaignit de cette violence, & s'écria que jamais Reine ne fut traitée si indignement.

Le Secretaire Souse de Macede au sortir de-là fut rendre compte au Roi de ce qui venoit d'arriver, Dom Alfonse fut en même temps touver la Reine à qui il promit qu'il la vangeroit de ce Secretaire d'Etat, chaque parti tira ses consequences de cette affaire.

La Ville de Lisbonne donna alors suivant la coûtume, une course de Taureaux en l'honneur de Saint Antoine de Padouë son Patron, on avoit déja couru les premieres, lors que ce démêlé arriva, & comme on alloit courir les seconds on vint donner avis, que la Reine ne viendroit pas, & pour cacher cette affaire au peuple on feignit que le Roy étoit indisposé, & on se servit trois ou quatre jours de cette excuse.

La Reine pour surmonter à la lenteur du Roy, persista à lui demander avec bien de la fermeté l'éloignement d'Antoine Souse de Macedoine l'affaire fut agitée au Conseil d'Etat, & il fut arrêté qu'il s'absenteroit pendant quelques

jours,

jours, ce qui pacifia la Cour pour un peu de temps.

Le Comte de Castel Melior n'étoit pas encore bien remis de l'affaire du Secretaire, qu'on lui donna avis par la voye des Confesseurs qu'il y avoit une conspiration contre lui, qu'il n'eut plus à aller les Samedis à Madre de Deos, parce que c'étoit-là qu'on avoit résolu de l'assassiner, cet avis le jettant dans de grandes défiances, le fit entrer en quelque soupçon du Comte de Saint Jean, & même du Comte de Schomberg, il leur envoya donc des ordres du Roy pour ne point sortir de leurs Gouvernemens, sous pretexte que les Castillans vouloient entreprendre quelque chose sur leurs frontieres, quelques-temps aprés il envoïa un second ordre à celui-ci d'assembler les Troupes de sa Province pour marcher au premier ordre qu'il recevroit.

Enfin le Comte de Castel Melior fit éclater sa méfiance & sa peur le 2. de Septembre qu'il fit doubler la garde du Palais, mettant quatre Compagnies de Cavalerie en Bataille dans la place du Palais, avec le régiment de l'Armade, qui tient lieu de régiment des Gardes, mit

mit les Braves à pied du Roy dans le Jardin, fit armer les Officiers qui approchent la personne du Roy, avec ordre de tuer le Comte de Villaflor & Loüis Mendoce, sous pretexte qu'ils en vouloient à la vie du Comte de Castel Melior.

Ceux qui croyoient voir le plus clair dans cette intrigue, disoient que tout cela ne se faisoit qu'à dessein d'oprimer l'Infant & toute sa cabale, si bien que Dom Pedre & ses amis commencerent à se remuer, & à s'échauffer, & il fut résolu que l'Infant écriroit au Roi, puis qu'aussi-bien toutes les avenuës du Palais étoient occupées par les gens de guerre qui en tenoient les portes fermées, & qui pouvoient avoir des ordres fâcheux, l'Infant demandoit au Roy par sa lettre qu'il éloignât le Comte de Castel Melior; Dom Alfonse reçût cette lettre d'une main & la donna de l'autre sans la lire, au Favori, qui ne l'ût pas plûtôt leuë qu'il fortifia, plus que devant, le Palais, puis il lui vint dans l'esprit de se retirer, & un moment aprés il se résolut à n'en rien faire.

Le Roy répondit le lendemain à son fre-

frere, que de bonnes raisons l'avoient obligé à doubler la garde de son Palais, & le Marquis de Marialve qui étoit porteur de cette parole, ajoûta comme de lui-même, que si l'Infant vouloit, le Comte de Castel Melior se viendroit jetter à ses pieds, & comme l'Infant persistoit à vouloir que le Roy lui fit justice de son Favori. Le Comte de Castel Melior proposa à Dom Alfonse, d'aller à la tête de son Conseil & des Grands de sa Cour, arrêter l'Infant dans son Palais, & ses principaux Officiers, mais on se contenta de lui écrire, & lui de répondre fortement au Roy.

Cependant comme tout étoit en armes, la consternation étoit extréme dans toute la Ville ne sçachant à quelle fin tout cela tendoit, ce qui fit résoudre l'Infant de donner connoissance de ses plaintes à tous les tribunaux de la Ville, & de leurs communiquer les lettres qu'il avoit écrites au Roy, & les réponses qu'on y avoit faites, & comme il vit que tout le monde entroit dans ses interêts, il convia tous les Conseillers d'Etat, les Grands du Royaume & la Noblesse à le venir trouver pour demander tous ensemble l'éloignement du Comte de Castel Melior.

Le

Le Roy de ſon côté fit intimider les Tribunaux, & même le Juge du peuple, écrivit dans les Provinces ; fit revenir l'Armée Navale à Liſbonne, manda au Comte de S. Jean que perſonne n'eut à ſortir de ſa Province ſans ſon ordre, & commanda au Comte de Schomberg de ſe tenir toûjours en état de marcher avec ſon armée.

Comme il paroiſſoit que l'on alloit entrer dans une grande guerre, l'Infant fit dire au Roy que pour aſſoupir le commencement d'une guerre qui alarmoit tout le monde, il avoit réſolu de ſe retirer dans la Province de Tralos Montes, & comme Dom Alfonſe par une Lettre artificieuſe pretendoit rompre ſon deſſein, l'Infant lui répondit qu'il vouloit perſiſter dans le deſſein de s'éloigner, chacun s'entremit pour le retenir, & la Reine s'offrit pour Mediatrice, l'Infant l'accepta, & ils s'écrivirent ſur cela pluſieurs billets, & à la fin il lui en envoya un d'aſſeurance pour le Comte de Caſtel Melior : Quoy que la nuit fût fort avancée quand ce billet arriva, comme il ne reſtoit plus d'excuſe au favori, il tenta d'emmener le Roy dans l'Alentege, mais cela ne s'étant pû faire, il ſe retira au

Cou-

Convent d'Arabida escorté de la Cavalerie. L'Infant & ses amis s'étoient flatez qu'aprés le départ du Comte le Roy seroit plus traitable, mais il en arriva tout autrement; car le Roi reçût fort mal l'Infant, & il faut croire que Dom Alfonse dit quelque chose de bien emporté, aprés que Dom Pedre fut sorti, puis que la Reine lui manda de ne se plus trouver devant le Roy; en effet les Gardes demeuroient sur la place à l'ordinaire, & même on fit avancer quelques Compagnies assez proche du Palais de l'Infant, & comme en ce temps-là Henric Anrique étoit malade, ou feignoit de l'être, le Roy l'alloit voir de nuit; mais lors que ce malade eut le vent qu'on le vouloit tuer, il s'absenta tout-à-fait, & il ne resta plus auprés du Roy de cette cabale, qu'Antoine Souse de Maceda qui étoit caché dans le Palais, & Menuel Antunez Thresorier des menus plaisirs.

Ces Favoris envoyerent prier l'Infant de la part de la Reine de venir dans le Palais, il s'en excusa par lettres, mais le Roy lui en ayant écrit, il y alla, & fut reçû froidement, mais ce qui le fâcha le plus, c'est qu'on rapela le Secretaire d'Etat, par un Acte fort injurieux à la

Rei-

Reine, qui ne pouvant s'en taire, en écrivit fort amplement au ROY, qui mit la lettre de cette Princesse dans sa poche sans la lire, & persistant contre les instances de la Reine que l'Acte eût lieu, le Secretaire parut armé dans le Palais.

L'Infant fut si sensiblement touché de l'injustice qu'on faisoit à la Reine, qu'il alla un cinquiéme d'Octobre au Palais suivi de la Noblesse & d'un grand concours de peuple, demander au ROY l'éloignement du Sécretaire d'Etat; comme il parloit fortement au ROY dans sa chambre, Sa Majesté en s'écriant demanda son épée, la Reine accourut au bruit, & Dom Alfonse qui s'imagina qu'on avoit tué son Secretaire ne voulut jamais s'appaiser qu'en le voyant.

Comme toute la ville étoit en grande émotion, le ROY, la Reine, l'Infant & le Secretaire d'Etat se firent voir à un balcon, & le peuple se contentant de voir toutes ces personnes ensemble, cria plusieurs fois, *Vive le Roi*. Dom Alfonse en passant à travers la foule dont le Palais étoit plein, disoit qu'il pardonnoit à tout le monde, & comme le Comte de Sabugal se fut hazardé de lui dire, que ce n'étoit pas un pardon, mais de la

reconnoissance qu'on attendoit de lui, j'accorde, répondit-il, l'un & l'autre, puis joüant d'un flageolet, il le presenta à une personne fort grave & la pria d'en joüer, ces puerilité deplurent tellement au peuple, qu'il y en avoit qui vouloient qu'on l'arrêtât à l'heure même.

L'Infant persistant toujours à vouloir que le Secretaire se retirât, resolut de coucher ce soir-là au Palais, mais Souse de Macede qui le sceut, lui fit dire par le Comte de S. Jago, & par l'Amiral, qu'il sortiroit sur le soir, Manuel Antunez lui envoya aussi demander la permission de se retirer, l'Infant qui avoit ce qu'il desiroit, se retira au travers d'une multitude infinie de peuple.

Le Roi fit chercher par tout vainement son Secretaire & son Threforier, accusa l'Infant de les avoir chassez, l'Infant s'abstint d'aller au Palais, resolut dans son Conseil de faire convoquer les Etats, obligea la ville de Lisbonne de presenter une Requête au Roi, pour l'obtenir, mais aprés bien des refus & des remises, on tint une Assemblée au Conseil d'Etat, des Deputez de Lisbonne, & de la plûpart des Villes & des

Chapitres du Royaume, qui opinerent tous en presence du Roi, de la Reine, & de l'Infant à convoquer les Etats: comme le Roi s'y opposoit, le Marquis de Sardes lui répondit, que s'il vouloit empêcher l'assemblée des Etats, il faloit qu'il gouvernât conjointement avec la Reine & l'Infant, de la même maniere qu'il avoit fait avec les Favoris, Dom Alfonse rejetta encore cet avis; mais comme il ne sçavoit ce qu'il vouloit, cela obligea l'Infant de ne plus garder de mesures avec lui.

Un lendemain de la Toussaints il alla sur la place, parla aux Officiers des Troupes qui étoient en bataille, car on prenoit les armes quand il passoit, il leur témoigna qu'il ne concevoit pas à quoi on les destinoit, que ce ne pouvoit être contre lui, attendu qu'il n'avoit aucun dessein contraire au bien de l'Etat, & au repos du Roy, qu'il étoit persuadé au contraire que le reconnoissant pour son frére, elles seroient pour lui en toute occasion, il se trouva-là quelques personnes apostées, qui se joignant à des Officiers de ces Troupes qu'on avoit gagnez, confimerent ensemble l'Infant dans les sentimens qu'il

avoit d'eux tous. Dom Pedre aprés les avoir remerciez monta au Palais; se rendit maître de Dom Alfonse, sans qu'il le sceût, puis alla trouver la Reine & lui conseilla de se retirer dans le Convent de l'esperance. La Reine sans perdre de temps se retira dans ce Convent, où elle ne fut pas plûtôt entrée qu'elle écrivit au Roy; Que le peu de consideration que l'on avoit pour elle, l'avoit obligée à se retirer, & que n'étant point sa femme, elle lui demandoit sa Dot & son congé pour retourner en France, elle envoya aussi prier l'Abbé de Saint Romain, de venir à sa grille pour entendre de sa bouche les raisons qui l'avoient portée à se jetter dans un Monastere, afin qu'il le pût mander au Roy son Maître; pendant que ces messages se fesoient, la Reine congedia ses filles Portugaises, disant qu'elle n'étoit point leur Reine, & n'en retint que trois avec elle, & cependant receut les complimens de ceux qui la venoient voir.

Le Roy aprés s'être fait lire la lettre de la Reine, transporté de colere, monta en carrosse, environné de ceux qui étoient preparez à l'accompagner à aller

aller à la chasse, frapa de furie à la porte du Convent, & voyant qu'on ne lui ouvroit point, il demanda des haches, à ce mot & au bruit du grand concours du peuple dont on ignoroit les mouvemens, la Reine s'évanoüit, l'Infant survint & les Conseillers d'Etat qui se trouverent-là se joignirent à lui, & empêcherent Dom Alfonse de passer outre.

Le lendemain la Reine qui avoit mandé l'Infant, le chargea de ses plaintes pour le Roy, à qui il les fit; mais Dom Alfonse lui soutint toûjours qu'il n'étoit point impuissant, la Reine fit aussi assembler les principaux Officiers de la Couronne, leur déclara le dessein qu'elle avoit de retourner en France, aussitôt qu'elle auroit fait déclarer nul son mariage, & qu'elle avoit choisi le Duc de Cadaval pour avoir soin de cette affaire; elle écrivit aussi au Chapitre de la Cathedrale pour ce démariage, qui lui répondit, comme elle desiroit; ensuite elle dépêcha Verjus en France pour rendre compte à sa famille de toute cette affaire.

L'impuissance du Roy étant divulguée, le peuple tout d'une voix, dit, qu'il

qu'il faloit marier la Reine avec l'Infant ; mais la maison de Ville & les vingt-quatre allerent plus loin, car ils presserent Dom Pedre d'accepter la Régence du Royaume. Dans la confusion que toutes ces nouveautez causoient, le Marquis de Cascaye alla le lendemain éveiller le Roy, lui dit avec la liberté qu'il s'étoit donnée de tout temps, qu'il alloit perdre la Couronne, s'il ne mandoit son frere & ne lui remettoit en main le gouvernement ; le Conseil d'Etat lui tint le même langage ; mais il rejetta tous ces avis, & continua à vivre sans s'apliquer, & sans se déterminer à rien.

Le Duc de Cadaval pressant cependant l'Infant de venir au Palais, il s'y rendit le 23. de Novembre aprés midi, accompagné de la Maison de Ville, des vingt-quatre du peuple, qui se joignirent au Conseil d'Etat qui les attendoit, aprés une petite conference dans l'Antichambre, on arrêta le Roy dans sa Chambre, en fermant toutes les portes sans qu'il en fût émeu, quand cela fut executé, l'Infant nomma pour Secretaire d'Etat Pedro Vieira da Silva, qui l'avoit été sous le feu Roy, & pendant

la

la Regence de la Reine, lequel rédigea par écrit les motifs de ce changement, qui furent leus & aprouvez dans le premier Conseil qui se tint ensuite.

Antoine Cavide presenta ensuite au même Conseil un papier qu'il avoit écrit & que le Roy avoit signé, lequel contenoit l'abdication du Roy ; mais l'Infant refusa de prendre la Couronne. Cependant sur ce que le Roy maltraitoit fort ceux qui le servoient, l'Infant jugea à propos de coucher au Palais, & d'y faire demeurer une partie des principaux du Conseil d'Etat, de la Noblesse, & du peuple, fit confirmer la convocation des Etats pour le mois de Janvier prochain, & pour contenter ses amis & ses creatures, il fit examiner par des Docteurs l'abdication du Roy ; ainsi tandis qu'il refusoit la Couronne, il jouïssoit de tous ses avantages.

Pendant ces grandes révolutions le Comte de Schomberg avoit fort bien joüé son personnage ; car comme on lui donnoit avis de toutes choses dans le temps que le Favori pretendoit se servir des Troupes de l'Alentege, il les avoit separées dans les quartiers les plus éloignez, en sorte que l'Infant ne pou-

voit être nullement surpris ni opprimé par ces Troupes, attendu le temps qu'il eut falu pour les rassembler & les ramener à Lisbonne : mais lors qu'il fut asseuré par Dom Jean de Silves, que l'Infant lui dépêcha, & qui vint à toutes jambes, qu'on alloit arréter le Roy, & prendre en main le gouvernement de l'Etat, il assembla l'Armée, & pour avoir un pretexte aparant de la tenir en pied, il alla assieger Forcira, dont la Garnison incommodoit ses voisins ; car ce Château est sur le Tage, & fort avancé dans le païs, il prit donc ce Château & fit prisonniers de guerre tous ceux qui étoient dedans, ensuite il fit avancer sa Cavalerie vers Brosses, & l'attendit à un passage avec quelque Infanterie pour faciliter leur retour. Ce parti brûla quelques Villages qui voulurent se défendre, & amena des prisonniers, ensuite le Comte de Schomberg se retira à Eluas.

Les Castillans cependant n'étoient pas beaucoup moins broüillez que les Portugais, Dom Juan d'Autriche qui avoit été commandé pour aller en Flandres avec bien du monde, de l'argent & des Vaisseaux, pour arréter le progrés des

armes de France, étoit demeuré à la Corogne, se contentant de faire partir ses Vaisseaux, l'un aprés l'autre avec les Soldats qu'on avoit levé par force, ce qui lui réüssit mieux que s'ils eussent tenté de passer en corps, car l'Armée Navale de France qui croisoit sur ces côtes les eut attaquez; mais comme Dom Juan & ses creatures ne pouvoient souffrir l'élevation du Pere Nitard, & qu'il disposât de toutes choses, il résolut de retourner à Madrid, & d'avoir bonne part à la Regence.

Quoy que le Comte de Castel Melior fût éloigné de la Cour, il ne laissoit pas toûjours de gouverner par l'entremise d'Henric Anrique, de Souse, de Macede & autres créatures affidées, qu'il avoit auprés du Roy, mais lors que ce Comte sçût que l'on avoit arrêté Dom Alfonse aprés lui avoir ôté tous ses anciens Officiers, il se sauva à pied, & continua à s'enfuïr travesti, se servant de toutes les commoditez qu'il rencontroit, marchant de nuit, se cachant de jour, & aprés bien des traverses, il se trouva aux extrémitez du Royaume, d'où il se retira en d'autres païs, où il eut beaucoup à souffrir. Depuis la Cour

ordonna qu'il eut à demeurer en Savoye, afin qu'on put avoir des témoignages certains de sa conduite: pendant son sejour à Turin il a fait quelques courses en France, pour tâcher d'obtenir son retour en Portugal par l'entremise du Roi, mais tout ce qu'il a pû faire ç'a été d'obtenir par l'entremise du Roy d'Angleterre, qu'il demeureroit auprés de la Reine sa femme; d'où il y en a qui croyent qu'il va souvent *incognito* en Portugal, ce que l'on justifie par les couches de sa femme qui ne sort point du païs.

Pour le reste de ses créatures, elles furent dispensées, Henric Anrique fut mis en prison où il est encore, Antoine Souse de Macede, aprés s'être absenté quelque tems, est chez lui où il compose des Livres, une partie du reste a été arrêtée ou releguée, & l'autre a fait sa paix.

Pendant que Dom Alfonse est bien gardé dans son Palais, que la Reine dans le Convent de l'Esperance employe tous ses soins à faire que son mariage soit declaré nul, que le Comte de Castel Melior est enfuite, que sa Famille est en trouble, que ses amis sont consternez, & ses créatures dispersées ou en

pri-

prison. Dom Pedre avec ses confidens s'occupe à traiter favorablement ceux du parti contraire qui se veulent ranger dans le sien, & s'applique sur tout à gagner les Deputez des Etats à mesure qu'ils se rendent à Lisbonne dans le tems prescrit.

A travers ces intrigues de Cour, il y avoit celle des Castillans, dont le Marquis de Liche étoit comme le chef, quoi que prisonnier, il sçavoit les grands progrés que les François avoient fait en Flandres la campagne derniere, & la consternation où l'on étoit à Madrid dans la crainte qu'une seconde campagne ne leur enlevât le reste des Pays-bas avec la Franche-Comté, il étoit sur tout alarmé de ce que Dom Juan ne vouloit point passer en Flandres, quoi que la Reine Regente & le Conseil d'Etat l'eussent ordonné, & que les Troupes, l'argent, & les Vaisseaux, qu'on lui avoit promis, fussent prêts, il ne pouvoit comprendre comment ce Prince dans une si pressante conjoncture, se faisoit une affaire capitale de debusquer le Pere Nitard, ce qui vrai-semblablement alloit mettre toute la Cour d'Espagne dans une extrême confusion. Pour

délivrer donc sa Patrie d'une partie de ses maux, & se rendre considerable à tous les deux partis, il fit tous ses efforts pour conclure une Paix avec le Portugal, il pratiqua pour cela quelques Deputez des Etats, il s'acredita avec d'autres, & fit si bien qu'il disposa cette affaire à être mise sur le tapis à l'ouverture de l'assemblée.

La premiere chose qui se fit aprés les formalitez de l'ouverture des Etats, fut de declarer l'Infant Prince, ou presomptif heritier de la Couronne. L'Infant de son côté avoit donné à chacun des trois Membres de cette assemblée une copie authentique de l'abdication du Roy, pour en avoir leur avis separément; le corps du peuple alloit presque tout d'une voix à declarer le Prince Roy, & comme l'on vit que les deux autres ne concluoient rien, & que cela prenoit le train de tirer fort en longueur pour gagner du tems, il fut arrêté que le Prince ne prendroit que la qualité de Regent.

L'Abbé de S. Romain Envoyé de France, donna avis aux trois Etats assemblez, que l'on traitoit de la paix entre la France & l'Espagne, & que s'ils y vouloient envoyer quelques Plenipotentiai-

tiai-

ciaires, il n'y avoit point de tems à perdre, comme on alloit tout d'une voix à deputer, cette voye paroissant la plus seure, pour établir une paix solide, les Partisans du Marquis de Liche qui previrent, que cela alloit detruire ce qu'il avoit fait, & rendre toutes ses pratiques inutiles, dirent qu'il n'étoit pas besoin de deputer dans les païs éloignez pour faire la paix avec la Castille, qu'il ne falloit que donner audiance au Comte de Sandvvitz qui avoit des propositions trés-agréables à faire, lesquelles pouvoient être accordées par le Marquis de Liche qui avoit tous les pouvoirs necessaires pour cela de la Reine Regente sa Maîtresse.

Cet avis prevalut sur l'autre, le Comte de Sandvvitz Ambassadeur d'Angleterre eut audiance des Etats, où il exposa qu'il se faisoit fort de faire signer & ratifier par Sa Majesté Catholique le même Traité de paix qu'elle avoit refusé de signer depuis deux ans, mais qu'il ne pouvoit donner que quarante jours, pour accepter ou refuser ses offres, cette clause étoit particulierement mise à la priere des Castillans, dans la crainte qu'ils avoient que la France n'eut le tems

de

de traverser leur dessein, & d'obliger les Portugais à faire encore cette Campagne, les Anglois n'avoient pas eu de peine à l'accorder, parce qu'ils étoient fort jaloux des avantages des François, & eussent fait volontiers davantage pour arrêter le progrés de leurs conquêtes.

Cette proposition du Comte de Sandvvitz fut donc receuë avec joye, & on nomma pour traiter avec lui & le Marquis de Liche, le Duc de Cadaval, les Marquis de Nice, de Govée, de Marialve, le Comte de Mirande, & le Secretaire d'Etat. Ces Plenipotentiaires, sans beaucoup examiner les choses convinrent de tout, ne considerant la conclusion de cette affaire, que comme une facilité pour en achever de plus grandes. Le Regent, la Reine, & l'Abbesse de Saint Romain, surpris de cette précipitation, firent tous leurs efforts pour empêcher qu'on ne signât, & qu'on ne ratifiât point si promptement : ils representerent aux Etats en public & en particulier, ensemble & separément, que les engagemens où ils étoient avec la France, les obligations que le Portugal lui avoit, la honte que ce seroit à ce Royaume de traiter sans la participa-

tion

tion d'un Prince qui a tout fait pour eux, & que ce seroit le payer d'ingratitude, de ratifier avant que d'avoir de ses nouvelles; mais les Etats bien loin d'avoir égard à ces remontrances, ne songerent qu'aux moyens d'abreger le tems qu'on leur avoit prescrit, solliciterent eux-mêmes les Plenipotentiaires, s'exciterent les uns les autres, & comme si ce n'étoit pas assez, ils firent entrer dans l'assemblée le Juge du peuple, qui représenta vivement qu'on ne pouvoit accepter trop-tôt des offres si avantageuses.

Cette remontrance qui tient lieu de loi, jointe aux cris de la populace qu'on entendoit au dehors, & par tout, *la paix, la paix*, fut la cause, ou du moins le pretexte qui porta les trois Etats à faire la paix avant les quarante jours.

Le Prince Regent ni la Reine ne la voulurent point signer, & l'Abbé de S. Romain protesta fort contre cette procedure, mais tout cela n'empêcha pas de passer outre, les Etats en cette occasion & dans la suite se sont servis avec hardiesse de la suprême puissance qu'ils avoient en main, & se sont attirez

par

par-là l'admiration de ceux qui auparavant blâmoient leur conduite.

Par cette paix l'Espagne renonce absolument à toutes les pretensions sur le Portugal, traite de Couronne à Couronne; & reconnoit que la Maison de Bragance possede legitimement ce Royaume-là, chaque parti rend à l'autre les Places qui n'étoient pas de son Domaine; & chacun se renferme dans ses limites, & s'en tient aux anciennes bornes des deux Etats; il n'y eut donc que la seule Ville de Ceuta de la dépendance du Portugal, qui demeura à la Castille, parce que depuis la mort de Dom Sebastien elle n'avoit point suivi les mouvemens du reste de la Couronne; cette Paix fut signée à Lisbonne le 13. Février, & publiée le 10. Mars.

Tractatus Pacis inter CAROLUM II. Regem Hispaniæ & ALPHONSUM VI. Regem Portugalliæ, factus mediante CAROLO II. Rege Angliæ. Lisbonæ 13. Februarii anno 1668.

I.

Reges Catholicus ut & Portugallia declarant, quod nominibus suis, suorum Regnorum, ut & Subditorum, mediante præsenti Tractatu, sancire & firmare intendant perpetuam, sinceram & inviolabilem pacem, quæ à die inde hujus Tractatus publicationis, intra 15. dierum spatium perficienda incipiat: & quod statim ab hinc omnes hostilitates, tam terrâ quam mari, in omnibus illorum Regnis, Dominiis, & inter illorum Subditos, cujuscumque status, aut conditionis ii esse poterunt, sine exceptione locorum, aut personarum, cessent. Hisve declaratur quod intra 15. dierum spatium, Tractatus ratificetur, & post quindecim aliorum dierum spatium Pax publicetur.

Et

II.

Et cùm bona fides quâ perpetua hujus Pacis Tractatus conclusus fuit, haud patiatur, de futuro bello cogitationes suscipere, nec una aut altera Partium desideret, intuitu talis casus, ad hoc se validius instruere, conventum est, Quod Regno Portugalliæ, omnia durante hoc bello, armis Regis Catholici occupata, ejusdem loca iterum cedentur, eodem planè modo & formâ, & suis cum limitibus & finibus, quibus ante bellum gavisa fuerunt, bonaque immobilia in manus pristinorum Dominorum, eorum Proprietariorum, aut eorundem Heredum tradentur; ut tamen in Meliorationes cum utilibus & necessariis impensis solvent, damna vero bello illata, ut resarciantur, petere nequeant.

Res quoque tormentaria in omnibus locis; prout ex tempore deditionis aut occupationis exstitit, relinquatur; integrumque esto Incolis qua illic manere noluit omnia eorundem mobilia alio avehere, & frugibus quas antehac usque ad publicationem pacis severunt, gaudere. Restitutio hac locorum intra menses duos fiet,

hu-

cujusve termini initium, à die publicationis pacis, sumendum & computandum erit. Sub hac vero restitutione locorum Civitas Septa non comprehendetur; sed ea penès Regem Catholicum, certis de causis, maneat. Hisce porro declaratur, quod de bonis illis quæ alio quam belli titulo possidentur, disponere in proprietariorum liberâ potestate positum sit.

III.

Subditi & incolæ illarum Religionum quæ ad alterutrum Regum pertinent fidam intelligentiam & amicitiam invicem colant; & ob præteritas offensiones & illata damna nullas iras haud gerant, sed commercia invicem, tum terra quam mari, cum omni securitate & eodem plane modo, quo tempore Regis Sebastiani in usu erat, secum habeant.

IV.

Subditi & Incolæ alterutrius partium reciprocè omnibus illis securitationibus, libertatibus & Privilegiis gaudeant, quæ Serenissima Regi Magnæ Britanniæ in Tractatu sub die 24. Maji anno 1667.

& in alio anno 1630. in quantum Tractatus ille vim & vigorem suum adhuc obtinet, concordata & concessa fuerunt, & quemadmodum omnes dicti, commercia & eorum immunitates & libertates concernentes articuli, expressè, & sine ulla exceptione aut limitatione, mutato tantummodo nomine, huc applicentur, ita etiam Natio Portugallensis iisdem Privilegiis in Regnis Catholicæ suæ Majestatis, eâdem ratione, quâ, tempore Regis Sebastiani consueverunt, fruatur.

V.

Et cum publicatio hujus Tractatus in longe dissitis locis, unius alteriusve Regum ditionum, longius requirat tempus, ut tamen omnes hostilitates cessent, conveniens est, ut prædicta Pax in præfatis locis intra unius anni spatium, à die publicationis ejusdem in Hispania facta, initium capiat. Si quando vero notitia Pacis ad dicta loca citius pervenire queat, tunc præfatæ hostilitates ab ipsâ horâ cessent, & si post finem memorati anni, hostilitates quædam ab aliqua partium exercebantur, omne damnum ab unâ parte alteri illatum resarcietur & debitè refundetur.

VI.

Omnes in bello captivi, cujuscumque status aut nationis ii erant, absque mora aut ullo arresto statim tam ab una quam ab altera parte nemine excepto & nonobstante causâ quâcumque, sine praetextu in contrarium obtento liberi dimitentur, liberatioque à die publicata Pacis & sequentibus temporibus, principium ducet.

VII.

Et quo eo melius & firmius Pax haec colatur, promittunt altissimè memorati Reges Catholicus & Lusitanus, respectivè, liberum & securum introitum & exitum, tam in omnibus maribus, quam in fluminibus navigalibus, sibi invicem praestituros, & viribus omnibus abjumento alteri alterum fore, quo à Piratis ea purgentur, qui ut capiantur & secundum rigorem summum puniantur operam dabunt, ad quod ipsum invicem plenissima libertas & permissio impertitur.

VIII.

Omnes alienationes bonorum & Hæreditatum & hujusmodi tales dispositiones, occasione belli factæ, nullæ & nullarum virium esse, non secus ac si nunquam factæ fuissent, declarentur, atque uterque Regum, vi hujus Tractatûs utrorumque Subditorum excessus & commissa ipsis remittet & oblivioni tradet, Hæreditatesve, quæ tanquam commissa fortè ad manus Fiscalis & Regium Fiscum venerunt, Dominis Proprietariis, ad quos ea, nisi intercedicet bellum, pertinuerant, restituentur, dictisque Dominis iis omnimoda libertate fruendi plenaria facultas relinquentur.

Reditus & fructus vero talium bonorum relinquentur usque ad diem publicatæ Pacis, iis qui durante bello possederunt: Si autem lites & impetitiones eorum nomine existent, ex publicæ quietis gratia quam primùm determinentum & unicuique, qui quicquam prætendit, actiones suæ eas intra terminum annualem intentandi reservantur, quæ breviter & summariter in sequenti anno decidentur & finientur.

IX.

Quoties vero contra tenorem hujus Tractatus Incolæ quidam præter jußum & mandatum, utrorumque respective Regum, alteri damnum inferent, illud resarcietur, & violatores, si deprehendi poterunt, pœnis subjicientur: neque fas esto hanc ob causam ad arma venire, & pacem rumpere, sed casu quo via juris denegetur, aut impedita reddi velit contra delinquentes; uti fieri assolet, Repressaliæ decernentur.

X.

Concesßum esto Regno Portugaliæ ob interesse quod ipsum reciprocè & inviolabiliter, cum Regno Angliæ habet, talibus unionibus offensivis & deffensivis, Fœderibus se jungere, quæ Anglia & Hispania invicem cum omnibus suis confœderatis coadunatis Consilus purgent, atque conditiones & mutua stipulationes de quibus eo in casu inter partes convenerit, vel ex post facto, iis apponentur, vigore præsentis Tractatus, eodem modo ac si in illo speciatim expreßa exstarent,

aut

aut Confœderatorum nominibus designata essent, inviolabiliter serventur.

XI.

Stipulantur sæpe altissimè memorati Reges, Catholicus & Portugalicus nihilum quidem contra, aut in detrimentum hujus Pacis semet commissuros aut permissuros ut id vel directè vel indirectè fiat, & si forte tale quid contra eam attentetur, id sine mora reparetur & resarciatur. In majorem observationem omnium superius memoratorum semet unà cum Rege Angliæ tanquam Mediatore & conservatore hujus Pacis obstringunt ad eorumdem implementum, & renunciant omnibus juribus & consuetudinibus, aut aliis rebus quæ iisdem adversabuntur.

XII.

Pax hæc in locis consuetis, quàm citissime id fieri poterit, publicetur, & post ratificationem Dominorum Regum Catholici & Portugallici reciprocè, secundum morem usitatum, permutetur & extradatur.

Tandem

XIII.

Tandem præsentes Articuli, & in iis comprehensa Pax, à Serenissimo Rege Magnæ Britanniæ, tanquam Mediatore & Conservatore, in gratiam utriusque Partium, intra spatium quatuor mensium, similiter ratihabebitur, & accepta feretur.

TRADUCTION.

Traité de Paix conclu entre Charles II. Roy d'Espagne, & Alphonse VI. Roy de Portugal, par la Mediation de Charles II. Roy d'Angleterre, à Lisbonne le 13. Février 1668.

I.

LEs Rois Catholique & de Portugal déclarent, par le present Traité qu'en leurs Noms, de leurs Royaumes, & de leurs Sujets, ils font & confirment une Paix perpetuelle, sincere & inviolable,

laquelle commencera du jour de la Publication de ce Traité, qui s'en doit faire dans quinze jours, & qu'aussi-tôt toutes les hostilitez tant par Terre que par Mer, cesseront dans tous leurs Royaumes, Domaines & Etats, entre leurs Sujets de quelque état & condition qu'ils puissent être, sans exception de lieux & de personnes; & l'on déclare par ces presentes que le Traité sera ratifié dans quinze jours, & la Paix publiée quinze jours aprés la Ratification.

I I.

Et comme la bonne foy, avec laquelle ce Traité de Paix universelle a été fait, ne permet pas que l'on pense à une Guerre future; afin que ni l'une, ni l'autre des parties n'ait pas lieu de desirer en ce cas de se mettre en meilleure posture, on est convenu que toutes les Places prises & occupées par les armes du Roy Catholique pendant cette Guerre, seront renduës au Royaume de Portugal; & pareillement, que toutes les Places prises & occupées par les armes du Roy de Portugal, pendant cette Guerre, seront réstituées au Roy Catholi-

tholique, dans le même état, de la même maniere & avec les mêmes bornes & limites, dont elles joüiſſoient avant la Guerre ; & que les biens immeubles ſeront remis entre les mains de leurs anciens proprietaires & Seigneurs, ou de leurs Heritiers; en telle ſorte neanmoins, qu'ils payeront les réparations qui y auront été faites utilement & neceſſairement ; & qu'ils ne pourront prétendre la réparation du dommage que la Guerre pourroit y avoit fait ; & que l'Artillerie ſera laiſſée dans toutes les Places, de la même maniére qu'elle y étoit au temps de leur priſe, ou de leur rendition ; Qu'il ſera libre à tous les habitans deſdits lieux qui n'y voudront pas demeurer, de tranſporter ailleurs tous leurs biens meubles, & de recueillir les fruits qu'ils auront ſemez avant la publication de la Paix. Que cette reſtitution des Places ſe fera dans trois mois, à commencer du jour de ladite publication. Que la Ville de Ceuta ne ſera pas compriſe dans cette reſtitution ; mais que pour de certaines cauſes elle demeurera au pouvoir du Roy catholique. Et l'on déclare par ces preſentes, qu'il ſera libre aux proprietaires de diſpoſer des

biens qu'ils possedent, sous un autre titre, que sous celui de la Guerre.

III.

Que les Sujets & les habitants des Païs, qui apartiennent à l'un, ou à l'autre Roy, entretiendront ensemble une bonne correspondance, & une fidéle amitié, & n'auront aucune rancune les uns contre les autres des offences & des dommages reçûs : mais qu'ils trafiqueront ensemble, tant par Terre, que par Mer, en toute seureté, & de la même maniere qu'ils faisoient du tems du Roy Sebastien.

IV.

Que les Sujets & habitans de part & d'autre joüiront réciproquement de toutes les seuretez, libertez, & privileges qui ont été accordez & octroyez au Serenissime Roy de la Grande Bretagne, par le Traité du 24. May 1667. & par celui de 1630. entant que ce Traité est encore en vigueur ; & que comme tous lesdits Articles concernans le commerce, ses Immunitez & ses Privile-

ges,

ges, seront ici appliquez expressement & sans aucune exception, ou limitation, en changeant seulement le nom: de même la Nation Portugaise joüira des même privileges dans les Royaumes de Sa Majesté Catholique, sur le même pied qu'elle en joüissoit du temps du Roy Sebastien.

V.

Et comme il se passera bien du temps avant que la publication de ce Traité soit faite dans les Regimens éloignés des deux Royaumes, afin néanmoins de faire cesser toutes les hostilitez, il a été arrêté que ladite Paix commencera dans lesdits lieux, dans un an, à compter du jour que la publication en aura été faite en Espagne; Cependant si la nouelle de la Paix peut y être apprise plûtôt, lesdites hostilitez cesseront dés ce moment. Que si aprés l'expiration de ladite année il se commet quelque hostilité de la part de l'une des parties, tout le dommage souffert sera reparé par celle qui l'aura commis.

V I.

Tous les prisonniers de Guerre de-part & d'autre de quelque état & de quelque Nation qu'ils soient, seront re-mis en liberté incessamment & sans delai, tant de l'une que de l'autre part, sans en excepter personne, & nonobstant quelque cause, ou quelque pretexte à ce contraire, & que la delivrance com-mencera à s'en faire du jour de la publi-tion de la Paix, & suivans.

V I I.

Et afin que cette Paix soit d'autant mieux & plus fermement entretenuë, les deux Serenissimes roys susdits Ca-tholique & de Portugal, promettent respectivement, de s'accorder recipro-quement l'entrée & la sortie libres, tant dans leurs Mers, que dans leurs ri-vieres Navigables, & de se secourir mu-tuellement de toutes leurs forces pour les nettoier & affranchir des Corsaires, & Ecumeurs de Mer, & qu'ils feront leur possible pour les, attraper, & pour les punir selon la derniere rigueur; se don-

donnant à cette fin l'un à l'autre, une liberté & permission toute entiere.

VIII.

L'on declare que toutes alienations de biens & d'heritages, ou autres telles dispositions de cette nature, faites à l'occasion de la Guerre, seront nulles & de nulle valeur, tout ainsi que si elles n'avoient jamais été faites; & qu'en vertu de ce Traité les deux Roys remettront aux Sujets de part & d'autre, & oublieront tous les excez & violences par eux commis; & que les heritages qui par hasard auront été confisquez au profit du Roy, seront restituez aux Seigneurs & proprietaires, ausquels ils auroient du appartenir, si il n'y avoit point eu de guerre; & que lesdits Seigneurs auront la faculté entiere d'en joüir en toute liberté; mais qu'à l'égard des fruits & revenus desdits biens, ils seront laissez jusqu'au jour de la publication à ceux qui en ont joüi pendant la Guerre. Que si à l'occasion desdits biens, il se mouvoit quelques procés, ils seront terminez au plûtôt, pour l'amour du repos public, & ceux

qui ont quelque prétension, pourront intenter leurs actions dans un an, & l'année suivante elles seront brevement & sommairement finies & terminées.

IX.

Mais s'il arrive que contre la Teneur de ce Traité quelques uns des habitans d'un parti fassent tort aux autres, sans l'ordre & le commandement de l'un & l'autre des Roys respectivement, le dommage sera réparé, & les violateurs seront punis, si ils peuvent être attrapez; sans que pour cela il soit permis d'avoir recours aux armes, & de rompre la paix; mais en cas que l'on refuse d'en faire justice; l'on usera de represailles contre les Delinquans, comme c'est la coutume.

X.

Il sera libre au Roy de Portugal, pour l'interêt qu'il a reciproquement & inviolablement avec le Roy d'Angleterre d'entrer dans les mêmes Alliances & Ligues offensives & deffensives, que l'Angleterre & l'Espagne feront ensemble,

leur authorité & de leur pleine puissance examinerent les revenus & les charges de la Couronne, firent un état au juste des choses necessaires, & assignerent des fonds certains pour cette dépense, puis ils ôterent & abolirent toutes autres impositions du Royaume. Aprés ce reglement ils passerent à l'examen des deportemens du Roi Dom Alfonse, & aprés avoir reconnu, qu'il ne pouvoit les maintenir ni en paix ni en guerre, ils jugerent qu'il étoit incapable de regner, ils députerent ensuite à l'Infant Dom Pedre, lui offrirent la Couronne aux conditions que je viens de dire, & lui témoignerent que si cela ne lui agréoit pas, ils en seroient bien fâchez, mais qu'ils ne manqueroient pas de gens de bien qui accepteroient le Royaume à ces conditions.

Le Prince qui sortoit d'une longue oppression, qui avoit en tête des affaires qui le touchoient au cœur encore plus que celle-ci, consentit à tout ce que les Etats desirerent de lui, ainsi il fut revêtu du Gouvernement, sous le titre de Regent, ce qui ne plut pas d'abord au peuple, qui vouloit qu'il prît le nom de Roi, mais pour les

Grands ils loüerent tous sa moderation.

Comme un malheur ne va point seul, le Roi Dom Alfonse, aprés avoir été declaré incapable de gouverner, fut encore jugé impuissant par une sentence Ecclesiastique renduë le 24. de Mars, qui portoit que le mariage de lui & de la Princesse d'Aumale étoit nul. La Reine fit signifier ce jugement le jour même aux trois Etats, & leur demanda sa dot, dans le dessein qu'elle avoit de se retirer en France. Les Etats assemblez, faisant reflexion sur ce qu'on venoit de leur signifier, opinérent à faire tous leurs efforts pour retenir cette Princesse, & pour le pouvoir faire avec honneur, & avec agrément, il fût resolu que chaque Membre des Etats s'adresseroit au Prince Regent, & lui donneroit par écrit les raisons que l'on avoit de soûhaitter ardemment qu'il voulût épouser cette Princesse. Dom Pedre aprés avoir leu ces trois suplications, témoigna que dans toutes les choses où il s'agissoit du bien & de la gloire du Royaume, il y apporteroit toutes les facilitez qu'ils pourroient desirer; & qu'ainsi ils pouvoient conter qu'il donneroit son consentement à ce mariage.

ble, avec tous leurs Alliez & Confederez; & les conditions & stipulations mutuelles, desquelles on sera convenu en ce cas entre les parties, ou qui seront faites depuis, seront inviolablement observées en vertu du pressent Traité, de la même maniere que si elles y avoient été specialement exprimées, ou qu'elles eussent été designées aux noms des Confederez.

XI.

Les Serenissimes Rois susdits Catholique & de Portugal promettent de ne rien faire au préjudice de cette Paix, ni de permettre qu'il se fasse rien à l'encontre directement, ou indirectement, & que si par hazard il se faisoit quelque chose au contraire, il y sera remedié incessamment; & pour plus ferme observation de tout ce que dessus, ils s'obligent avec le Roi d'Angleterre, comme Mediateur & Garent de cette Paix, à le faire executer, & renoncent à tous droits, coutumes, ou autres choses à ce contraires.

XII.

Cette Paix sera publiée le plûtôt que

faire se pourra, dans les lieux ordinaires, & l'échange s'en fera & s'en delivrera aprés la Ratification des Seigneurs Rois Catholique & de Portugal, reciproquement, selon la coutume ordinaire.

XIII.

Enfin les presens Articles & la Paix y comprise sera semblablement ratifiée & acceptée par le Serenissime Roi de la Grande Bretagne, comme Mediateur & Garent en faveur des deux parties dans l'espace de quatre mois.

Tous ces Articles furent signez par Dom Gaspar de Haro Guzmen, & Arragon, Marquis del Carpio, Edoüard Comte de Sandvvich; & Dom Nuna Alvarez Pereira Duc de Cadaval, Dom Gaspo Loüis de Guma Marquis de Nisse, Dom Juan de Silva Marquis de Gobea, Dom Anthonio Loüis de Menesez Marquis de Marialve, Henrique de Sousse Tuares de Silva, Comte de Mirande, & Pedro de Veira de Silva Commissaires Deputez de la part des trois Couronnes.

Les Etats aprés ce coup d'essai de leur

rance, d'où il conduisit la Princesse dans la Quinte d'Alcantara, qui est assez proche, là ils receurent la benediction nuptiale du même Evêque accompagnée des acclamations d'un nombre infini de spectateurs.

Deux mois aprés la consommation de ce mariage, c'est-à-dire le 9. Juin, le Regent prêta le serment aux trois Etats de maintenir les Loix du Royaume, & les trois Etats ensuite representans toute la Monarchie, lui firent serment de fidelité, dés ce jour-là tout s'expedia sous le nom du regent, qui fut reconnu non seulement de ses peuples, mais aussi de tous les rois & Puissances de l'Europe.

L'Assemblée des Etats continua jusqu'au premier jour d'Août qu'elle se rompit. Cependant comme il paroissoit dans tout ce qui s'étoit fait, & sur tout à l'égard du mariage, quelque sorte de precipitation, il fut resolu qu'on envoyeroit à rome le Pere de Ville qui ne fut pas plûtôt arrivé là que Clement IX fit travailler à la confirmation de la dispense qu'avoit donnée le Cardinal de Vendôme, comme Legat *à latere*, ainsi la chose fut accommodée au contentement de tout le monde, en

sorte

forte qu'avant l'année revoluë du mariage, le Pape écrivit au Prince Regent.

Pendant qu'on travailloit pour valider ce mariage, on preparoit des vaisseaux pour emmener le Roi Dom Alfonse. Les peuples qui naturellement sont portez pour les malheureux, s'imaginant qu'on vouloit mener ce Prince en Guinée, touchez de compassion, ils murmuroient, & disoient qu'on devoit être content de lui avoir ôté sa Couronne & sa femme, sans le priver encore de son air natal, & de la veuë de sa Patrie, pour l'exposer aux rigueurs des climats étrangers, mais la cabale dominante exerçoit dans ces commencemens son authorité avec tant d'empire que personne n'osoit se hazarder de parler pour le malheureux.

Voici donc comme le Prince en parloit en écrivant dans les païs étrangers.

Souhaitant de faire gouter à mon frere plus de liberté & de douceur que les trois Etats assemblez ne lui en ont accordé, & sçachant aussi qu'il desire d'être en un lieu où il puisse faire de l'exercice, & joüir des autres plaisirs de la campagne, exempt de tous soins, & de toutes ceremonies, sur quoy consi-

Ces Deputez furent ensuite demander la même grace à la Princesse d'Aumale, qui ne pouvant resister à tous les mouvemens d'affection & de tendresse que tous les divers Ordres du Royaume témoignoient pour elle, consentit que l'on travaillât à cette proposition, le Prince ravi de cette réponse, donna avis de la chose au Conseil d'Etat, qui l'approuva, & fit des instances pour en presser la conclusion.

Le Marquis de Nice, & Dom Rodrigue de Menesés, furent nommez de la part du Prince, pour dresser le contract de Mariage, & le Duc de Cadaval, & le Marquis de Marialve de la part de la Princesse.

Du moment que cette proposition fut divulguée, on commença à douter que ce mariage-là se pût légitimement faire ni consommer sans dispense, & quoi que l'on ne soit pas fort scrupuleux en ces matieres-là en Portugal, sembloit que l'honnêteté publique demandoit quelque formalité plus grande qu'une sentence de l'Officialité. Comme on cherchoit donc les Docteurs pour deliberer sur ces scrupules, Verjus arriva de France à point nommé avec une dif-

dispense ; mais comme cela pourroit sembler fait à la main, voici la verité d'un évenement si impreveu.

L'Evêque de Laon allant à S. Germain avec Lionne de Berni Secretaire d'Etat, & s'entretenant des affaires de Portugal & des suites qu'elles pourroient avoir, il vint en l'esprit de cet habile Ministre qui tenoit en main la Bulle du Legat *à latere*, de dire à l'Evêque de Laon qu'il croyoit que cette Bulle renfermoit le pouvoir de donner une dispense, & que pouvant arriver, que l'Infant rechercheroit la Princesse d'Aumale, il seroit à propos de lui en faire expedier une, & de l'envoyer aussi-tôt: que cela pouvoit beaucoup servir, & ne pouvoit nuire, ils en firent expedier une, en chargerent Verjus, qui partit & arriva si à propos qu'on peut conter cet évenement entre ceux qui sont les plus heureux.

Par le moyen donc de cette dispense, le Marquis de Marialve representant le Prince, & le Duc de Cadaval la Princesse, furent mariez par l'Evêque de Targue, & le deuxiéme d'Avril, le Prince environné de tous les Grands du Royaume, fut au Couvent de l'Esperance,

derant que si je le laisse éloigné de moi, en quelque endroit du Royaume, il donnera lieu à renouveller toutes les plaintes qu'on faisoit pendant les premieres années de son regne, & qu'il seroit impossible de l'humeur dont il est, de l'empêcher de mettre continuellement sa vie & son authorité au hazard.

Desirant donc de trouver un temperament où sans manquer à ce qu'on doit à sa personne, & à sa dignité, il puisse joüir du plaisir qu'il desire, j'ai resolu, avec un extreme contentement de la part de mon frere, qu'il iroit demeurer dans l'Isle de Tercere, tant parce que ce lieu est sous le même climat que celui-ci, qu'à cause que les Medecins asseurent, qu'il est trés-propre à quelques infirmitez, dont il est affligé, outre que cette Isle est trés-agréable pour la chasse, & trés-abondante en toutes les delices de la vie, laissant à ses Domestiques & aux Seigneurs qui l'accompagnent, de choisir en quel lieu il voudra établir sa demeure, soit dans le Bourg de Praya, dans la Ville d'Angra, ou dans la Royale Maison du Fort S. Philippe, pourveu que ce soit en un lieu qui lui soit agreable, & qui lui convienne.

ne, & pour faire que ce voyage se fasse avec honneur & seureté, on a ordonné au Comte de Prade, nommé à l'Ambassade extraordinaire de Rome, de l'escorter avec une des Escadres de nos Armées Navales, jusqu'à l'Isle de Tercere, assisté du Comte d'Atalaje, & de Dom Jean de Souze, Intendant de nôtre Maison, & de Dom Loüis de Sylveire Gouverneur de Visco, & de Miguel Carlos de Tavora, Mestre de Camp du Regiment de l'Armade, on a aussi ordonné pour l'accompagner, Manuel Nuez Leitan Sergent de Bataille, que nous avons fait Gouverneur du Fort S. Jean de la même Isle avec quantité de Seigneurs, d'Officiers & de Domestiques, le tout avec le consentement & l'applaudissement general du Royaume, dont j'ai cru vous devoir faire part, afin qu'étant informé de ma resolution, & de la sincerité de mon procedé, vous en communiquiez avec la Cour où vous residez, & que dans les Gazettes & les Relations on en parle avec la même sincerité & verité, de Lisbonne, le 27. May 1669.

Il fut donc conduit aux Isles Terceres, par le Comte de Prade, Ce Prince

vécut là quelques années en la compagnie de certains Fidalgues releguez pour des affaires qui ne sont point de mon sujet. On le ramena ensuite à Sintre, qui est une Maison Royale à quatre lieuës de Lisbonne, où on pretend qu'il est toujours au lit, ne faisant rien que prendre du tabac, boire, manger & dormir.

Le sixiéme de May le Comte d'Etrée Vice-Amiral de France, vint moüiller devant Lisbonne, son Escadre étoit de quatre Navires de guerre, & de quatorze Vaisseaux pour embarquer les Troupes de France, & pour les mettre à terre à la Rochelle, le Comte de Schomberg avoit demandé tous ces Vaisseaux, dans la croyance qu'il avoit que la guerre de Flandres ne finiroit pas si tôt, & qu'il feroit bien d'embarquer vingt-huit chevaux par compagnie, afin qu'ils fussent plus en état de servir. Dans ce tems-là les Etats de Portugal avoient déja licencié leurs Troupes, & on peut dire, fort legerement, car une partie passa au service des Espagnols.

Le Comte de Schomberg avant que de partir de Lisbonne, fit embarquer les Anglois sur des Vaisseaux de leur Nation,

tion, & donna la conduite de ces gens de guerre au Comte Frideric de Schomberg son fils aîné, qui les remit entre les mains du Roy d'Angleterre, de là il se retira en Allemagne dans une des terres de son pere, où il vit en reputation d'homme de cœur.

Le Comte de Schomberg aprés avoir pris congé de la Cour & des Grands, & avoir receu mille témoignages de leur affection & de leur estime, s'embarqua le premier de Juin au bruit des loüanges & des benedictions de tout le peuple, il vint moüiller le 14 du même mois devant la Rochelle, où il apprit que la paix étoit faite, que la France retenoit ce qu'elle avoit conquis l'année precedente en Flandres, & rendoit la Franche Comté à l'Espagne.

Le lendemain par ordre du Roy les Troupes qu'on venoit de debarquer furent licentiées, mais toutes les Commissions que le Comte de Schomberg avoit données en Portugal subsisterent, & le rang de ces Officiers a couru du jour de leur Commission, comme si elle eut été du Roy. Le Regiment Allemand fut conservé, parce que le Comte de Schomberg lui avoit promis en le fai-

ſant, qu'en cas que le Roy ne s'en voulût point ſervir, on leur donneroit une route juſqu'aux frontieres d'Allemagne.

Lors que ce Régiment fut arrivé à Nantes, le Comte Charles de Schomberg, qui en étoit Lieutenant Colonel, en fut donner avis au Marquis de Louvois Secretaire d'Etat, qui le vint voir & le trouva ſi beau, qu'il obtint de Sa Majeſté qu'on l'incorporeroit dans le Régiment d'Alſace.

A l'égard du Comte de Schomberg, la maniere dont il fut reçû du Roy, fut telle que la ſuite l'a fait paroître, par les grands & importans emplois qu'on lui a confiez, & dont il s'eſt ſi bien acquitté, qu'on le gratifie de tous les honneurs & les Dignitez qu'un homme d'épée peut deſirer, & tout cela confirmé par les liberalitez dont Sa Majeſté a de temps en temps reconnu ſes ſervices & ſon attachement à la France.

Les Eſpagnols pour avoir fait cette année la paix avec le Portugal, & enſuite avec la France, ne furent pas plus tranquilles pour cela chez eux., Dom Juan d'Autriche acheva de ſe broüiller avec la Régente ; & fit tant par le moyen de ſes amis qu'il obligea cette Princeſſe

à

à envoyer le Pere Nitard en Italie, & ensuite il la réduisit à la necessité de se retirer de la Cour, où elle n'est revenuë qu'apres la mort de Dom Juan, ce fut sous sa régence qu'on leva le régiment des Gardes, qu'on nomme encore les Schombergues, tant ce nom étoit alors en credit dans toutes les Espagnes, où on n'admiroit pas seulement les grandes actions du Comte de Schomberg, mais où on tâchoit encore de l'imiter, jusqu'aux manieres de se vêtir, ce qui a été suivi sur tout par les Portugais, depuis même son départ, quoy que dans les commencemens les Ecclesiastiques pour reprimer cet abus, eussent publié plus d'une fois dans toutes les Paroisses, *Que personne n'ût plus à l'avenir à vétir ni à parer les Saints ni les Saintes à la Schombergue.* Cela fondé sur ce que l'on empruntoit les just-aucorps brodez, les perruques blondes, & les points de France, pour en parer les representations des Saints que l'on porte aux frequentes Processions, qui se font en ces païs-là.

FIN.

OXFORD · TAYLOR INST.
55666160

[illegible]